

580 P 420
vendredi 16 décembre 1938
dix-huitième année, n° 39

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Académie royale de Langue et de Littérature françaises ;
réception de M^{me} Marie Gevers et de M. Robert de Traz :

M^{me} Marie Gevers

Léopold Courouble

M. Robert de Traz

Littérature française...

Conscience de la Suisse

En quelques lignes...

Le Congrès des Sans-Dieu à Londres

Un Empire polonais

D'un merveilleux effet de l'Incarnation

L'Art en Belgique

Jean Van Eyck

La peinture au XIX^e siècle

Georges MARLOW

Marie GEVERS

Louis DUMONT-WILDEN

Robert de TRAZ

Comte Gonzague de REYNOLD

* * *

Vicomte Charles TERLINDEN

Roger de CRAON-POUSSY

Félix KLEIN

Paul FIERENS

Jacques LAVALLEYE

Paul FIERENS

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.30.50

Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES } ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCESSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

MACHINES A COUDRE

A
N
K
E
R

Prix avantageux

Melleure qualité

Nomereuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 138.63 GAND

Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS
(Belgique) Tél. 307.29

Cadres rectangulaires, ronds et ovales
en BOIS SCULPTÉ

Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches
Gravures noires et couleurs — Encadrements
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



O
R
I
C
O



NAAMLooZE VENNOOTSCHAP **ORICO**

SPECIALITEIT VAN DROGE WORSTEN
EN FRANKFURTERS

ORICO, 77, Grensstraat, Morsel-Antwerpen.
Telefoon 998.68 (2 lijnen)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France. Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléphone. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

ÉLECTRODES POUR TOUS TRAVAUX

ARCOS



LA SOUDURE
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares

BRUXELLES

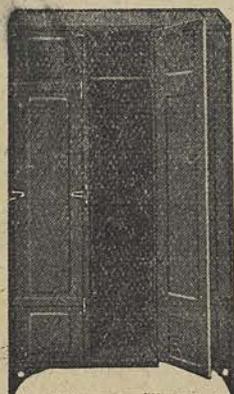
SOCIÉTÉ ANONYME
des

Ateliers GERMAIN

MONCEAU-SUR-SAMBRE

Adr. télégr. : Germain Marchienne-au-
Pont Tél. Charleroi 12254 (2 lignes)

ARMOIRES-VESTIAIRES spéciale-
ment recommandées aux congrégations
religieuses. — Armoires superposées ou
armoires adossées et superposées. —
Construction renforcée. — Meubles pour
classement, classement de plans et
classement d'outils.



SOUDURE ÉLECTRIQUE

Pour vos électrodes, une seule marque :

Original **OK** Kjellberg

la plus ancienne et la plus répandue!

Pour vos postes de soudure, un seul nom :



ESAB



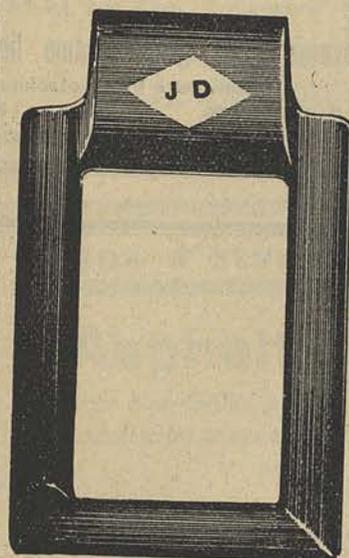
la machine qui s'impose par ses qualités!

Documentez-vous auprès de

ESAB, S. A., 116-118, rue Stephenson, Bruxelles. Tél. 15.91.26

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GOSETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèques Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poterie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS

Usines Ed. HUWART

Boulevard d'Avroy, 184

LIÈGE

TÉLÉPHONE : 121.75

Télégr. : FORMOLAL



Spécialités : FORMOL, HEXAMÉTHYLÈNE TÉTRAMINE,
Résines synthétiques, Vernis isolants, Poudres à mouler,
Acétone, ALCOOLS MÉTHYLIQUES, MÉTHYLÈNES,
ACIDE FORMIQUE.

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télégr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en
toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-vian-
des, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin

Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.

ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,

TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —

PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN

PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE

Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Fers - Aciers - Tôles

Boulons - Rivets

Poutrelles et rails

Sciage de tous profils

Ronds pour béton

Découpage sur spécifications

Poutrelles de clôtures

Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04

2 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :

Rue du Viaduc,

SCLESSIN (Gare)

Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

Constructions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre au Commerce
de Bruxelles n° 838

Téléphone 48.07.55

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Titre rattachée à la Gare de HAREN-NORD

Sous-Toitures Translucides brevetées

CÉRAMIQUES de la Lys



Marque lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme

Naamlooze Vennootschap

Belgique

Téléphone Courtrai 629.

België

Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

ARCONITE

PLAQUE « ISOLANTE »
SPÉCIALE POUR LA CONSTRUCTION
Légère, Ininflammable, Imputrescible

CONTRA : chaud, froid, bruit, condensation.
POUR : maisons, sous-toitures, sous-parquets, plafonds.
Se scie, se cloue, se plafonne, se décore.

S'emploie dans les : églises, hôpitaux, couvents, pensionnats, écoles,
colonies.

Nombreuses références

Établissements R. ARCOLY

OBAIX-BUZET

Tél : Luttre 72

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Anon DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

« Le Progrès »

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Géllivité nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références :

Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brilage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Appliquée facilement et économiquement.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville
MARONELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandes-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Travaux publics et privés
EXPERTISES

MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE

ENTREPRENEUR

Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtral 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

Chape d'étanchéité

"Asphaltic Asbestos"

à base d'amiante, gomme et huile est insoluble à l'eau,
imperméabilise les terrasses, murs humides, réservoirs,
adhère sur tout

Établissements A. ERNOULD

22, rue du Beau-Site, **BRUXELLES**

Téléphones : 48.00.75 - 48.69.44

Matériaux et Procédés modernes
pour le Bâtiment

ISOLATION
ACOUSTIQUE et THERMIQUE

Alfred G. Labrique

4, avenue Arthur Goemaere

Tél. 757.24

ANVERS

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Carrières de GRÈS de LA FALIZE

& EXTENSIONS

Place de Bronckart, 25, **LIÈGE**

Siège social : SOUGNÉ-REMOUCHAMPS

Gares d'expédition : AYWAILLE — REMOUCHAMPS —
COMBLAIN-AU-PONT

Accessibles aux camions.

Pavés de toutes dimensions de 1^{er} choix.

Macadam 4/6 et 2/4 — Plaquettes 10/60 — Gravier 5/20, 8/13,
3/8 et poussier.

Moellons pour fondations — Moellonnets pour enrochements.

Spécialité de parements de construction
de toutes teintes

La plus forte production des carrières de grès belges.

Adressez la correspondance à

M. PAUL MASSON, Directeur Général

25, place de Bronckart, à **LIÈGE**

Tél. 255.31 et 262.86. C. C. P. 217.450. R. C. Liège n° 798.

A. De Vigne & C^o

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air

Service de distribution d'eau chaude

Installation de bains - douches

buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique

ANVERS

Téléph. 705.59

BOUCHONS EN LIÈGE

ÉTS Gaston BEGUIN

Henri DEQUENNE, Successeur

FONDÉS EN 1889

MARCHIENNE-au-PONT

Tél. Charleroi 106.11

La maison de confiance depuis 50 ans

Spécialité de bouchons à vins fins

FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtral 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

INSECTICIDES

Diluvial : pour la destruction des cafards, cri-cri, etc.

Iola : pour la destruction des fourmis.

Fumigatore Cinex : pour la destruction des punaises et tous parasites, par dégagement gazeux.

Ialos : Insecticide liquide.

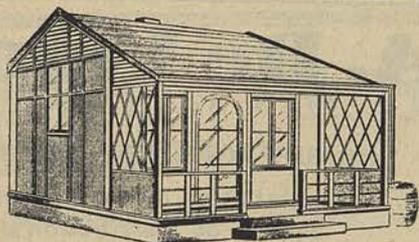
Sanargol : pour le traitement des arbres fruitiers et de la vigne.

Soumettez-nous tous les problèmes que vous avez à résoudre.

Fabriqués par la S. A. DES ANC. MANUFACTURES CHIMIQUES
RENÉ DUBOIS, à Fontaine-l'Évêque (Belgique)

LES
CONSTRUCTIONS
DÉMONTABLES

Jacques Eberhart



269, boulevard Général Jacques, Bruxelles

Reg. Com. : 884.54 C. C. P. : 132.541 Tél. : 48.30.08

Bungalows - Chalets - Garages - Pavillons - Terrasses, etc.

Systemes Standards

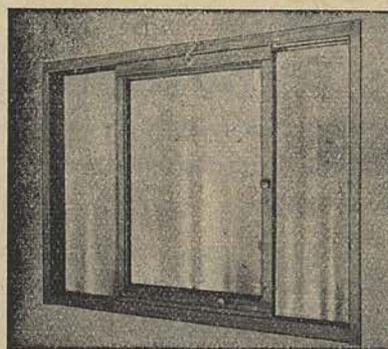
Matériel avicole et d'élevage, poulaillers, chenils, clapiers, etc.
Installations complètes d'élevages.

Grande Exposition permanente. — Projets et devis sur demande

Les Menuiseries G. MYLLE

En tête du progrès

SPÉCIALITÉS BREVETÉES



Portes unies indéformables UNIMAS
Portes de garage • Éclips •
Châssis guillotine
Châssis coulissants
Châssis standard

Catalogues, références
et devis sans engagement
189, avenue de la Reine
Bruxelles Tél. 15.23.33

GUILLOTINE GRIGNET

FENÊTRES - RÉVERSIBLES
HERMÉTIQUES

Brevetées en Belgique et à l'étranger

72, rue Vinave, 72

GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE

Téléphone : 508.33 Liège

Du remords et du regret
à qui n'a pas de

" Fenêtre Grignet, "



Jean GUILMAIN

Maison fondée
en 1865

31, Rue d'Ecosse SAINT-GILLES-Bruxelles

Téléphone : 11.48.16

Fabrique de Matériel Avicole

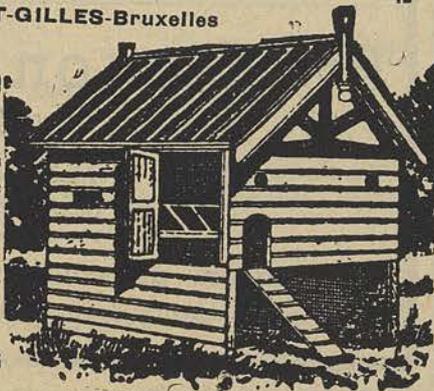
Spécialiste

Garages et pavillons
en bois démontables

Manufacture d'articles en fil de fer — Grillages en tous genres
Clôtures de parc, de chasse et
de tennis

Spécialité de poulaillers et
chenils.

Exposition permanente.



S. A. Les Ateliers

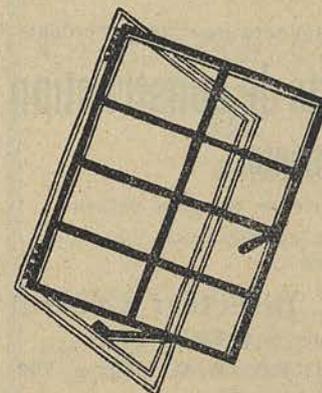
VAN DE SANDE

Anciens Ateliers

A. ADRIAENSSENS

8, Rue Pierre Biddaer
BRUXELLES

Châssis et portes
métalliques



LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

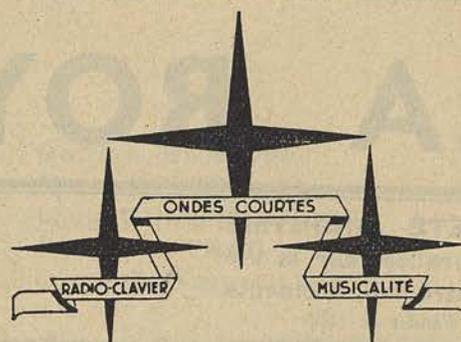
L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUIPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES



PHILIPS 1939

"SÉRIE 3 ÉTOILES"

1^{re} ÉTOILE PHILIPS — Ondes courtes.

Enfin la perfection en ondes courtes, grâce au préampli équipé du tube Silentode EF8, « Miniwatt » rouge économique.

2^e ÉTOILE PHILIPS — Radio-clavier de précision.

Le réglage automatique est réalisé sur huit ou douze stations, au choix de l'auditeur, grâce au Radio-Clavier, un modèle de précision et de solidité.

3^e ÉTOILE PHILIPS — Musicalité encore meilleure.

Tous les perfectionnements techniques assurant une musicalité parfaite sont incorporés dans les récepteurs Philips pour 1939, dont la qualité musicale est une révélation.

Une série sensationnelle de 14 postes différents de 1.400 à 6.750 francs

A paiements différés, à partir de 58 francs par mois
DOCUMENTATION GRATUITE SUR DEMANDE

Ateliers de Graduation Boterdael

66, Place Maurice Duché VILVORDE
Verrerie Médicale et Industrielle

Production



Télép one:

Belge

51.06.46

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS
BRUXELLES

Tél. 11.69.75

AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS

Installations téléphoniques de toute capacité. - Appareils de mesure. - Compteurs électriques. - Signalisations routières. - Installations de Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
800.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabellax

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

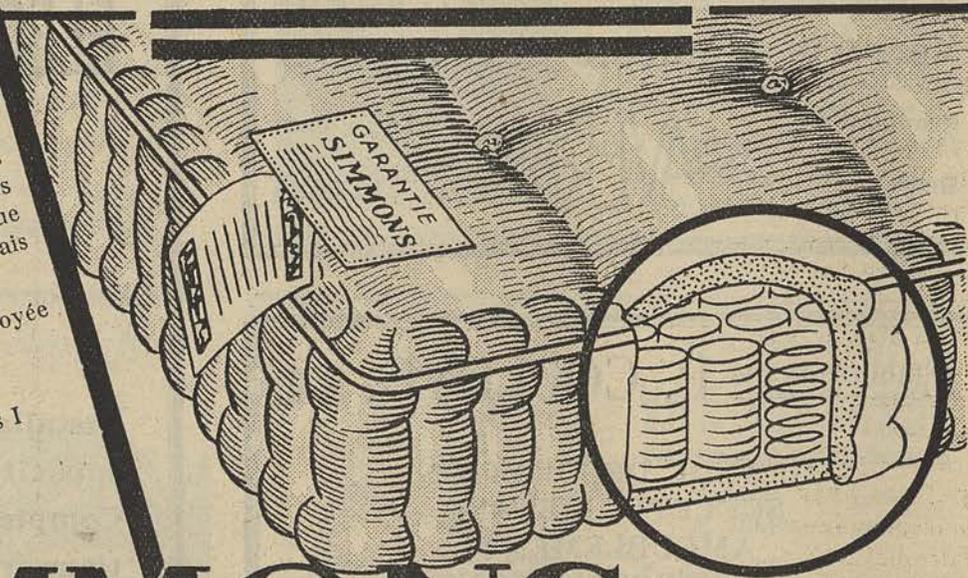
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts en-
chés mettent la qualité **SIMMONS**
à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
frais et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Académie royale de Langue et de Littérature françaises ;
réception de M^{me} Marie Gevers et de M. Robert de Traz :

M^{me} Marie Gevers

Léopold Courouble

M. Robert de Traz

Littérature française...

Conscience de la Suisse

En quelques lignes...

Le Congrès des Sans-Dieu à Londres

Un Empire polonais

D'un merveilleux effet de l'Incarnation

L'Art en Belgique

Jean Van Eyck

La peinture au XIX^e siècle

Georges MARLOW

Marie GEVERS

Louis DUMONT-WILDEN

Robert de TRAZ

Comte Gonzague de REYNOLD

* * *

Vicomte Charles TERLINDEN

Roger de CRAON-POUSSY

Félix KLEIN

Paul FIERENS

Jacques LAVALLEYE

Paul FIERENS

Académie royale de Langue et de Littérature françaises

Réception de M^{me} Marie Gevers et de M. Robert de Traz

M^{me} Marie Gevers

Vous aviez cinq ans, Madame, quand, sur le chemin qui mène de votre maison natale à « la ferme du fond du jardin », vous fîtes rencontre de la Poésie.

Elle avait les beaux yeux « à la fois soumis et sauvages » de M^{me} Orpha, la grâce intrépide d'Antoinette, le rayonnement de Maître Aloysius et dans ses mains pressées contre son cœur elle tenait, comme les enfants de votre village le jour des Rois, une baguette de coudrier au bout de laquelle scintillait une étoile.

On était à la fin mars; vous releviez de maladie et pour la première fois depuis d'interminables semaines, vous refaisiez connaissance avec les arbres, le vent et le gazon de la pelouse ressuscitée.

Grisée par le printemps en marche et si heureuse de vivre que, sans y voir malice, vous vous seriez jetée au cou du terrible Guldentop lui-même, comment n'auriez-vous pas accueilli de votre plus beau sourire la visiteuse inconnue qui pour fêter votre convalescence avait, semble-t-il, pris délibérément possession de *Missembourg*?

Tout innocente que vous fussiez, si, grâce à une précoce sagesse puisée dans *Télémaque*, vous ne vous étonniez déjà plus de rien, grâce au *Magasin pittoresque*, où vous appreniez l'histoire, la botanique et l'astronomie, sans compter nombre de choses saugrenues mais profitables, vous gardiez au fond de vous,

dans son immarcescible fraîcheur, l'amour de tout ce qui vit, chante et meurt sur la terre comme au ciel.

Dès votre premier jour d'ailleurs, vous aviez vécu en prédestinée. Plantée au cœur même de la nature dont, pour votre gloire et nos délices, vous deviez devenir un jour la plus lucide et la plus pathétique des confidentes, vous savouriez l'ivresse de ses métamorphoses et votre âme toute neuve, obéissant au rythme des saisons, abritait comme elles tantôt la pluie, la neige, et les nuages, tantôt, et plus souvent, des fleurs, des fruits et de mystérieuses clartés.

A vos yeux, l'inconnue assise à mi-route de votre demeure, près « d'un ruisseau qui vous plongeait dans une extase inexplicable », ne pouvait donc être qu'une nouvelle messagère du printemps, de ce printemps dont si souvent et avec quel persistant bonheur vous célébreriez plus tard les miracles innombrables et que ce jour-là, en vous appuyant « sur vos petites mains pâlies par le manque de soleil, vous alliez tendrement baiser aux lèvres de l'herbe ».

C'est pourquoi, bien que peu « témoinante » d'habitude, vous vous penchiez sur l'épaule de celle en qui déjà vous pressentiez une amie, dans l'attente de ce qu'elle allait vous dire. Ce que furent ses paroles, nul ne le sut à ce moment-là et vous ne deviez, Madame, nous le divulguer que bien longtemps après, dans vos livres.

Par contre, de ce que vous lui répondîtes, il nous resta jusqu'à la guerre un témoignage irrécusable signé par vous et daté du jour même de ce mémorable entretien.

A peine saviez-vous écrire. Et cependant, c'est à un crayon



et à un carnet, présents d'une mère secrètement avertie de votre destin, que, sans hésiter, vous eûtes recours.

Vous n'auriez d'ailleurs pu choisir meilleurs interprètes. Et cela, malgré votre jeune âge, vous le deviniez d'instinct, en poète-né.

Ah! Madame, quelle heure indicible vous avez dû vivre lorsqu'à toutes les voix qui vous étaient familières, voix du père, de la mère, des frères, des amis, des servantes, des arbres, des oiseaux, du chat, du vent, de la pluie, de l'étang, en un mot, lorsqu'à toutes les voix de Missembourg, la belle dame assise à vos côtés mêla doucement la sienne!

Car elle allait, cette voix adorable, qui tout en vous étant incon nue, ne vous semblait pas étrangère, elle allait vous révéler l'un après l'autre, comme les échos mêmes de son âme, des mots d'autant plus splendides qu'ils s'insurgeaient pour la plupart contre le sens commun, des mots que vous ignoriez, bien qu'ils ressemblaient au murmure des abeilles, au crissement de la neige sous les sabots ou à la plainte d'une biche que votre père pourtant si bon avait tuée naguère, des mots aussi talismaniques que *Bulle* et *Boomis* auxquels vous attribuez d'étranges pouvoirs, aussi résolument guerriers que *Candiraton* dont vous goûtiez l'allure désinvolte, aussi purs enfin que *Poésie* qui, parce qu'il nimbe de lumière tout qui le sent éclore à ses lèvres, devait avec raison vous paraître le plus beau de tous.

C'est donc celui-là, Madame, qui, le premier, reçut l'hospitalité de votre carnet.

Mais comme vous n'aviez que cinq ans, son orthographe s'en ressentit et sous vos petits doigts appliqués il changea son S en Z et perdit l'inutile fardeau de son E muet.

J'imagine que pour hardi que dût paraître à votre père si lettré et à votre mère si tendrement rigoriste ce travestissement insolite, il ne troubla guère le cours de votre inspiration, puisque, aussitôt après avoir fixé dans sa nouvelle forme ce vocable sans pareil, vous le fîtes suivre de ce distique :

*Le petit ruisseau par son doux murmure
M'endort comme par enchantement*

où, trouvaille insigne, « m'endort », métamorphosé en « mandore », se réclamait impérieusement, mais en toute candeur, d'un célèbre poème mallarméen.

Laissez-moi vous dire, Madame, combien ce carnet de votre petite enfance nous est précieux.

Toute votre œuvre, en effet, s'y trouve en germe, toute votre œuvre, depuis vos vers ruisselants de rosée, de sources, de lumière et de bruits d'ailes, jusqu'à vos romans magnifiés par les ineffables ou ténébreux sortilèges de l'amour.

Car, si comme vous en fîtes un jour l'aveu, vous n'avez jamais été une enfant encline au mysticisme, du moins, par votre connaissance de plus en plus profonde de la nature, deviez-vous, au fur et à mesure que se succédaient vos ouvrages, vous évader peu à peu du monde strictement sensible auquel vous aviez dédié vos premiers vers pour explorer, avec l'inquiétude qui sied à ces sortes d'aventures, les régions ambiguës où le rêve se mêle à la vie et que hantent, poursuivies par d'obscurs maléfices, l'Émérance de votre admirable *Ligne de vie* et l'énigmatique M^{me} Orpha.

Que de merveilles votre petit ruisseau n'a-t-il donc pas suscitées dans ce compendium de l'univers qui s'appelle Missembourg!

Depuis les grondement de *Guldentop* acharné à reconquérir son trésor mal acquis, jusqu'à l'appel hallucinant du passeur d'eau hissant dans sa barque la fière et tendre *Comtesse des Dignes*; depuis la chanson mystérieuse des *Arbres et du Vent* jusqu'au rire en fleur de Jean, de Paul et d'*Antoinette*; depuis

« le vol inexprimablement silencieux » des grands oiseaux nocturnes jusqu'aux rendez-vous clandestins de Louis et de *Madame Orpha*; depuis les complots ingénument ténébreux de la servante Isaac jusqu'à votre découverte d'Orion enneigeant d'étoiles au doux nom les routes que parcourent les anges; depuis les leçons de sagesse et de bonté d'un père incomparable jusqu'aux thaumaturgies de Maître Aloysius; depuis la précieuse sollicitude d'une mère à qui vous devez peut-être la meilleure part de votre génie jusqu'au radieux *Voyage de frère Jean*; depuis la rumeur nostalgique des *Brabançonnes à travers les arbres* jusqu'aux sombres amours d'une chatte ensorcelée, toutes les féeries heureuses ou tragiques jalonnant votre œuvre de relais éternels sont nées, Madame, de ce petit ruisseau non loin duquel, par un clair matin de mars, vous avez, à cinq ans, rimé, si l'on peut dire, vos deux premiers vers.

Ainsi Missembourg, déjà paré d'un glorieux passé légendaire, se range-t-il, grâce à un distique ingénu, parmi les hauts lieux de l'esprit. Ainsi, vous-même, Madame, lui devez-vous, sans doute, la suite ininterrompue de vos félicités :

Car, d'enfant choyée, vous vous êtes tout naturellement muée en épouse heureuse, puis en mère comblée.

Sitôt qu'environ vos vingt ans vous écrivez les vers qui durant la guerre devaient paraître sous le titre symbolique de *Missembourg*, Emile Verhaeren et Max Elskamp vous acclament. Vos romans vous valent d'éclatantes couronnes. Les meilleurs critiques vous rangent parmi les plus remarquables écrivains de ce temps. La plupart de vos livres sont traduits en néerlandais, en allemand et en polonais, et bien que vous soyez la moins académique des créatures, vous voilà assise dans le fauteuil du charmant Léopold Courouble qui, vous aimant comme nous tous, se fût réjoui de vous entendre parler avec votre intelligence et votre bonté coutumières, de son pittoresque et touchant petit monde d'autrefois.

Qui n'envierait votre destinée, Madame, même quand elle vous condamne à subir comme aujourd'hui, dans un décor peu fait pour plaire à la sauvage que vous vous flattez d'être, le tribut sincère mais solennellement officiel de notre unanime admiration?

« Je suis une paysanne, rien qu'une paysanne », vous êtes-vous écriée un jour, non sans un secret orgueil.

Eh oui, vous êtes une paysanne, puisque par ce mot vous entendez, comme il se doit, la femme d'un pays, ou mieux encore, l'âme ou l'émanation de ce pays

Vous êtes une paysanne parce que vous savez qu'en serrant dans votre main une poignée de terre, vous pouvez mieux comprendre et mieux connaître le sol auquel elle appartient.

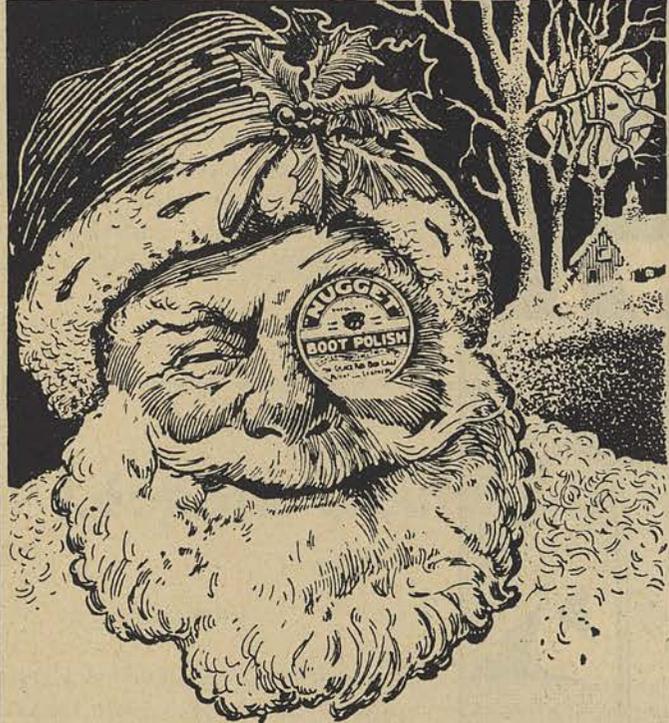
Vous êtes une paysanne parce que vous avez l'instinctive horreur des villes où « il n'y a même pas de boue quand il pleut ».

Vous êtes une paysanne parce qu'en touchant une feuille d'orme ou de hêtre, en palpant une écorce, en goûtant à même leur cœur, un sureau, un tilleul ou un chêne, en respirant un « bouquet de sapin brûlant de soleil », en écoutant les jeux de la tempête ou de la pluie dans les hauts peupliers, vous sentez couler dans vos veines les forces vives de votre terroir.

Vous êtes une paysanne parce qu'en digne fille de Pan, vous suivez à la piste, de tous vos sens alertés, aussi bien un hérisson « vaquant à ses affaires » qu'une Orpha pantelante d'angoisse et de désir.

Vous êtes une paysanne parce qu'à l'heure trouble où les sorcières quittent leur demeure, vous fermez votre porte, en faisant, quoique vous en disiez, les gestes rituels qui protègent du mauvais sort.

Vous êtes une paysanne parce qu'en permanente communion avec la terre, votre âme et l'œuvre qui s'en exhale sont pareilles



Bonne Nouvelle Année
"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles
Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES
Tél. 12.63.59

Jeudi 22 décembre

TIRAGE

de la 12^e tranche 1938

de la

LOTÉRIE COLONIALE



56.200 lots de 100 à 10.000 francs

60 lots de 25.000 à 100.000 francs

Trois lots de 250.000 francs

GROS LOT : UN MILLION

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

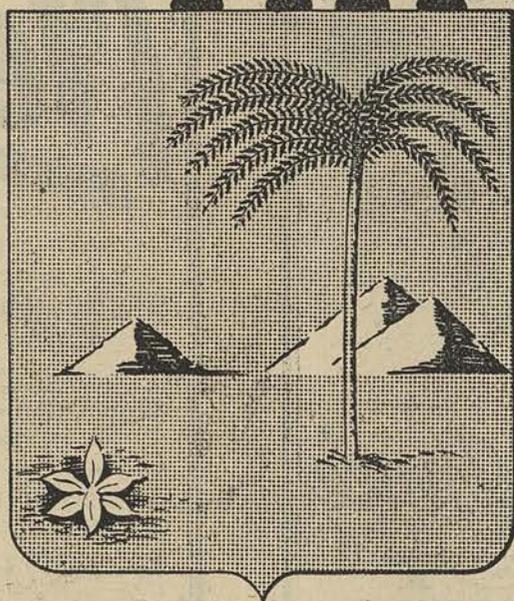
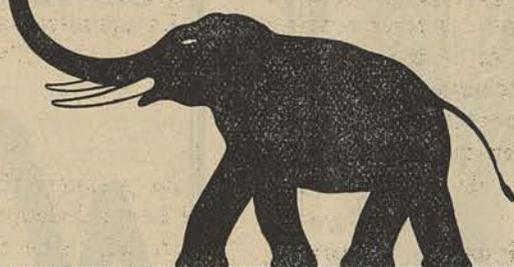
LIQUIDATION

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

ÔTE D'OR



1883

**LE BON
CHOCOLAT BELGE**

**QUINZIÈME CONCOURS
DE FAMILLES NOMBREUSES**

**LE 25 DÉCEMBRE 1938 DEUX CENTS PRIX DE
500 Fr. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE**

**POUR LES MEMBRES DE LA LIGUE DES
FAMILLES NOMBREUSES, 30 CARTONS PRIMES
DU BON CHOCOLAT "CÔTE D'OR" DONNENT DROIT:
1° À UN PAQUET "CÔTE D'OR" FONDANT OU LAIT DE 425 GR.
2° AU SUPERBE COFFRET JUBILÉ CONTENANT 700 GR. BONBONS FINS**

à ces douces plantes et à ces beaux fruits dont votre père vous enseigna les vertus ignorées et les noms harmonieux.

Et c'est, Madame, parce que la paysanne qui régit votre destin est devenue la souveraine incontestée d'une des rares contrées où se hasardent encore les dieux, qu'au nom de tous ceux qui vous admirent et qui vous aiment, je plante aujourd'hui sur les bords du petit ruisseau où vous avez rencontré pour la première fois la poésie un fier laurier virgilien qui « dès demain matin, en levant, pourra », comme l'arbre de votre Hélène, « mirer la clarté rouge du soleil ».

GEORGES MARLOW.

Léopold Courouble

MESSIEURS,

Appelée à remplacer parmi vous Léopold Courouble, je veux, avant tout, vous remercier de l'honneur qui m'est fait, vous dire que j'en ressens toute l'importance.

J'entre, grâce à vous, dans une Compagnie chargée d'une mission double et précise. Les uns s'y occupent du lustre et de l'histoire de la belle langue qui est l'instrument de notre intelligence, les autres continuent à explorer le domaine de l'imagination.

Votre activité s'emploie à discerner, pour l'attribution de prix, les livres les meilleurs des générations montantes, elle sauve aussi certaines œuvres de l'oubli. Surtout, on compte sur elle pour garder vivante en vous-mêmes l'étincelle de l'inspiration, le don d'inventer, et pour en user avec générosité. Etre désignée spontanément par vous pour collaborer à une telle œuvre, c'est être jugée digne de remplir cette mission de discernement, de conservation et de création.

Nulle ne me paraît plus agréable ni plus utile. Sans l'imagination, surtout, les entreprises demeurent stériles. Elle seule illumine le labeur des hommes, elle seule peut chercher, inventer, créer. Le romancier anglais Charles Morgan exprime cette idée, d'une manière saisissante, dans son roman récent : *Sparkenbrook*.

« La malédiction de l'humanité, dit-il, et la raison qui provoque l'écroulement et la pourriture d'une civilisation après l'autre, c'est qu'on a laissé l'imagination tomber dans un état de stagnation, se congeler. »

Dégeler l'imagination ! Voilà donc la besogne dévolue aux travailleurs littéraires.

* * *

Georges Marlow, ce généreux labeur, comme vous vous y employez dans vos critiques du *Mercure de France* ! Vous doutez-vous à quel point ces pages lucides aident et guident ceux qui vous lisent ?

Quant à moi, je les ai toujours guettées, lues, relues. Elles m'ont élucidé bien des points obscurs de mon propre travail.

Et lorsque vous avez publié *Hélène*, cette œuvre à la fois volontaire et inspirée me fut une grande leçon. De tels poèmes apprennent à refuser toute complaisance à l'émotion créatrice, la complaisance lâche qu'elle semble demander, et qui la tuerait.

A l'heure où l'âme du poète s'écrie, comme votre Hélène : « Pourquoi ne suis-je plus que détresse et désir ? », il faut oser

lui imposer la concentration, et c'est alors seulement qu'elle aura la puissance de chanter avec Hélène : « L'Azur ! j'en fus naguère aussi la fiancée. »

La première joie qui m'advient en cette Compagnie, Georges Marlow, c'est d'y être accueillie par l'auteur d'*Hélène*...

* * *

La première tâche qui m'incombe parmi vous est de parler de Léopold Courouble.

De lui, je ne connais que des photos, j'ignore le son de sa voix et la couleur de son regard, mais j'ai passé bien des jours de cet automne en compagnie de ses œuvres, et maintenant, grâce à elles, il me semble que Courouble fut un ami. Je le sais digne de confiance, j'imagine l'ingénuité de son cœur, j'admire son caractère.

Pourtant, le lecteur actuel des six volumes de *La Famille Kackebroeck* nous demandera les motifs de la grande faveur qui accueille ces ouvrages dans les milieux mêmes où ils pouvaient blesser, en un temps où les Bruxellois moyens ne lisaient guère les livres écrits par leurs compatriotes, à une époque où beaucoup d'entre eux ignoraient même Maeterlinck et Verhaeren.

La drôlerie de vocabulaire ne suffit pas à expliquer ce succès, puisque les lecteurs de Courouble ne se pressaient pas du tout aux marionnettes de Toone, où fleurissait au naturel le langage du bas de la ville.

Qu'est-ce qui valut donc à ces livres l'amitié d'un public rebelle ?

L'avez-vous remarqué, Messieurs : lorsqu'un problème psychologique nous est posé, nous en trouverons aisément la solution si nous en cherchons l'application dans quelque récit mythologique ou fabuleux, féérique ou folklorique ?

Dans le cas de Courouble, la clef de l'énigme m'a été livrée par quelques pages d'un conte d'Andersen.

* * *

Dans ce conte, une jeune et jolie princesse s'engage à donner sa main à l'homme qui répondra le mieux aux questions qu'elle posera. Or, un seigneur avait trois fils. Les deux aînés étaient très savants. L'aîné, dit le bon conteur, avait appris par cœur tout le dictionnaire latin, et aussi le contenu des trois dernières années de la feuille d'annonces de la petite ville voisine ; il pouvait réciter ce fatras en le prenant, soit par la fin, soit par le commencement. Le cadet connaissait les lois et coutumes de tous les pays, civilisés ou non. De ce chef, il se croyait un homme d'Etat. Il savait d'ailleurs aussi broder et faisait très proprement de la tapisserie. « C'est moi qui épouserai la princesse ! » s'écrièrent-ils tous deux. Et le père leur donna à chacun un beau cheval pour se rendre à la Cour.

Disons tout de suite que, dans mon interprétation de ce conte, *La Princesse* figure notre public de lecteurs, Les deux fils aînés représentent les livres dont ce public ne voulait pas, et parmi lesquels il confondait malheureusement bien des œuvres de valeur. Mais, quel critique formulerait plus malicieusement les griefs des lecteurs d'alors ?

Ils refusaient les écrits où sont reproduits « les trois dernières années de la feuille d'annonce de la ville voisine », ce que M^{me} Kackebroeck eût nommé « les livres à l'instar ». Ils se méfiaient aussi des livres alourdis par des documents entassés, et de ceux qui sont brodés de mots et tapissés de petites pointes...

Ah ! pour que notre public pût enfin apprécier parmi tout ce fatras les œuvres belles et profondes, il fallait d'abord lui parler un langage très simple.

Mais le troisième, fils du seigneur?

Ah! le troisième, est un brave garçon, l'étude n'est pas son fort. Il s'appelle Jean. On l'a même surnommé Jean Balourd. Lui aussi veut tenter l'épreuve, et il demande à son père de lui donner un cheval.

« Laisse donc ces sornettes, dit le vieux seigneur, tu n'auras pas de cheval, tu ignores le langage fleuri des Cours. »

Mais bah! Notre Jean, faute de cheval, saute sur son bouc, et « Holà! Me voilà! » crie-t-il à tous les échos.

En route, il s'arrêtera trois fois, pour ramasser un corbeau mort, un vieux sabot, un peu de limon...

Puis, il rejoint ses frères, qui se moquent de lui et de ses trouvailles : « Ce sont, répond Jean, des présents pour la princesse! »... et ses frères de le houspiller!

Au palais, depuis le matin, la princesse posait des questions : interrogés à tour de rôle, les prétendants, interdits, balbutiaient, et la princesse s'écriait chaque fois : « C'est un faquin! qu'on l'emmène! »

Pourtant les questions étaient toutes simples, simples comme la vie, simples comme les héros de Courouble. Par exemple : « Que me conseillez-vous de manger au déjeuner?... ou bien : Avez-vous une casserole à me prêter? la mienne est percée... »

On pense si les fils aînés du seigneur furent surpris et défaits, eux qui, pour conquérir la princesse, s'étaient préparés aux dissertations les plus savantes, et avaient même, assure Andersen, humecté leurs lèvres d'huile d'amandes afin de pouvoir parler longtemps....

* * *

Mais Jean? notre ami Jean

— Que faut-il préparer au déjeuner?

— Eh! s'écrie Jean, ce beau corbeau que nous allons faire rôtir!

— Je manque de casserole, dit la princesse.

— Qu'à cela ne tienne! et Jean offre son vieux sabot.

— Mais... la sauce?

— Voici du beau limon bien fin!

— C'est toi que j'épouserai, dit la princesse... car, elle désirait en secret un simple et joyeux compagnon.

Ainsi la bonne humeur et la présence d'esprit de Jean firent-elles de ces trois objets dédaignés de tous les présents qui plurent à la princesse.

* * *

Voyons ces trois objets dans le cas de notre auteur.

Léopold Courouble a d'abord ramassé dans le bas de la ville un langage informe, qui semblait mort d'avance à toute expérience littéraire.

Puis, il a choisi des héros *sympathiques* parmi les gens que les romanciers de tous les temps ont le plus bafoués : les boutiquiers.

Et enfin, à la façon dont Jean offrit un peu de limon fin, ramassé à même le sol, à une belle princesse, Courouble nous a rendu à tous un peu de notre enfance.

Et alors?... et alors, la princesse a aimé Courouble.

* * *

Entre deux belles langues qui sont le néerlandais et le français, le parler local bruxellois est un état transitoire, un état produit par le mélange fortuit de deux corps disparates. Ce n'est plus l'un, ce n'est pas encore l'autre. Chose curieuse, les mots appartiennent presque tous au français, mais l'accent, la construction grammaticale et souvent même la signification précise des mots appartiennent au flamand.

Dès le début de *La Famille Kaekebroeck*, la phrase impatiente de M. Keuterings : « Est-ce que vous êtes prête maintenant. C'est toujours la même chose avec vous! », traduite mot à mot en flamand, perd sa drôlerie et devient correcte. Pourquoi le marchand de draps Keuterings emploie-t-il des mots français? Mystère.

Si Courouble possède le vocabulaire bruxellois, il connaît aussi bien le caractère, le cœur et l'âme des gens qui s'en servent. C'est ici qu'il se montre un véritable artiste. Il ne laisse pas ses personnages s'exprimer au hasard des cocasseries du dialecte; non, les nuances de leur fruste patois sont d'une extrême délicatesse, d'une grande justesse, d'une infinie variété. Le major de la garde civique Platbrood a une langue vaniteusement incorrecte, mais il ne s'écriera pas naïvement, comme sa fille Adolphine : « Och! ça est bête. »

Jérôme, le bon vieux commis, parlant de ses pigeons, dit avec une douce simplicité :

« Tenez, regardez une fois ce mince-là, et bien, ça est Kobeke... ça est un si brave! »

Ce passage du pigeonnier, dans les *Cadets de Brabant* est charmant : peu de paroles, peu de descriptions, et pourtant le lecteur voit et entend tout : le pigeonnier, le vieux commis dévoué, les deux dames inquiètes du résultat d'un concours; le récit rend l'atmosphère chaude et fétide, et jusqu'au léger bruit de grêle que font, sur le plancher, les pattes roses des pigeons.

Pour donner sa valeur au « parler bruxellois », pour que la princesse agréât ce premier présent, il fallait beaucoup de finesse, d'intelligence, de compréhension et de bonté. Jamais le rire de Courouble ne devient ni amer, ni méchant.

Le vieux Jérôme eût dit de lui, comme de son pigeon favori : « Ca est un si brave! »

* * *

Courouble ne veut pas que les discours de ses personnages fassent croire au lecteur que lui, Courouble, l'auteur de ces pages, ne puisse, s'il le veut, s'exprimer en pure langue française! D'où le soin qu'il prend d'éviter toute expression locale, dans les passages où le récit remplace le dialogue. Il arrive même, à force de se méfier, de mettre à des mots très français, comme *suspension* ou *cabaret*, la livrée infamante de l'italique ou des guillemets qu'il impose à juste titre à *drève* ou à *stoefter*.

Il arrive aussi de faire montre d'un langage précieux! Le prétendant d'Hermance Platbrood retrouve des souvenirs d'enfance au cours d'une promenade dans les vieux quartiers de Bruxelles... et, dit Courouble : « Il subodore des fragrances du passé... »

Ce ne sont pas de telles phrases, n'est-ce pas? Messieurs, qui vous ont fait accueillir Léopold Courouble parmi vous? Disons plutôt, si paradoxale que la chose puisse paraître, que ce sont des personnages mal disants mais bien vivants, comme la belle Adolphine, ou le brave Cappellemans.

* * *

Le second présent magique offert par Courouble à la princesse est l'humanité particulière aux personnages de ses romans. Tous, depuis les vieux Van Poppel jusqu'aux petits jumeaux Mosselman, ont leur caractère personnel. On ne pourrait mettre les propos des uns dans la bouche des autres. Mais la préférée de l'auteur est Adolphine : ah! qu'elle est belle et bonne, exubérante et désirable, fidèle et voluptueuse...

Le secret du rayonnement joyeux émanant des six volumes

de mœurs bruxelloises, c'est que l'auteur est devenu amoureux de son héroïne. On a souvent agité la question de l'amour vrai dans le mariage... le voilà : Joseph et Adolphine s'aiment vraiment et pour toujours, avec impatience, fougue et confiance.

Courouble se délecte à nous montrer Adolphine fiancée :

« Les petits l'avaient décoiffée, et son épaisse chevelure rousse ruisselait jusqu'à ses reins. Mais sa figure surtout, avec ses grands yeux pétulants, son nez retroussé, ses belles lèvres d'un incarnat vivace, était délicieuse à voir, respirant un air de santé et de juvénile bonté... »

La sœur d'Adolphine, la simple Pauline, est, elle aussi, belle et bonne. Le plombier Cappellemans en est fort épris... Eh! mais, je crois que presque tous les jeunes hommes aimeraient à épouser une Adolphine ou une Pauline Platbrood.

Cappellemans est un des personnages les mieux réussis de Courouble. Une âme simple. Transporté au pied des Pyrénées, parlant la langue des gens de là-bas, il serait le frère des héros du cher Francis Jammes. Courouble nous communique une de ses lettres : ayant à transmettre le résultat d'un concours de « Sociétés », il écrit ceci :

« Chère belle-sœur, mes pigeons sont arrivés. Les Cadets de Brabant ont le troisième prix, et la Cécilienne n'a rien du tout? Ça est dommage. »

* * *

Il n'est pas facile, avec un vocabulaire imprévu, limité et saugrenu, de faire paraître, ou plutôt, transparaitre dans les dialogues, les passions, les tristesses et les joies humaines. Courouble y parvient souvent. On ne peut lire sans émotion les dernières paroles du vieux père Cappellemans, car elles sont d'une vérité absolue.

Et voilà bien l'art du roman : parmi les milliers de paroles qui s'envolent chaque jour des lèvres humaines, choisir celles-là qui sont chargées de vérité.

Ainsi en est-il du dialogue des amoureux en promenade à Linkebeek. Le plombier et la petite Pauline, séparés par la vanité du major Platbrood, s'avouent enfin leur amour. Malgré leur dialecte insensé, le bon Courouble est lui-même ému de leur naïf bonheur. Pas un moment, il ne nous les montre grotesques. Ils se contentent des multiples étapes de leur amour :

— Est-ce que vous m'avez vu, disait-il, quand je suis un soir rentré au théâtre, pour vous regarder une dernière fois?

— Oeie, oui, dit-elle, et cela m'a fait un effet, n'est-ce pas?

Notre auteur adore Adolphine jusque dans son parler, il se montre bienveillant envers Cappellemans et Jérôme, mais il se fâche quand le fils d'Adolphine, Alberke, s'exprime mal.

Par la bouche de Joseph Kaekebroeck, Courouble réprimande violemment le pauvre bambin, qui éclate en pleurs.

La jeune mère, dans son émoi, se demande innocemment où il cherche « quamême » toutes ces locutions vicieuses!

Rien à faire, Joseph est enragé. Il reproche aux petits Bruxellois de n'avoir pas l'accent pur et harmonieux des enfants parisiens... Il obtient que son jeune beau-frère Hippolyte soit mis au collège à Paris; il est bien décidé à y envoyer son fils, Alberke.

« Nos enfants, dit Courouble, ne sont que de petits barbares éructant des sons durs et grossiers... qui déforment leurs bouches et leurs figures... »

Non! non, cher Courouble, l'enfance est belle partout, et dans tous les patois... et si vous avez tant aimé le bas de la ville, c'est que vous y avez retrouvé votre enfance. Oubliez-vous ce que vous nous en dites dans la *Maison espagnole*? « Petit, démesurément

petit, j'avais été, malgré d'interminables larmes, interné au Lycée du Prince Imperial, aujourd'hui, Lycée Michelet. »

D'interminables larmes... ne les infligeons pas, je vous en prie, à nos Jefkes, à nos Alberkes...

Enfin, le jeune Platbrood part pour Paris. Dès la Noël, il rentrera à point pour assister à l'un de ces dîners de famille que Courouble décrit avec tant d'humour attendri... Miracle! Il n'a fallu à Hippolyte que trois mois pour apprendre à s'exprimer comme un vrai Parisien. Il emploie même le passé défini.

« Ce qui me sembla le plus dur au début, dit-il, ce fut le réveil au clairon et au tambour! »

* * *

Bien qu'il en veuille aux écoliers mal-parlants de chez nous, le troisième sortilège de Courouble est de nous rendre un peu de notre enfance, de ce « limon fin » déposé au fond de notre sensibilité.

Notre enfance! Parfois, pour jouir pleinement d'un instant heureux, nous voudrions oublier tout le passé, marcher sur un miroir qui ne reflète que le moment brillant, et nous renvoie intacte notre image benévole... Mais, beaucoup plus souvent, nous désirons connaître notre moi en épaisseur, le sentir soutenu par les couches superposées des années, et, surtout par les plus belles, celles qui nous donnèrent les impressions les plus fortes, les souvenirs les plus indélébiles. Quand nous voulons retrouver notre âme, c'est à elles que nous nous adressons, mais elles ne nous obéissent pas toujours.

Rappelons-nous Guillaume Apollinaire : Un jour, dit-il, un jour, je me dis à moi-même, — Guillaume, il est temps que tu viennes! »

Aussitôt, un cortège admirable se déroule au fond de sa mémoire :

*Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même
Amenaient un à un des morceaux de moi-même...*

Quels moments extraordinaires nous apportent à tous un pareil cortège... Pour Proust, il fut suscité par un biscuit, une « petite madeleine »... Et voici ce pain de son enfance, auquel rêve Marthe, dans l'Echange de Claudel... si humble, si léger que soit l'indice de souvenance, nous aimerons le livre qui nous l'offre...

Je crois que les livres bruxellois de Courouble nous en ont distribué à tous... Paillettes d'or, brins précieux, qui, dans la gerbe des moments ternes, luisent soudain, comme luisait l'espoir, pour Verlaine, comme un brin de paille dans l'étable...

Ainsi les deux exclamations : « Och! et Oeie! », familières à la belle Adolphine, abondent dans tout le pays flamand. Parfois, elles s'emparent encore de nos lèvres, tout comme le souvenir des bonbons acidulés nommés chez nous des « boules ». Ah! nous portons tous dans notre cœur l'image d'une grand-mère, d'une vieille servante, ou d'une bonne voisine, qui, d'une main ridée, nous rend d'innocentes sucreries, et se récrie : « Och! Tenez, mon anchke! »

Comme Courouble aime l'enfance! Tous les jeunes ménages ardents et sains qu'il nous montre sont riches en bébés joufflus... Nous savons l'affreuse catastrophe qui a frappé son âge mûr. Son fils unique, tué à la guerre... Dès lors le talent de Courouble s'obscurcit. L'étincelle de bonne humeur, la joie sensuelle et simple de ses livres disparaissent. Il essaie courageusement d'écrire encore, mais le cœur n'y est plus... Ce cœur est mort. Le brave, bon et noble cœur de Léopold Courouble.

En pensant à une telle douleur, je me sens émue de gratitude

envers un Neville Chamberlain, envers tous ceux qui viennent d'épargner à l'humanité des millions de douleurs semblables et je veux répéter, avec Georges Duhamel, qu'aucune amélioration du monde n'est une amélioration si elle doit se payer au prix de cette chirurgie sauvage.

... Le talent de Léopold Courouble a semblé disparaître avec ce fils unique... Mais on ne cessera pas de lire la *Famille Kaekebroeck*, parce que, comme l'a dit Georges Eekhoud, il faut aimer le sourire indulgent et l'affectueuse malice de l'auteur de Pauline Platbrood...

La princesse a eu raison d'agréer le troisième fils du vieux seigneur imaginé par le conteur danois.

MARIE GEVERS.

M. Robert de Traz

Le rôle essentiel des Académies est de choisir dans le flux de l'activité intellectuelle les valeurs qui ont quelque chance de durer et d'échapper aux modes passagères. En vous invitant à siéger parmi nous, Monsieur, je crois pouvoir dire que nous avons voulu rendre hommage en votre personne, non seulement à la brillante littérature de votre pays, mais aussi à quelque chose qui subit en ce moment une éclipse, mais en la renaissance et en la durée de quoi nous voulons affirmer notre foi, quelque chose que vous représentez à merveille : l'esprit européen. Peut-être est-ce pour cela que mes confrères m'ont fait l'honneur de me charger de vous recevoir. Honneur auquel je suis d'autant plus sensible que vous avez été élu à la fois par la section littéraire et par la section philologique de notre Académie, et qu'un savant de réputation européenne comme notre confrère M. Maurice Wilmotte, par exemple, eût pu revendiquer le plaisir de vous adresser notre compliment.

L'esprit européen subit une éclipse. Comment pourrait-on le contester, à un moment où la politique n'est plus que l'affirmation de la force, le droit des gens une utopie ou un souvenir, la diplomatie un échange d'invectives oratoires, et où les phantasmes du racisme tendent à détruire les nations au profit d'une sorte d'idéologie zoologique. Nous paraissions loin de l'idéal européen auquel nous avons cru, vous et moi, de cet esprit de Genève auquel vous avez consacré un de vos plus pénétrants ouvrages, et de cette Cosmopolis littéraire dont nous avons vu, à la veille de la guerre, les derniers éclats. Mais vous appartenez à un pays qui, comme le nôtre, n'ayant jamais prétendu à aucune hégémonie, met sa fierté à représenter des valeurs spirituelles plus durables et finalement plus fortes que les plus puissantes armées. Et parmi ces valeurs spirituelles se trouve au premier rang l'idée d'une communauté européenne que nos élites, quel que soit leur attachement à la fois sentimental et raisonné à la terre natale, ont toujours considérée comme la grande patrie idéale dont nos petites nations étaient appelées à créer le climat particulier, précisément parce que leur situation géographique, leur histoire contrastée, leur caractère composite les rendent particulièrement aptes à servir de lieu de rencontre et de trait d'union aux grandes cultures nationales qui, dans leur diversité, ont constitué l'esprit européen. Et pour remplir ce rôle, nous disposons, les uns et les autres, de cet instrument incomparable qu'est la langue française qui, en dépit des incertitudes de la politique, demeure la langue

de l'Europe, celle à laquelle on finit toujours par avoir recours quand on veut parler européen.

Cette langue française, notre Académie a été fondée pour l'illustrer et la défendre, dans ce pays de marche où, comme dans le vôtre, elle est en contact avec un idiome germanique.

Au cours du Congrès de l'Association internationale des Ecrivains de langue française qui s'est tenu à Paris en 1937 et que vous avez organisé avec autant de tact que d'éclat, un des congressistes, M. Pierre Mille, a tracé une sorte d'esquisse de ce que les étrangers, et non seulement les étrangers comme nous, dont le français est la langue maternelle, mais aussi ceux pour qui elle ne fut jamais qu'une seconde langue, ont apporté à une littérature qui doit le meilleur de sa gloire à son caractère universel. Il fut un temps où l'Europe tout entière parlait le français; malgré toutes les explosions du nationalisme linguistique et littéraire, elle ne l'a pas oublié.

Dans cet apport étranger, celui de la Suisse romande et celui de la Belgique sont considérables. Ce serait dépasser le cadre de ce compliment de bienvenue que de me livrer sur un tel sujet à l'exercice classique du parallèle : une comparaison quantitative ou qualitative serait dangereuse et vaine. Il ne s'agit pas ici de dresser des bilans. Mais ce que je peux et dois constater, c'est que la contribution que les Suisses romands et celle que les Belges de langue française, Flamands et Wallons, ont apportées à la littérature française sont essentiellement différentes. Ce que nous lui avons donné de spécifiquement belge, si l'on peut ainsi dire, c'est le lyrisme passionné d'un Verhaeren, l'ineffable musicalité d'un Van Lerberghe et d'un Séverin, la naïveté ingénue d'un Elskamp, le cosmopolitisme de nuance germanique d'un Maeterlinck, la sensualité raffinée d'un Giraud, la truculence réaliste d'un Decoster, d'un Lemonnier et d'un Eekhoud. Sans doute pourrait-on apparenter à cet art belge le régionalisme lyrique et rustique d'un Ramuz, ou la gentille bonhomie de notre confrère Benjamin Valloton. Mais ce qui fait l'essentiel de la contribution romande à la littérature française est autrement important. Votre pays a brillé d'un éclat incomparable dans un genre littéraire qui passe pour essentiellement français, mais où vous avez mis des nuances toutes nouvelles et où, sauf exception, nous nous sommes montrés, nous autres Belges, assez inférieurs : le roman psychologique et l'analyse intime.

Vous y avez débuté par un coup d'éclat. C'est de Genève qu'est venu l'homme étrange, contradictoire, original et supérieur qui a bouleversé l'esprit du XVIII^e siècle dont il fut à la fois l'aboutissement et la négation, qui a dominé le XX^e et dont l'influence n'est pas éteinte de notre temps.

On ne cessera jamais de se quereller au sujet de Jean-Jacques Rousseau; on n'arrivera jamais à réconcilier ceux qui pensent que les désordres qu'il apporta dans la philologie et la politique avec l'affirmation de la bonté originelle de l'homme, la notion du contrat social et les principes démocratiques sont irréparables, et ceux qui considèrent avant tout le prodigieux enrichissement que son éloquence naturelle et sa fraîche imagination ont apporté à la langue française ainsi que les éléments nouveaux que sa sensibilité ardente, sa sincérité inquiète et ostentatoire ont fournis à la connaissance du cœur humain. Quelles que soient les conséquences incalculables et le retentissement universel de son idéologie, ce qui nous intéresse avant tout dans Rousseau, c'est Rousseau lui-même. On lit le *Contrat social*, l'*Emile* et la *Nouvelle Héloïse* par devoir : on savoure les *Confessions* avec une sorte d'ivresse toujours renouvelée.

Les *Confessions*! Depuis saint Augustin, c'était la première fois qu'un auteur avait l'impudeur d'appeler ainsi son ouvrage. Les faiseurs de mémoires racontaient les événements dont ils avaient été les témoins, et ce n'est que par éclairs et pour ainsi

dire inconsciemment qu'ils se mettaient eux-mêmes en scène, à moins qu'ils n'eussent dessein de poser un personnage ou, comme La Rochefoucauld ou Paul de Gondi, de justifier leur conduite et de montrer qu'ils valaient mieux que leurs actes. Il y a bien un peu de tout cela dans les *Confessions* de Jean-Jacques, mais il n'en est pas moins vrai que personne avant lui n'avait mis son cœur à nu avec tant d'orgueilleuse sincérité.

Certes, ce besoin de se révéler aux autres et à lui-même, il le doit d'abord à sa nature profonde et personnelle, à un certain exhibitionnisme qui était en lui dès son jeune âge. Mais ne le doit-il pas aussi à une tendance de sa nation? Toujours est-il que ses compatriotes se sont empressés de suivre son exemple. Notre cher Benjamin Constant, que vous avez fréquenté comme moi, a-t-il jamais fait autre chose, du moins dans son œuvre littéraire, que de se raconter, de s'expliquer, de s'analyser lui-même? Et de même, sous une forme romanesque qui n'est qu'un alibi transparent, M^{me} de Staël, et de même encore cet étonnant Amiel dont vous avez fait un admirable portrait et qui, après une longue existence d'une banalité tout unie, a mérité de vivre dans la mémoire des hommes par ce journal intime où il étale les replis de la conscience la plus inquiète et de l'âme la plus tourmentée.

Cette curiosité passionnée de la vie intérieure, ce goût de la confession littéraire, sinon de la confession publique, vous la devez peut-être, vous autres Suisses romands, au climat protestant dans lequel vous vivez depuis plus de quatre siècles. Comme exutoire au refoulement, pour employer la terminologie freudienne, les catholiques ont le confessionnal, ils se confient à un directeur de conscience qui possède, en vertu d'une traduction séculaire, toute une série de recettes éprouvées pour calmer les âmes inquiètes. Le protestant n'a pour directeur de conscience que lui-même et Dieu : il paraît que cela ne suffit pas toujours. Ce n'est pas à vous, qui allez publier prochainement une vie des Brontë, que je dois rappeler cet épisode saisissant de la biographie de Charlotte, l'auteur de *Jane Eyre* : institutrice à Bruxelles dans la pension Héger, elle s'était éprise d'un amour tout cérébral mais singulièrement passionné pour son professeur Constantin Héger. Le pauvre homme n'en pouvait mais; sa femme, prudente sinon jalouse, multiplia les menues persécutions pour obliger l'étrangère à quitter la place. Un jour, désespérée, l'âme lourde et douloureuse, Charlotte Brontë erre dans Bruxelles et, vers la fin de l'après-midi, elle entre machinalement à Sainte-Gudule. Après l'office, les fidèles s'acheminent vers le confessionnal. Alors, dans son désarroi, elle, la farouche puritaine qui, dans ses lettres, n'avait que railleries pour les « mômeries » des Belges, elle suit le flot pieux, s'agenouille humblement devant un vieux prêtre qui, bien qu'elle lui eût avoué qu'elle était protestante, l'écoute jusqu'au bout et l'engage à revenir. Bien entendu, elle ne revint pas, mais elle écrivit *Villette*; la confession littéraire remplaçait l'autre.

Assurément, le cas de Charlotte Brontë est un cas extrême. Mais comme il est significatif! Une partie importante de la plus haute littérature d'inspiration protestante est-elle autre chose qu'un dérivatif à la confession supprimée?

Et vous-même, Monsieur... Vous n'êtes pas encore à l'âge où l'on publie son journal intime, et je crois bien que vous avez trop de pudeur pour le publier jamais. Mais vous vous êtes penché sur la vie intérieure de vos semblables avec une pénétration qu'on ne doit jamais qu'à l'attention et la minutie qu'on a mises à analyser son propre cœur.

Dans vos principaux romans — je songe surtout à *la Puritaine et l'Amour*, à *l'Ecorché*, à *la Poursuite du Vent* et à ce charmant essai de psychologie juvénile, *le Pouvoir des Fables*, — vous développez une idée qui ne fut sans doute pas une idée préconçue, mais qui semble s'être imposée tout de suite à votre imagination

de romancier psychologue, c'est que chacun de nous se fait de lui-même une certaine image, qui, généralement, n'est pas conforme à sa nature profonde. Il se joue à lui-même un personnage; dans une large mesure, il est ce personnage. Et cependant, il sait qu'il s'est mis un masque : que ce masque se détache de lui-même ou qu'on l'arrache, celui qui l'a toujours porté se fait horreur quand il se reconnaît tel qu'il est. Tel est, par exemple, Benjamin Constant. Ce n'est pas un seul personnage que ce génie multiple et contrasté s'inventera pour se tromper lui-même sur lui-même; ce n'est pas tout le même homme que le chambellan du duc de Brunswick, que le mari ridicule de Wilhelmine de Kramm, que l'ami filial de M^{me} de Charrière, — filial peut-être à la manière de Jean-Jacques et de M^{me} Warens, — que l'amant résigné que la triomphante Germaine de Staël attachait si longtemps à son char, ou que celui de M^{me} Lindsay, l'Elléonore d'*Adolphe*, que l'amoureux transi de M^{me} Récamier ou que l'homme politique décrié et glorieux qui inventa le libéralisme parlementaire. Tous ces rôles, Benjamin Constant les joue consciencieusement et parfois supérieurement. Mais, pour son malheur, il n'en est jamais dupe, et quand il soulève ou arrache le masque, il se fait honte et pitié.

De même le personnage central d'un de vos meilleurs romans, le Marc Lepreux de *l'Ecorché*. Cet étrange garçon émotif et anxieux cherche, par une sorte de stoïcisme naïf auquel il s'efforce, de dissimuler ses faiblesses et ses paniques. Une étudiante russe, sa maîtresse, qu'il épouse un peu par amour, un peu par bravade, découvre son secret et le lui dévoile. Drame tout intérieur, mais poignant, et où la complication russe et la complication suisse s'affrontent et se comparent. De même encore la Clarisse de *la Puritaine et l'Amour*. C'est parce qu'elle s'est toujours posé le personnage de l'honnête femme, d'une sorte de Minerve bourgeoise et protestante, à qui une réputation familiale impose ses moindres gestes, qu'elle est sans défense devant l'adolescent cynique qui lui révélera l'amour sensuel.

Vous continuez donc, dans votre œuvre romanesque et aussi dans votre œuvre critique qui est considérable, la grande tradition littéraire de votre pays romand; mais on remarquera tout de suite que cette tradition rejoint la tradition la plus vénérable du roman français, celle qui va de M^{me} de La Fayette à Marcel Proust et à André Gide, en passant par Stendhal, Balzac — que n'y a-t-il pas dans Balzac? — Flaubert, Fromentin et Bourget. Et remarquons que cette tradition du roman français d'analyse est celle qui dépasse le plus naturellement les frontières de la France puisqu'elle rejoint le roman anglais, celui des Brontë, de Thackeray, de Thomas Hardy, de Meredith, et d'un autre côté le roman russe, prodigieux entrepôt de documents sur le cœur humain, et qui illustre merveilleusement votre théorie du masque plaqué sur la personnalité vraie.

A la fois suisse et française, votre œuvre d'écrivain d'imagination dépasse donc par sa nature même le cadre des littératures régionales et nationales : elle est véritablement européenne. Votre formation, votre éducation et vos origines vous portaient d'ailleurs vers ce cosmopolitisme littéraire qui est l'atmosphère la plus favorable du roman d'analyse psychologique. Toutes vos fibres vous rattachent à Genève, mais vous êtes né à Paris d'un père suisse et d'une mère française. Votre grand-mère était Belge et portait un nom connu dans notre histoire : van der Mersch, encore un lien qui vous rattache à nous! Vous avez fait vos études à Paris, aux lycées Carnot et Condorcet, c'est à Paris que vous avez passé votre licence en droit et que vous avez pris vos grades à l'École des Hautes Etudes commerciales. Puis, pour complaire à un désir paternel, vous avez fait un stage dans une banque de Londres — la banque est, si l'on peut dire, la grande industrie nationale de Genève. Vous êtes rentré dans

notre pays pour vous marier et vous allier à une famille qui a joué un grand rôle dans l'histoire de la République genevoise, la famille Pictet. Vous avez habité l'Italie avant de vous fixer à Genève, puis à Paris, et vous êtes de ceux qui, comme dit Nietzsche en parlant de Stendhal, « ont parcouru leur Europe d'un pas allègre et le nez au vent ». Personne n'a mieux connu que vous cette société cosmopolite de l'avant-guerre, qui retrouva un instant, aussitôt après la guerre, un fugitif et magnifique éclat.

Dès vos débuts vous vous étiez mêlé au mouvement littéraire français, vous aviez collaboré assidûment à cette charmante *Revue critique* qui fut le lieu de ralliement d'une sorte de néo-classicisme, mais vos amitiés françaises ne vous faisaient oublier ni votre nationalité suisse, ni votre caractère européen. C'était vraiment une expression parfaite de l'esprit européen du moment et du cosmopolitisme littéraire que cette *Revue de Genève* que vous avez fondée et que vous avez dirigée durant plusieurs années.

Mais ne nous y trompons pas : vous avez sans doute regardé de votre œil curieux ce monde étrange et trouble qui, dans le courant des années 20, recouvrit l'Europe d'une sorte d'écume irisée pareille à ces flaques de pourriture qui flottent à la surface des étangs ; mais vous ne vous y êtes jamais mêlé : votre cosmopolitisme n'a rien de commun avec celui des palaces et des casinos. Vous êtes un bon Européen, mais d'abord un excellent citoyen suisse, avec tout ce que cela comporte d'attachement raisonné à la plus sage des petites nations. Un de vos premiers livres, qui porte un titre magnifique, *L'Homme dans le rang*, était fait des souvenirs de votre passage à l'armée fédérale, où vous avez conquis le grade de major. Et dans le même temps que vous acceptiez avec un zèle raisonné les devoirs militaires, vous assumiez de votre propre initiative des services civils non moins absorbants, vous fondiez et vous dirigiez, durant plusieurs années, le secrétariat général des Suisses de l'étranger, organisme dont le but est de rattacher à la mère patrie les quatre ou cinq mille citoyens helvétiques répandus dans le monde. Dès avant la guerre, d'ailleurs, vous aviez créé la *Nouvelle Société helvétique* qui, dans les années inquiètes qui précédèrent la catastrophe, répondait à des préoccupations qui étaient également celles de la jeunesse belge. La *Nouvelle Société helvétique* cherchait à réveiller le sentiment national, à l'avertir de l'imminence du péril qui menaçait l'Europe entière et particulièrement les peuples des marches franco-allemandes, à lutter contre l'influence pangermaniste qu'une active et sournoise propagande cherchait à répandre. Elle groupait des intellectuels de toutes les régions de la Suisse et, grâce à ses assemblées périodiques, aux relations personnelles qui s'y étaient nouées entre gens de milieux très différents, vous êtes arrivé, aux heures les plus troubles de la guerre, à dissiper les malentendus qui risquaient sans cesse de naître et de renaître entre Suisses de langue et de races diverses. Vous aviez compris que, pour que les petites nations pussent travailler à sauvegarder ce qui pouvait être sauvegardé de l'esprit européen, il fallait qu'elles affirmassent avec force leur individualité composite.

Je ne vous apprendrai certainement pas que des préoccupations analogues s'imposèrent à la jeunesse intellectuelle belge dans ces années climatériques qui précédèrent la guerre. Nous voyions venir l'orage, nous sentions comme vous la nécessité d'opposer à la montée du pangermanisme une notion solide et cohérente de notre nationalité double, un nationalisme belge en un mot qui ne pouvait avoir rien d'exclusif, qui avait trouvé son fondement historique dans l'œuvre lumineuse et féconde de notre grand Pirenne et qui, par conséquent, eût fixé la place de notre pays dans une Europe harmonieusement reconstituée.

Il faut toujours en rabattre de ses rêves : nous avons, même en ce qui concerne la cohésion nationale, éprouvé bien des

déceptions et, à ce point de vue particulier, nous aurions sans doute des exemples à prendre chez vous. Mais il n'en est pas moins vrai que l'effort que notre génération a fait aussi bien en Suisse qu'en Belgique et en France pour concilier un nationalisme nécessaire et l'esprit européen n'a pas été vain. Chez nous, il a animé la génération de la guerre, il lui a inculqué l'esprit de sacrifice qui a été l'âme de la résistance à l'agresseur.

Vous avez eu, vous, la chance de ne subir ni l'invasion ni l'occupation. De 1914 à 1918 vous avez senti plus d'une fois passer le vent du boulet, mais vous n'avez jamais été visés ni atteints. Votre neutralité historique est demeurée inviolée et vous en avez connu les avantages et les inconvénients. Vous n'avez pas partagé les ivresses de la victoire, mais ses déceptions vous ont été épargnées.

Oui, les déceptions : cependant n'avez-vous pas fondé d'abord d'autant plus d'espérances sur la Société des Nations que dès l'origine, et bien qu'elle soit née des conversations franco-anglo-américaines de l'Hôtel Grillon, elle a été baignée dans une atmosphère genevoise, comme vous l'avez très bien montré dans votre *Esprit de Genève* où une ingénieuse description du fonctionnement de la S. D. N. suit tout naturellement un magnifique tableau de l'humanisme genevois.

Partagiez-vous toutes les illusions qui firent des premières assemblées de la Société des Nations une sorte d'évocation du Congrès de Vienne — le Congrès s'amuse ? Je trouve de prudentes réserves dans vos livres, aussi bien dans votre *Esprit de Genève* que dans l'étude que vous intitulez « *De l'Alliance des Rois à la Ligue des Peuples* », ingénieux parallèle entre la Sainte-Alliance et la S. D. N. C'est que vous aviez l'esprit trop lucide et trop informé pour ne pas voir la part de chimères que contenait l'institution wilsonienne ; mais vous pensiez comme tous les hommes de bonne volonté de cette époque qu'il fallait appuyer de tous ses efforts une tentative juridique qui consistait à essayer d'imposer à l'humanité un statut de la Paix. Comme quelques-uns de vos personnages romanesques, vous auriez voulu être dupe, mais vous ne l'étiez pas.

Et puis en bon Européen clairvoyant, vous aviez vu dès l'abord qu'en étendant au monde entier une conception européenne du droit, on ne pouvait que l'affaiblir.

Et comme nous, ce n'est pas sans angoisse que vous avez assisté à l'échec d'une utopie qui, comme beaucoup d'utopies, aurait pu être féconde, échec qui pèsera longtemps encore sur l'Europe, puisque de grands peuples lointains à qui notre race blanche avait apporté tout au moins les bienfaits de ses progrès matériels croient maintenant pouvoir se passer d'elle et contestent la supériorité de notre civilisation.

Mais vous n'êtes pas de ceux qui renoncent à un idéal parce qu'il subit une éclipse. Les bons Européens dont vous êtes passent par des heures difficiles, mais ils n'ont rien à renier de leur passé. Les libertés spirituelles que votre patrie a toujours défendues sont aujourd'hui combattues avec une telle véhémence que quelques-uns de ceux dont la fonction essentielle serait de les défendre arrivent à en douter. Il faut leur montrer qu'ils ont tort.

Dans *Ainsi parla Zarathoustra*, le grand poème philosophique de Nietzsche, le prophète du surhumain, errant autour de sa caverne à la recherche de l'homme supérieur, rencontre celui qu'il appelle son ombre : « Ton danger n'est pas petit, esprit libre et voyageur, lui dit-il ; tu as eu un mauvais jour, prends garde qu'il ne soit suivi d'un plus mauvais soir ; des vagabonds comme toi finissent par se sentir bien heureux dans une prison. Vis-tu jamais comment dorment les criminels prisonniers ? ils dorment tranquilles ; ils jouissent de leur nouvelle sûreté.

» Garde-toi qu'une foi étroite ne finisse par s'emparer de toi,

une illusion dure et sévère, car maintenant tu es tenté par tout ce qui est étroit et solide. »

Telle est en effet la tentation de beaucoup de libres esprits de notre vieille Europe; ils se laissent tenter par une illusion dure et sévère, l'illusion de l'autorité, illusion peut-être nécessaire d'ailleurs à certains moments de la vie des peuples. Mais je n'ai pas de crainte : l'esprit échappe à toutes les chaînes; Caliban vainqueur peut bien resserrer les barreaux des prisons, même quand il se revêt d'une sagesse helvétique, Ariel a des ailes. C'est l'impression réconfortante que j'ai éprouvée en relisant vos œuvres.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

Littérature française...

MESSIEURS,

La manière dont vous recrutez vos nouveaux membres ajoute à l'honneur éclatant que vous leur conférer. Il vous plaît non d'être sollicités, mais de choisir. Un écrivain qui ne se fût pas permis l'ambition d'être des vôtres, qui ne rêvait à vrai dire d'aucune consécration, mais seulement de son œuvre, se voit ainsi convié à siéger dans votre célèbre Compagnie. Comment n'éprouverait-il pas, en même temps qu'une fierté légitime, une reconnaissance mêlée de surprise et de confusion? Comment ne serait-il pas touché par ce qui entre dans votre geste de générosité et de charmante bonne grâce?

Aussi je me sens pressé de vous exprimer mes remerciements. A vous en particulier, mon cher Louis Dumont-Wilden qui, en un discours exquis où la cordialité le dispute à l'indulgence, avez expliqué le sens de mon effort. En vous écoutant, je rêvais de mieux justifier dans l'avenir votre compliment de bienvenue : je vous dois ainsi un encouragement précieux en même temps qu'un très agréable plaisir.

Mais je veux pas omettre, Messieurs, et dès mes premiers mots, de joindre à ma gratitude personnelle une autre qui me dépasse... L'Académie royale de Langue et de Littérature françaises présente une physionomie originale. De même qu'elle ne borne pas ses suffrages aux hommes — ce qui me vaut l'heureuse fortune d'être accueilli par vous en même temps que l'admirable Marie Gevers — de même elle ne se limite pas aux auteurs belges. Les écrivains étrangers que vous appelez à vous savent d'ailleurs — et celui, qui vous parle en est persuadé — que votre hommage s'adresse au delà de leur personne, à leur pays.

Le mien, héritier d'une noble tradition de culture, se voit aujourd'hui le théâtre d'une remarquable activité littéraire; les talents y abondent, les œuvres s'y multiplient. C'est à mes confrères autant qu'à moi que vous avez voulu manifester votre sympathie et marquer votre intérêt. En un temps de divisions et de méfiances, un tel témoignage d'estime offre une haute signification. Oserai-je dire qu'il paraît naturel lorsqu'il s'agit de deux nations qui ont tant de traits communs, tant de raisons de se comprendre et de s'apprécier; deux nations soumises à des risques analogues, attachées par une égale conviction à l'indépendance de l'esprit, aux libertés publiques, à la dignité humaine. C'est avec la pensée de nos ressemblances que je prends place, Messieurs, parmi vous. Je me considère ici comme un délégué de l'amitié.

Mais il est un autre motif qui nous rapproche, un autre motif qui justifie la présence à vos côtés d'écrivains étrangers. Etrangers, le sommes-nous tout à fait puisque nous appartenons avec vous à la grande communauté de la langue et de la littérature françaises? Nous sommes des écrivains français, vous de nationalité belge, nous de nationalité suisse.

Qu'est-ce que cela veut dire? Permettez-moi de vous dédier à ce sujet les quelques réflexions que vous m'avez demandées.

* * *

La littérature française présente au premier regard le caractère d'être homogène et cohérente, fortement axée autour de Versailles ou de Paris. Elle ignore les dialectes, elle se refuse aux provincialismes. Les influences qu'elle a subies du dehors ne l'ont jamais dissociée, ni même détournée. Littérature d'un Etat que chaque régime tour à tour centralise davantage, où l'unité de la langue et la pureté de la grammaire dépendent en théorie d'une Académie qui détermine les normes nationales du goût. Littérature qui exprime l'homme par rapport à la société, c'est-à-dire en fonction d'un cadre fixe et d'autorités historiques; littérature d'autre part qui tend à définir des règles de civilisation universelle, valables pour tous. Pas de place, semble-t-il, pour les hérésies et les particularismes du réfractaire. Rousseau est dénoncé comme un étranger aberrant; le romantisme n'y atteint pas au degré d'extrémisme où il parvient ailleurs; Baudelaire et Rimbaud font longtemps figures d'isolés, jugés dangereux parce qu'irréductibles.

Et cependant, malgré cette forte cohésion nationale et sociale qui lui a permis de si belles réussites, le génie français a poussé au delà de ses frontières politiques des rameaux involontaires et suscité ou influencé des œuvres excentriques à sa tradition. On a trop longtemps négligé ces variétés adventices, qui prouvent cependant la fécondité du principe originel. On oublie trop que si certaines littératures ont plusieurs capitales — Londres et New-York, Berlin et Zurich, naguère Prague et Vienne, Madrid et Buenos-Ayres, Lisbonne et Rio de Janeiro — celle dont le foyer principal demeure toujours Paris peut néanmoins revendiquer des foyers intermittents et accessoires — Bruxelles, Genève, Québec — et revendiquer aussi, à travers l'espace et le temps, des auteurs de toute nationalité qui ont choisi de s'exprimer dans notre idiome.

Cependant ces écrivains à la fois français et étrangers sont si dispersés et disparates qu'il convient, au prix d'un certain pédantisme, d'établir entre eux un classement.

Prenons d'abord ceux qui pour le français est la langue maternelle, au même titre que pour un Bourguignon ou un Normand. On les trouve au Luxembourg, au Canada, à Haïti, à l'île Maurice et surtout en Belgique wallonne et en Suisse romande. Dans ces deux derniers pays de petites littératures se sont constituées, sœurs de la grande, à laquelle elles doivent des inspirations et des modèles. On aurait tort de les dire provinciales, ou régionales, car elles jouissent d'une autonomie relative, elles expriment une pensée, une sensibilité, des traditions, des mœurs particulières. Néanmoins elles ne cessent jamais de dépendre de Paris, même quand Paris les ignore. Elles viennent s'ajouter comme un affluent tantôt modique, tantôt grossi, parfois en s'y mêlant, parfois sans s'y confondre, au large fleuve des lettres françaises.

Il est difficile dans certains cas de distinguer où passe exactement la limite — je ne veux pas employer le mot « frontière » — entre les écrivains proprement français et les autres. Certains d'entre eux, qu'on voit aujourd'hui incorporés sans conteste dans la littérature de nos grands voisins, n'appartenaient pas de leur vivant à la France politique. Par exemple saint François

de Sales et les frères de Maistre. Par la langue, la culture, les amitiés, ces trois Savoyards se rattachaient à Paris, mais ils figuraient dans une hiérarchie ecclésiastique, diplomatique ou militaire qui les en tenait écartés, et leur souverain n'était pas celui du Louvre ou des Tuileries. Cette différence, insignifiante dans l'Europe d'ancien régime où les questions de nationalité intellectuelle ne comptaient pas, s'est effacée en 1860 seulement. A la méconnaître, toutefois, on risquerait peut-être de se tromper.

Autre exemple qui vous touche de plus près et que vous connaissez mieux que moi. Je le mettrai sous l'autorité de Sainte-Beuve. Dans la première leçon du cours qu'il professa à Liège, en 1848, il s'exprimait ainsi : « Le second monument le plus ancien en date de la langue romane du nord, de celle qui deviendra plus tard la langue française, est sorti d'un monastère du Hainaut : c'est le *Cantique de sainte Eulalie* ». Et Sainte-Beuve n'hésitait pas à parler à ses auditeurs de leurs « compatriotes Froissart et Commines ». Beaucoup de Français eussent été étonnés de l'entendre :

Et le prince de Ligne, ce grand seigneur autrichien, cet écrivain exquis, il a beau être devenu, par la grâce et le style, un personnage représentatif du XVIII^e siècle français, vous êtes fondés à le revendiquer et à trouver en lui les traits d'un compatriote. De même nous revendiquons Benjamin Constant quoiqu'il se soit réclamé de la nationalité de ses ancêtres : par sa nature à la fois inquiète et timide, son goût de l'analyse, son libéralisme et son cosmopolitisme invétérés, il est un authentique Suisse romand.

Ces flottements d'un pays à l'autre, ces déplacements de propriété littéraire selon les caprices de l'histoire ou le hasard des destinées peuvent se produire en sens inverse. Calvin, natif de Noyon et qui fut avec Rabelais et Montaigne un des créateurs du français moderne, a quitté sa patrie à vingt-sept ans pour n'y plus revenir; il a vécu à Genève le reste de son âge et y a composé le reste de son œuvre. Il a suscité la vie intellectuelle de son pays d'adoption et influé sur son caractère : les Genevois le considèrent comme un des pères de leur Etat autant que de leur Eglise.

Ainsi le sujet qui nous occupe est-il compliqué, contradictoire. Un autre phénomène s'est produit qui a ajouté à la confusion. Certains écrivains belges ou suisses, Paris les a adoptés parce que leur génie ou leur talent les imposait. En revanche, d'autres écrivains, plus modestes ou demeurés chez eux, se sont vus réduits à une notoriété locale, n'ont été connus que dans des cercles restreints. Peu de personnes, en France, ont lu Charles Decoster : tout le monde a lu et admiré votre grand Verhaeren.

Si Jean-Jacques Rousseau et M^{me} de Staël appartiennent à la littérature française au même titre que Voltaire ou Chateaubriand, que dire d'Amiel, par exemple? Auteur de second ordre, objectera-t-on peut-être. Mais, pour ne prendre que ce petit fait, son *Journal intime* a été traduit en huit langues et a provoqué dans l'Europe entière une bibliographie considérable. Quand un auteur qui écrit en français obtient une telle audience, il appartient aux lettres françaises, même s'il n'a pas vécu à Paris.

Ces décalages de notoriété, ces réputations sur deux plans inégaux posent un problème. Les Belges et les Suisses doivent-ils, sitôt que leurs écrivains dépassent un certain niveau de talent ou atteignent même au génie, les abandonner à la France et perdre ainsi ces représentants de leur esprit dans la mesure même où ils sont grands? Doivent-ils les retenir parmi eux et peut-être ainsi les amoindrir? Quand il y consent, Paris donne aux écrivains venus d'ailleurs une consécration, et parfois la gloire. Mais il arrive que Paris commette sur eux des malentendus parce qu'il méconnaît leurs origines. Que de contre sens à propos de Rousseau — je m'excuse de le citer encore, mais son cas est

le plus important, le plus significatif — si l'on ignore que ses œuvres, apparentées à celles d'autres Suisses, prenaient place dans un mouvement de réaction nationale et que, vu de chez lui, il est moins un révolutionnaire qu'un traditionaliste.

Au reste, le problème que j'indique se pose-t-il encore avec la même acuité? La critique parisienne accepte maintenant qu'il y ait des écrivains étrangers; elle les suit et les juge comme les autres; il lui arrive même de leur savoir gré d'être différents et de fournir ainsi un appoint particulier aux lettres françaises.

Ce progrès, Messieurs, je pense que nous le devons à la génération belge du symbolisme, et c'est là une louange qu'il faut, entre beaucoup d'autres, qu'on lui décerne. La poésie en France s'épuisait en recherches techniques, devenait trop habile, répétait certaines formules romantiques mais privées de la passion originelle, lorsqu'un grand frisson la parcourut tout entière. Il sembla soudain que l'âme s'éveillait. Au lieu de ciseler un sonnet comme la poignée d'une dague, les poètes se mirent à chanter des mélodies, venues de loin, d'une tendresse inquiète, parfois tremblantes et naïves. A l'évidence proclamée succéda le secret murmuré, à l'impassibilité la confiance. Or plusieurs des écrivains qui participèrent à ce renouveau, et parmi les plus éminents, ils étaient des vôtres.

Fallait-il s'en étonner? Le symbolisme n'est-il pas fait en grande partie d'inspirations et de thèmes essentiellement belges? Dans cette mysticité qui se souvient de la foi et qui la transpose, dans ce recueillement plein de douceur, aux mains jointes, je vous reconnais. Je vous reconnais dans ces carillons amortis par la brume, dans ces étangs où flottent des cygnes comme des souvenirs à demi effacés, dans cette forêt d'Ardenne, sauvage et légendaire, où passe dans la rumeur d'un cor je ne sais quel souvenir de Shakespeare. Je vous reconnais dans ces vastes ports aux vergues enchevêtrées, où s'enfièvre la nostalgie d'ailleurs et l'ivresse impérieuse du départ. Dans le désir d'une vie noble et décorative, dans la sublimation des sentiments et l'appel au chevaleresque, laissez-moi vous reconnaître.

* * *

Tenir à nos caractères particuliers et néanmoins nous unir aux écrivains français, nous ranger à leur critique, c'est demeurer fidèles à notre patrie, l'exprimer dans ce qu'elle montre d'original et, en même temps, lui conquérir un plus vaste public. Mais c'est aussi rendre à la France des services utiles et nous acquitter en partie de notre dette envers elle.

Nourris de sa culture, les Belges et les Suisses y introduisent des variations, y ajoutent des œuvres qui augmentent ses richesses. Soucieux de leur indépendance, ils témoignent que la France la respecte et qu'elle ne prétend pas à cet impérialisme niveleur de la race et du langage qu'on voit ailleurs sévir. Ainsi font-ils valoir que quiconque parle français s'exprime dans une atmosphère de liberté. Ah! messieurs, que ce mot, si souvent honni de nos jours quand il n'est pas méprisé, donne de plaisir à qui le prononce! Il ne s'agit pas de la licence, et un homme qui se veut libre redoute précisément la facilité ou l'anarchie qui l'entraînerait à coup sûr à la servitude. Mais j'entends la permission d'être soi, le goût de la franchise, le refus des consignes et des abdications, le respect de la vérité enfin sans lequel l'esprit ne peut pas vivre. Cette condition que pose l'intelligence française, elle correspond à nos propres exigences, elle est le fondement de notre accord.

J'ajouterai que les Belges et les Suisses, tout en lui étant attachés par le cœur et l'esprit, aperçoivent la France du dehors, sous un angle qui sera peut-être celui de la postérité, laquelle, a-t-on dit, commence aux frontières. Un tel recul nous permet,



Un conseil aux "fines bouches."

SI VOUS N'AVEZ DÉGUSTÉ JUSQU'ICI QUE DEUX OU TROIS SPÉCIALITÉS DE SUPERCHOCOLAT, NE DITES PAS, MADAME, QUE VOUS CONNAISSEZ « JACQUES ».

La gamme si variée des gros bâtons de Superchocolat « Jacques » vous réserve encore bien des découvertes agréables, bien des plaisirs raffinés que vous ne devez pas chercher ailleurs que chez « Jacques », soyez-en persuadée.

Achetez donc, Madame, six, huit, dix, vingt bâtons DIFFÉRENTS de Superchocolat « Jacques ». Ils ne coûtent qu'UN franc et représentent la plus haute valeur alimentaire que vous puissiez acquérir pour ce prix. « Jacques » a un passé, plus de

40 ans d'expérience lui ont permis d'atteindre le sommet de l'art du chocolatier.

Parmi la gamme de « Jacques », il existe certainement plusieurs spécialités qui vous raviront. C'est vraiment du Superchocolat.



1 FRANC LE GROS BATON DANS TOUTE BONNE MAISON D'ALIMENTATION

LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS



DEVROYE-FRÈRES
ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

UN NOUVEAU

MISSEL DE DOM LEFEBVRE

“ LE PETIT MISSEL QUOTIDIEN „

FORMAT DE POCHE (1100 pages)

UN CADEAU IDÉAL

Explications très complètes.

Nombreuses illustrations éclairant le texte.

Traduction nouvelle exprimant tout le sens et la saveur du texte latin.

Prix: depuis 20 francs. Demandez le tarif à

L'APOSTOLAT LITURGIQUE DE L'ABBAYE DE SAINT-ANDRÉ (Bruges)

sans nous laisser troubler par les incertitudes quotidiennes, d'être ses témoins, de lui rendre justice par-dessus les polémiques et de la contempler en un mot dans son éternité.

Un autre rôle nous est encore alloué. Les Wallons et les Romands sont compatriotes des Flamands et des Alémaniques, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas séparés du germanisme par une barrière politique; ils l'approchent sur leur propre sol et nouent avec ses représentants des rapports de bon voisinage, d'intérêt et d'amitié. Pays de marches intellectuelles et morales, zones d'interprétations et d'échanges, une de nos fonctions est de rendre assimilables les unes aux autres des formes différentes de civilisation, sans toutefois les mélanger.

Je trouve un charme particulier à nos contrées de transition où vous passez en quelques instants d'un monde à un autre; où changent la forme des maisons, l'accent des voix, la couleur des regards, le goût des nourritures. C'est un détail d'abord qui vous étonne, puis un autre qui vous plaît, une expression recueillie au vol, moins encore, une odeur imprévue, un indéfinissable avertissement. Et il vous arrive de vous modifier en avançant parmi ces différences. Vous devenez un peu ce que vous observez, vous entrez dans des raisons, dans des émotions aussi que vous eussiez ignorées sans votre déplacement. Si nos pays sont réduits en étendue, ils trouvent une autre dimension dans cette complexité ethnique, dans ces nuances et ces contrastes spirituels d'où nous tirons une harmonie.

Quand on est le ressortissant d'un Etat « à intérêts limités », selon l'euphémisme de la diplomatie contemporaine, on se voit privé des satisfactions, de la force, des ressources du nombre, des prestiges de l'influence. Mais justement parce que nous ne pouvons nous borner à notre propre histoire, nous enfermer dans notre littérature et notre économie, bref nous suffire à nous-mêmes, nous voilà, par destination comme par nature, voués à la curiosité, au voyage, à la comparaison. L'étranger n'est pas fatalement notre ennemi. Qui sait si, dans l'Europe actuelle, les seuls véritables Européens ne se trouvent pas dans les petits pays? Est-ce là du cosmopolitisme? Peut-être, mais je veux donner à ce terme moins une signification de divertissement égoïste et superficiel que d'attention à autrui, d'empressement à le comprendre. Le cosmopolite authentique est à la recherche de l'humanité.

* * *

Sans m'attarder davantage, j'en viendrai maintenant à une autre catégorie d'écrivains français de nationalité étrangère. Si les Belges, les Canadiens, les Suisses, relevant de la même famille linguistique, entretiennent avec les Français des relations de frères ou tout au moins de cousins, ceux dont je vais parler ne prétendent qu'au titre d'alliés. Mais alliés par un mariage d'amour. Il s'agit, en effet, d'auteurs qui ont choisi délibérément le français, quoiqu'il ne fût pas leur idiome maternel. Certains l'ont utilisé pour leur œuvre entière; d'autres ont recouru à lui par engouement, ou pour se faire mieux entendre. Rien ne les rattache les uns aux autres, sauf la parenté d'un langage expressément élu.

Voici par exemple des Anglo-Saxons comme Hamilton, Gibbon, Walpole, Beckford, et, plus près de nous, Swinburne et Suart Merrill. Des Allemands comme Frédéric II, Leibniz, Grimm, Rilke, des Suisses tels que Béat de Muralt, Meister, Bonstetten. Une Hollandaise devenue Suisse : M^{me} de Charrière. Des Italiens tels que Marco Polo, Casanova, Goldoni; des Russes aussi différentes que Catherine II et Marie Baskirtcheff; des Grecs comme Moréas; des Roumains comme Panaït Istrati; un Polonais, Apollinaire. Sans compter des Hongrois, des Sud-Américains, des Egyptiens, des Portugais.

Je ne commenterai pas cette énumération où je ne fais figurer aucun contemporain et qu'on pourrait d'ailleurs allonger. Que de célébrités, à titres divers! Il y a là des souverains et de grands seigneurs, des poètes, des philosophes, des moralistes, des romanciers. Aucune autre nation n'a vu autant d'étrangers se flatter de parler comme elle. Certes, le Français Chamisso a écrit en allemand et le Polonais Conrad en anglais. Mais ces exemples sont peu nombreux et dus au hasard plus qu'à une préférence de l'esprit.

Comblés de gloires autochtones, les Français ne tirent pas assez d'orgueil d'avoir, par leur prestige et leur séduction, suscité hors de leurs frontières tant d'écrivains excellents, et quelques-uns de premier ordre, dont l'ensemble apparaît comme une sorte d'académie idéale, indépendante des lieux, des dates et des races. Vous avez mieux compris, Messieurs, l'importance de ce fait et vous avez justement voulu l'officialiser. A la liste que je dressais à l'instant ajoutons, en effet, trois personnalités illustres qui furent des vôtres : M^{me} de Noailles, Roumaine d'origine, Francis Viel-Griffin, qui vint des Etats-Unis, et Gabriel d'Annunzio, Italien.

Comment expliquer un pareil phénomène littéraire? D'abord par la puissance politique et l'éclat social de la France sous l'ancien régime. Pendant des siècles, grâce au chiffre de sa population, à sa richesse, à l'efficacité de ses institutions, à sa valeur militaire, au rayonnement de ses arts et de ses lettres, à la fertilité de son génie dans tous les ordres, la France a été l'Etat principal en Europe. Elle donnait le ton aux autres, qui apparaissaient, plus ou moins, comme des provinciaux, et parfois des barbares. Au XVIII^e siècle, où son influence atteignit son apogée, le marquis Carracioli, ambassadeur de Naples auprès de Louis XVI, intitula un ouvrage : *Paris, le modèle des nations étrangères, ou l'Europe française*.

Il était légitime, dès lors, qu'on s'efforçât de ressembler à ces pourvoyeurs d'idées et de bonnes manières, à ces maîtres du style et du goût. En s'exprimant comme à Versailles, on précisait sa pensée, on affinait ses sens, on devenait homme d'esprit : à vrai dire, on accédait à la civilisation.

Mais cette excellente école permit aux autres nations de rattraper l'avance qu'avait prise leur éducatrice. Puissantes à leur tour par les armes, enrichies et savantes, elles s'insurgèrent contre son monopole. Sous l'influence de l'idéologie jacobine, puis par réaction contre le despotisme napoléonien, exaltées, enfin, par la révolution romantique, chacune voulut n'être plus qu'elle-même, parler sa propre langue, écouter son seul génie.

Et pourtant, au XIX^e siècle aussi, des étrangers demandent des leçons de culture à ce grand peuple perpétuellement en gésine, lanceur de modes, de théories et de chefs-d'œuvre. Les monarques ne recourent plus au français dans leurs correspondances et leurs mémoires, ni les philosophes dans leurs traités. Mais les conteurs et les poètes continuent de l'employer avec dilection, afin de s'illustrer mieux autant que pour s'exercer à une perfection nouvelle.

Ils apportent à notre littérature, rendue ainsi plus bigarrée, tantôt un parfum d'Orient, une pureté grecque, un souffle chaud d'Afrique; tantôt une inquiétude, un mystère, une mélancolie du nord; ou bien une grâce slave mêlée de fantaisie un peu sauvage. Et ils reçoivent en échange une sécurité grammairienne, un verbe indiscutable, le compagnonnage de grands artistes, la possibilité de s'accomplir tout à fait.

Sans doute l'empire du français a diminué de nos jours. L'anglais l'emporte pour l'utilité commerciale, l'allemand est parlé davantage. Dans un monde en proie aux nationalismes jaloux, plein de virulences sommaires, de partis pris haineux, où la masse écrase la personne, où l'intelligence est suspecte,

la mesure décriée et la politesse compromise, comment s'étonner que le français soit battu en brèche?

Mais nous à qui il appartient, qui lui devons, avec la tournure même de notre réflexion, un magnifique patrimoine littéraire, qui avons fait de son étude et de son emploi notre préoccupation majeure, nous affirmons notre foi en sa pérennité. Ecrire dans la langue de Pascal et de Racine, de Stendhal et de Barrès, ce n'est pas seulement gagner en lucidité intellectuelle, en variété de sentiment et en force d'expression. C'est s'obliger à être vrai et parfois à être court, c'est détester l'emphase du style et l'impropriété des termes — ces involontaires mensonges; c'est articuler la pensée, ponctuer le discours et le rendre persuasif; c'est refuser de distinguer entre le fond et la forme, également nécessaires; c'est éclairer sans éblouir et aller loin sans se perdre; c'est sous-entendre le mystère en harmonisant des timbres subtils, des rythmes nombreux, et ne pas tout dire afin de mieux s'exprimer. Langue de l'essentiel et de l'achevé, servante incorruptible de l'esprit, témoin de l'homme et son consolateur.

Ces hautes vertus, l'Académie de Berlin les avait louées avant nous quand elle couronna, en 1783, le fameux manifeste de Rivarol. La vôtre, Messieurs, par ses deux sections de littérature et de philologie, les célèbre et les cultive à son tour. En accueillant des auteurs de toute nationalité, vous proclamez l'universalité de la langue française, vous rendez hommage à une tradition séculaire et vous aidez à la perpétuer. Rôle utile, rôle considérable que vous êtes bien dignes de remplir. Et quiconque est convié parmi vous souhaite, à votre contact et selon votre exemple, mériter toujours mieux l'incomparable privilège de s'appeler quelle que soit sa patrie, un écrivain français.

Conscience de la Suisse⁽¹⁾

Devant le National-Socialisme

Dans un café de Genève. Un type à l'accent gras péroré à une table. Il commente l'accord de Munich. « Oh! cet Hitler, qu'est-ce qu'il vient de prendre! » — « Il vient de prendre la Tchécoslovaquie », murmure un ami à moi qui est en train de boire un bock à la table voisine. L'autre se retourne : « Vous, je ne vous parle pas! »

* * *

Ne jamais se laisser politiquement absorber dans les vastes ensembles auxquels la langue, la race, la civilisation les rattachent, mais dont le milieu, leur situation périphérique et leur esprit d'autonomie les ont détachés : rappelons cette volonté négative des cités et pays suisses, alliés pour leur défense commune. Ne la retrouvons point dans l'opposition des Suisses romands au Front populaire, des Suisses italiens au fascisme, des Suisses allemands au national-socialisme? Cette attitude est une de nos constantes. Encore faut-il que l'intelligence l'inspire.

De 1789 à 1798 les Suisses assistèrent aux événements de France avec l'intérêt passionné de spectateurs à qui le drame

(1) Notre éminent collaborateur et ami, le comte DE REYNOLD, publiera prochainement, à Neuchâtel, sous ce titre, un volume de « Billets à ces Messieurs de Berne ». Voici les deux Billets qui termineront ce livre et que nos lecteurs liront avec le plus vif intérêt.

mettait des frissons dans le dos, ce qui ne les gênait pas pour siffler les acteurs. La Révolution française fut d'ailleurs pour eux une excellente occasion de discuter et discutait, de tenir des assemblées et des banquets, en un mot de se diviser tout en protestant de leur fidélité à la patrie. Leurs landammans, avoyers et baillis essayaient de les calmer en leur disant : « Pourquoi changer? Regardez vos voisins. Vous êtes la nation la plus libre et la plus heureuse de l'Europe. Restons ce que nous sommes. » Et ces mêmes magistrats pratiquaient ou laissaient pratiquer autour d'eux une politique d'émigrés. Cependant, sur nos frontières, de petits *Anchluss* se succédaient — Evêché de Bâle, Valteline, Genève — avant le grand, celui de 1798.

Aujourd'hui, nous sommes tout autrement préparés, équipés, éduqués. Nous possédons un pouvoir central dont la politique extérieure s'est montrée à la fois ferme et habile. Nous possédons une armée. Notre patriotisme est plus fort que l'hélicisme sentimental du XVIII^e siècle finissant. Et pourtant, je me demande si notre opinion publique n'est pas en train de commettre la même erreur qu'en ce crépuscule de l'ancien régime : ne pas voir les choses comme elles sont.

* * *

Comme en 1798 nous avons sur nos frontières une révolution : le national-socialisme.

Le national-socialisme, ce n'est point la Prusse, ni l'esprit prussien, ni même l'impérialisme allemand : c'est une révolution, la révolution allemande. A moins de l'accident qu'un historien doit toujours prévoir, le national-socialisme sera pour le XX^e siècle ce que la Révolution française fut pour le XIX^e. Entre l'Allemagne de Hitler et celle de Guillaume II il n'y a pas plus de ressemblance qu'entre la France de Robespierre et celle de Louis XVI.

Le national-socialisme est égalitaire, et il traduit égalité par *Gleichschaltung*. Il hait tout ce qui possède une forme sociale, une *Gestalt*. Il veut raser un monde afin d'en édifier un nouveau en appliquant avec brutalité à la vie humaine une idéologie conçue dans un cerveau. Il s'attaque à la religion, à la famille, à la propriété, à toutes les aristocraties, celle de la naissance comme celle de la pensée (débutez par l'une, vous finirez par l'autre). Conclusion : toutes les révolutions modernes présentent les mêmes phénomènes et traversent les mêmes phases. Elles peuvent varier dans leurs idées et leurs aspects, selon les circonstances, le temps, les données nationales; toutes, elles ont pour fonds commun le jacobinisme. Ce qui saute aux yeux dès que l'on se donne la peine d'établir un tableau comparatif entre la révolution française, la révolution russe et la révolution allemande.

Le national-socialisme est sorti de sa phase intérieure pour entrer dans sa phase d'expansion et de conquêtes, comme à un moment donné toutes les révolutions. Car une révolution crée un tel trouble dans les rapports entre les Etats qu'elle est forcée de s'étendre, si elle ne veut pas être condamnée à l'étouffement. Toute révolution est apostolique et mystique; elle prêche, elle impose une foi universelle. Et c'est ici qu'il ne faudrait point se méprendre : la révolution allemande dépasse son propre nationalisme; l'idée du Reich — déjà le mot l'indique — est universelle : Saint-Empire déchristianisé. A quoi le nazisme songe-t-il et se prépare-t-il? A une organisation de l'Europe. Organisation à son image. Mais la Révolution française n'a point cherché à faire autre chose, elle pour qui l'humanité c'était la France, et l'« homme en soi », l'homme des Droits de l'homme, c'était le Français. Or, l'Allemagne, plus que la France, est un pays de mission : mission d'Othon le Grand et des Saxonides, mission des chevaliers teutoniques, c'est-à-dire des Prussiens.

Il est certain que la révolution allemande a des chances devant elle. Il serait vain de se les dissimuler. Et d'abord, sa force affective. Car, tandis que la Révolution française avait un caractère intellectuel, la révolution allemande est un puissant réveil des forces affectives, instinctives. D'où son caractère irrationnel. La Révolution française était « philosophique »; la révolution allemande est religieuse. Retour au paganisme. Oui, mais le monde sera, ou chrétien ou païen. Il ne pourra longtemps supporter d'être rationaliste, laïque, libre penseur, ce qui est contraire à la nature humaine et à ses aspirations profondes. Si on lui a rendu impossible le retour au christianisme, il reviendra au paganisme; le fond du paganisme n'est pas autre chose que le culte de la race et du sang, de la terre et de la cité. Ne pas oublier l'instinct panthéiste du Germain et du Slave : panthéisme du marécage et de la forêt. Tous ces peuples, ils en sont encore à leur jeunesse romantique. Le racisme est absurde, mais il est prenant.

Une autre chance du national-socialisme, c'est son programme social. Destruction de la grande propriété, spoliation des biens ecclésiastiques, écrasement de la noblesse, suppression du capital, expulsion des juifs : ces appels ne peuvent que retentir dans une Europe appauvrie comme celle du Danube et des Balkans. D'autant plus qu'avec leur méthode, leur génie d'organisation, leur esprit d'invention, leur discipline, les Allemands ont commencé de réussir ce que le communisme russe et le socialisme occidental avaient manqué. Le national-socialisme a pour lui d'être la révolution dernier modèle, celle qui relègue les révolutions d'hier et d'avant-hier dans le magasin des soldes, à l'usage de la province, des colonies — et des Suisses. Défroque du Front populaire, defroque des Lignes directrices.

Et voici une évidence : les termes de « droite » et de « gauche », de réaction ou de progrès, ne sont point fixés une fois pour toutes, ni sur les mêmes têtes, ni sur les mêmes idées. Un traditionaliste n'est point condamné aux peines éternelles de la réaction, un socialiste ne sera pas toujours canonisé par le progrès. Il arrive nécessairement qu'un socialiste se réveille un beau matin à l'extrême-droite de la réaction la plus noire, précisément parce qu'il est resté socialiste. Ce qui fixe la position des doctrines et des partis, c'est leur place dans la perspective historique. Mais cette perspective change. Les grands faits de l'histoire ont pour effet de la renverser périodiquement.

En 1798, la Révolution française avait contre elle, en Suisse, un consortium de dépassés. Les aristocrates, mais aussi les libéraux à l'anglaise, les adeptes de la « philosophie », les admirateurs de Rousseau, tous ceux qui avaient applaudi à la convocation des Etats-généraux, voire à la proclamation de la République, et que les excès de la Terreur et la dictature de Robespierre avaient effrayés, scandalisés. Ces gens n'avaient en commun que leur volonté négative faite de crainte, d'indignation, de haine : « On ne veut rien de ça chez nous. » Ils continuaient à se détester les uns les autres, à se disputer entre eux et à conspirer avec l'étranger. Seul un grand élan national, appuyé sur des réformes entreprises à temps, eût permis d'opposer une résistance qui aurait pu être victorieuse. Mais il est impossible de résister à une révolution en restant sur les lignes, fussent-elles directrices, que cette révolution a laissées derrière soi : on ne lui résiste qu'en s'établissant sur les lignes en face, les lignes contraires, d'où on la combat offensivement. La réaction est derrière la révolution, la contre-révolution est devant.

Rénovation

Il est aujourd'hui, en Europe, deux espèces de pays : ceux qui se redressent et ceux qui s'abandonnent, ceux qui rajeunis-

sent et ceux qui vieillissent. Notre Suisse appartiendrait-elle à la seconde?

Baisse de la natalité, déficience de jeunesse. Il semble que le peuple lui-même donne des signes de fatigue. On le constate dans la vie économique : il renonce à l'effort, il demande à l'Etat de le protéger, de lui assurer l'existence et l'avenir. Le Suisse n'a plus qu'un désir : la sécurité. Pour la sécurité il est prêt — sauf dans les discours — à sacrifier pratiquement sa liberté. Ce pays deviendrait-il une pension d'assujettis, d'assistés et de fonctionnaires? Un tel pays, cesserait — sauf dans les discours — d'être une « terre de liberté ».

On dirait que la Suisse contemporaine a peur à la fois du passé et de l'avenir. L'Helvétie moyen, en bon démocrate, peu conscient mais fortement organisé, en est encore à craindre la « réaction », l'oligarchie, l'ancien régime, en même temps qu'il craint la révolution, la dictature et les idées nouvelles. Il n'a rien oublié, mais il n'apprend guère. Cet Helvétie moyen traverse un cauchemar : le monde qui se fait, les événements qui se succèdent. Il se tapit en attendant que ce cauchemar prenne fin et qu'il puisse recommencer de vivre comme avant de sa bonne petite vie, avec ses idées reçues et ses habitudes. Et c'est là toute l'illusion, la dangereuse illusion.

De ce marasme le régime actuel est la manifestation la plus évidente. Il a contre lui, non les hommes, mais les faits. Il a contre lui cette loi : aucun régime ne peut survivre à l'état économique, à l'état social, à l'état intellectuel dont il était l'expression politique. D'où ce symptôme sénile : affaiblissement de la volonté gouvernementale.

* * *

Il faut une rénovation.

Elle sera totale ou elle ne sera pas.

Elle sera nationale : elle devra chercher ses principes et ses forces dans la Suisse même, dans sa terre et dans son histoire, dans ses constantes et ses traditions.

Elle sera politique : nous entrons dans une ère de lutte pour la vie, pour notre indépendance; il est nécessaire de nous organiser plus fortement pour la soutenir.

Elle sera sociale : elle regroupera la société suisse sur le principe qui l'a fondée; elle redonnera au travail suisse la loi de l'effort personnel et collectif.

Elle sera intellectuelle : rééducation des esprits pour les dégager de la confusion et leur apprendre à penser juste, pour former des hommes, des équipes, non pour se maintenir à de « hautes moyennes ».

Elle sera morale : discipline des mœurs, changement de vie dans un changement d'air.

Elle sera religieuse : abandon du matérialisme, retour aux lois et à la foi chrétiennes.

* * *

Quel sera le but de cette rénovation nationale? Tous les Suisses répondront : la liberté.

Mais quelle liberté?

D'abord et avant tout la liberté de la Suisse, c'est-à-dire son indépendance.

Ensuite, la liberté des Suisses, c'est-à-dire les libertés personnelles.

Donner pour base à l'indépendance de la Suisse les libertés personnelles à l'heure où ces libertés sont partout — même dans ce pays — menacées, où elles sont opprimées, où elles sont supprimées; démontrer comment un Etat est capable de fonder sur elles son organisation politique et sociale : ne serait-ce point

rendre à notre Confédération sa raison d'être? ne serait-ce point affermir son indépendance sur le rocher? ne serait-ce point lui restituer sa valeur d'exemple et de modèle? ne serait-ce point l'orienter vers l'avenir? Ces dures concentrations nationales auxquelles nous assistons, que la guerre et les conséquences de la guerre ont rendues nécessaires, elles ne sont que des préliminaires. Quand la société sera reformée, regroupée, elle se stabilisera, elle se hiérarchisera. Alors, de la masse fragmentée surgira de nouveau la personne humaine.

* * *

Il faut poser cette question à tous les Suisses : « Voulez-vous les mots ou bien voulez-vous les choses? Préférez-vous les apparences ou cherchez-vous les réalités? Vous suffit-il de continuer le jeu des libertés politiques au prix de vos libertés personnelles? »

Vous ne pourrez plus reconstruire le pays sur la conception économique de l'Etat : le *Wirtschaftsstaat* est le cercueil de la prospérité morte. Les intérêts économiques peuvent faire des anthropophages : ils ne font jamais des héros.

Vous ne pouvez plus reconstruire le pays sur la démocratie telle que nous la pratiquons aujourd'hui : une confusion réglementée, une désunion dirigée, une égalité qui aboutit à une *Gleichschaltung*.

Aujourd'hui, démocratie et gouvernement libre ne sont plus synonymes. La démocratie, c'est l'étatisme, c'est l'oppression fiscale, c'est le régime anonyme et irresponsable des bureaux.

* * *

Mais les Suisses poseront, à leur tour, cette question : « Vous qui êtes si fort pour critiquer, dites-nous maintenant ce que vous feriez. »

Il est trop facile de rédiger une constitution. Je m'en garde. Mais voici :

Je commencerais par le pouvoir politique, par la restauration de l'autorité. L'erreur de ces Messieurs fut de commencer par l'économique : voilà pourquoi ils ne se débrouilleront jamais.

L'opposition de la liberté à l'autorité est artificielle. La liberté a besoin de l'autorité, car l'autorité seule peut l'achever et la défendre.

Il faut choisir entre le poing et la tête, entre la dictature et l'autorité.

Nous sommes un peuple sans chefs et sans direction. Le Louable Corps helvétique a besoin d'une tête et, dans cette tête, d'un esprit. Un gouvernement collectif, à responsabilité partagée en sept, avec un simple président de séances, ne correspond plus aux exigences de ce temps. Je reviendrais à une institution, tirée avec sagesse d'une tradition incontestablement nôtre, et qui durant un long orage nous a servi de paratonnerre : le landamman de la Suisse. Elu à long terme par les représentants des cantons, il choisirait ses ministres, responsables devant lui qui serait responsable devant la Confédération. Et je lui dirais : « Gouvernez! »

* * *

Mais comment?

Après la réorganisation du pouvoir politique, mais avant toute reconstruction, deux actes d'énergie s'imposent :

Le premier, équilibrer le budget ; arrêter la course aux subventions, aux dépenses, aux dettes, à l'abîme.

Le second, simplifier toute la vie publique. Comme une machine encrassée, notre développement national est gêné dans ses mouvements normaux par une inflation, devenue chronique, de règle-

ments et de lois. Mettre fin à la manie de légiférer, signe de décadence politique. Supprimer la mégalomanie administrative. Travailler, non avec des commissions, mais avec des intelligences. Et ici se posera le problème du parlement : le Conseil national est irréformable dans sa forme actuelle.

* * *

Quant au principe même de la reconstruction nationale, ce livre est un effort de la dégager, de l'exposer : le fédéralisme.

Le fédéralisme a sa raison d'être, sa racine dans les droits essentiels et primordiaux de la personne humaine.

La personne humaine ne peut, ni se mouvoir, ni se développer hors des milieux naturels et historiques dont elle est le centre : la famille, la commune, la région, la cité. Le fédéralisme a pour mission de se fonder sur lui-même sur l'autonomie de ces milieux, d'en être l'expression et le défenseur, et de leur donner une première forme politique, une forme d'Etat. Ce que ne saurait faire le pouvoir central, trop éloigné de la vie, de ses besoins et de ses sources.

Intégrer la famille dans la commune, la cité; la commune, la cité dans la région; la région dans le canton; les intégrer de telle manière que chacun de ces éléments sociaux ne trouve plus l'Etat devant lui comme un pouvoir extérieur, comme un adversaire; mais les intégrer comme tels dans l'Etat, les faire participer comme tels à la vie de l'Etat; leur accorder un droit de contrôle sur les organes de l'Etat qui ont à s'occuper de leurs intérêts immédiats, et cela pour que ces organes les représentent et les expriment; remettre à chacun de ces éléments une part de la souveraineté nationale : voilà qui serait renouveler l'Alliance, rendre la Confédération inébranlable, donner un nouveau sens à la liberté comme à la démocratie.

Il faut pour cela veiller à la solidité de la base : la famille suisse. Se souvenir que la Suisse est un tissu de familles. Se répéter que si, malgré tout, la Suisse a duré, s'est refaite, on le doit à la solidité de ce tissu. Considérer que la famille suisse est désagrégée aujourd'hui, moralement par le divorce, matériellement par la fiscalité. La protéger dans sa formation, l'aider dans son développement, lui assurer la continuité, la stabilité. Lui garantir son droit au foyer, son droit à ses traditions particulières.

Il faut ensuite revenir à l'idée que le canton, membre effectif, de l'Alliance, est un Etat, une république. Lui donner pour mission de grouper politiquement les éléments premiers et constitutifs de la société suisse et de les protéger contre les ingérences du pouvoir central. Le placer entre eux et la Confédération comme l'intermédiaire historique, le point d'équilibre. Conserver au canton, dans chaque domaine de l'Etat, une part de souveraineté. Rappelle au pouvoir central qu'il ne doit connaître directement que les cantons dont il émane. Laisser à chacun des cantons le droit de connaître son peuple. Nous débarrasser ainsi de cette fiction nuisible : un peuple suisse unifié.

* * *

Le fédéralisme s'exprime encore d'une autre manière : substituer au régime politique du parti le régime social de l'association. Car ce qui fait vivre, ce n'est point le politique, mais le social.

Appliqué à la vie économique au travail, ce principe se concrétise dans la corporation.

L'idée corporative est le complément de l'idée d'alliance. L'Alliance unit et garantit politiquement la société nationale la corporation unit et garantit socialement le travail national.

Pratiquement, la fin de l'organisation corporative est d'incorporer dans l'Etat, comme parties actives de l'Etat, les associa-

tions naturelles, celles que la civilisation elle-même a créées par instinct, à mesure que s'accroissait le nombre des nécessités sociales. A chaque degré, de la commune à la région, de la région au canton, du canton à la Suisse entière, l'autorité politique cherchera, non seulement à protéger toutes ces associations, mais encore à les coordonner, à les utiliser, à se décharger sur elles de compétences trop nombreuses.

Le système de la corporation, depuis plusieurs années, est à l'étude. On l'a même essayé, appliqué dans ces laboratoires d'expériences sociales que sont et doivent être les cantons. C'est dire que le pouvoir central commet une grave erreur lorsqu'il se mêle de limiter, voire d'empêcher ces essais : ces limitations et ces empêchements légaux sont une des premières ingérences qu'il sera nécessaire de supprimer. Décharger l'Etat de son propre étatisme, réveiller dans la profession l'esprit d'indépendance et d'initiative; mettre fin au conflit artificiel, immoral et ruineux entre le travail et le travailleur, mais reconnaître au travailleur sa qualité de facteur essentiel dans chaque entreprise, par conséquent, l'y associer d'une manière plus intime et plus active; organiser la défense du travail national en temps de crise sans le mettre pour cela dans la dépendance des bureaux; assigner à la production un autre but que l'utilité et le gain : un but national, un but social, un but de création et de civilisation; faire du travail, non pas une obligation, mais un devoir, non point une peine, mais une joie; exalter la participation de tous à une grande œuvre collective; considérer le développement de l'esprit corporatif comme une éducation morale; tels sont les buts supérieurs de la corporation.

Sans doute, la réforme corporative ne pourra, ni s'accomplir d'un seul coup, ni même s'étendre à toutes les branches de l'activité nationale. Il faudra commencer au ras de terre, par des expériences limitées, des expériences locales. Aussi bien existe-t-il en Suisse des formes de travail et de production — je pense à l'artisanat — qui sont particulières à certains lieux, certaines régions, certains cantons : voilà pourquoi la corporation elle-même devra s'organiser selon le principe fédéraliste. Elle devra se défendre soi-même contre l'infiltration de l'esprit qu'elle veut proscrire : l'esprit unificateur et bureaucratique, avec ses schémas et ses règlements.

* * *

La démocratie n'a qu'un sens : permettre au citoyen, permettre à l'homme d'être libre. Mais être libre, c'est se révéler capable de vivre et d'agir sans la tutelle de l'Etat.

La Confédération n'a qu'un sens : garantir les libertés essentielles et l'autonomie des groupes humains, des groupes politiques et sociaux qui l'ont formée.

S'il est démontré que, ni la démocratie helvétique, ni la Confédération suisse ne sont plus capables de remplir leur mission, il faudra autre chose. Mais quoi? Je le vois trop bien. Et sauvera-t-on alors la liberté?

La liberté n'est pas un droit. Elle est une vertu intérieure, elle est la récompense de l'effort. Il faut la mériter. Il faut la reconquérir, non sur les autres, mais sur soi-même. Il faut savoir en faire usage : servir sans servitude, accomplir son devoir sans contrainte, obéir avec intelligence et comme si l'on ordonnait.

Ce qui implique un effort intellectuel et moral, étendu à toute la nation.

Ce que le libéralisme a voulu : la liberté personnelle, ce que la démocratie a cherché : le gouvernement populaire, ce que le socialisme promet : la justice sociale, essayer de le réaliser, mais par d'autres moyens.

Il y a d'autres chemins qui mènent au même but.

La conscience de la Suisse nous indiquera ceux qu'il faut choisir. La conscience de la Suisse nous sauvera.

Au revoir, Messieurs : Adieu, lecteurs.

GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Fribourg,
Membre suisse à la Commission
de coopération intellectuelle de la S. D. N.

En quelques lignes...

A propos d'un Prix

... D'un Prix littéraire, bien entendu. Car, à cette époque de l'année où les enfants sages déposent leurs pantoufles et leurs rêves sous le manteau de la cheminée ou devant les éléments alignés du radiateur, les adultes multiplient à l'envi les compétitions chez l'éditeur, les déjeuners où l'on élit, après le fromage et la poire, le romancier-qui-a-du-génie.

En Belgique, nous n'avons ni le Fémina, ni le Goncourt, ni l'Interallié, ni le Théophraste-Renaudot. Mais un grand journal de l'après-midi (le *Soir*, pour ne pas le nommer), fidèle aux volontés testamentaires du défunt directeur, a voulu, à son tour, faire monter au mât de cocagne nos romanciers en bouton. Le concours ainsi institué réunit une grosse affluence d'impétrants : plus de 150 manuscrits, dit la gazette. Je plains les juges. Mais, plus encore, les candidats. Puisque enfin, il paraît impossible que chacun des sept ou huit censeurs examine en personne tous les envois. Alors, on fait une sorte de répartition proportionnelle, dont l'injustice flagrante saute aux yeux. Il en va d'un jury littéraire comme d'un jury d'examens : il y a les « durs » et les « mous ». Supposez que mon roman, qui ne vaut pas tripette, tombe sous les yeux indulgents du bon papa tout prêt à voir éclore, à chaque page tournée, le génie. Du coup, me voici en situation d'être retenu pour le second tour. Tandis que mon émule, malgré tout son talent, souffrira de l'excessive sévérité de l'aristarque chargé des éliminatoires.

Bref, le concours littéraire du *Soir* se présentait un peu comme une boîte à surprises. (J'en parle fort à l'aise, n'ayant pas, je le jure, concouru). Il y eut maintes parloties, les assauts d'une minorité qui ne désarmait pas contre une majorité de cinq voix. Les deux jurés de France — Colette et Jules Romains — votèrent, ce dit-on; mais ils s'abstinrent, elle comme lui, de paraître au dîner final : ce qui me paraît assez désobligeant pour le roman belge, en général, et les romanciers du *Soir*, en particulier. Quand on eut ouvert les enveloppes, l'étonnement fut vif : le gagnant était une gagnante! Et voici M^{me} Marie Gevers, l'académicienne aux lunettes d'écaille, comme dit Paul Werrie, menacée dans son fief, en même temps que France Adine...

Cette lauréate, hier inconnue, a recopié, de sa main, son texte — un tout premier manuscrit, affirme-t-elle pour le concours. Le roman s'intitule *Bollèche*. C'est l'histoire d'un ouvrier maçon, au pays de Gimmée, proche la frontière française, dans cette haute Entre-Sambre-et-Meuse, qui est pauvre, vallonnée et propice aux fraudeurs. Robert Vivier le populiste aura dû aimer *Bollèche* et son destin.

Je connais l'auteur du roman classé troisième : *la Maladie dans la Tour*. Ce Remy Magermans a un tempérament extraordinaire. Mais le concours du *Soir* ne l'aura pas révélé à lui-même,

ni à ceux qui, sur la foi de ses premiers essais, fondent les plus beaux espoirs en son vif, robuste et frénétique talent. Une fois de plus, un jury littéraire se sera effrayé des outrances qui marquent le don. Et il est étonnant d'apprendre — car, au dessert, tous les jurés du monde sont bavards — que le seul qui ait voté pour Magermans soit un très authentique historien des lettres. Pour ce choix, maintenu contre vents et marées, il sera beaucoup pardonné à M. Gustave Charlier.

Même guitare

J'ai lu, maintenant, la *Caroline*, de Félix de Chazournes, cette Caroline qui, dans le même temps où elle s'embarque pour les Iles, oriente un romancier tout neuf vers la gloire fraîche du Fémina. J'avoue ma déception.

Alain-Fournier, cher et tendre inventeur d'Augustin Meaulnes et de la pathétique Yvonne, on vous charge d'un héritage spirituel qui ne vous fait pas honneur à tout coup. Sans doute, le roman primé ne manque ni d'élégance, ni d'atmosphère, comme disent les critiques embarrassés. Et il est réconfortant de penser qu'un jury féminin accorde son suffrage à une œuvre qui se réclame avant tout de la nuance. Il n'en est pas moins vrai que Félix de Chazournes esquive maladroitement les seuls chapitres du roman où il eût pu mettre ses pas dans les pas d'Alain-Fournier : l'enfance de Caroline est sacrifiée à ses premiers émois d'amoureuse. Et dès que le beau fiancé est engagé dans l'aventure de la guerre, l'intrigue gauchit vers le déjà connu; et nous regrettons le Henry de Montherlant du *Songe*.

Pour le lauréat du Goncourt, Henri Troyat, les gazetiers affirment qu'il s'agit d'un Russe débaptisé. Quoi qu'il en soit, c'est sous le signe de Dostoïevsky que ce jeune romancier s'avance vers les gros tirages. Il est inachevé, révolté, écorché tout vif. Son héros, s'il s'inspire d'une phrase de Marguerite de Navarre (« Gardez-vous de faire comme l'aragne qui convertit toutes les bonnes viandes en venin »), ne s'en inspire qu'à rebours. Et l'on dirait vraiment que le roman russe redevient, pour la génération qui monte, quelque chose comme le roman noir dont s'émurent, jusqu'à la crise de nerfs, les romantiques d'il y a un siècle.

J'ai parlé, la semaine dernière, de la *Conspiration*, de Paul Nizan, lequel n'est ni optimiste, ni généreux, mais exaspéré et brutal.

Reste Pierre-Jean Launay, qui conquiert les lauriers fraternels du Renaudot. Journaliste, il est aussi poète. *Léonie la Bienheureuse* peut passer pour un livre de fantaisie, avec ce grain de tendresse qui ne manque jamais à un Derème. C'est Pierre-Jean Launay qui sauve les droits de l'imagination-beau souci. Les courriéristes du Renaudot sont assez coutumiers de ce genre de réhabilitation. Et c'est, en vérité, fort sympathique.

Un cauchemar

Je me souviens d'un poème, fort bien venu, d'Edmond Rostand. Il s'agissait d'évoquer, en vers et dans un rêve, la catastrophe qui guette le bibliomane entre les quatre murs de la cité des livres. Car ils sont tant et tant, ces imprimés, — les in-4° massifs, l'armée des in-8°, les bataillons de plus en plus serrés des in-seize, — que les rayons de chêne ou de sapin ne suffisent plus à les contenir tous. Le poète est pris, comme dans un étau, par l'invasion des dos rapprochés, des plats qui déferlent. Dans son cauchemar, il voit se dépeupler les forêts du Nord, le bûcheron manquer de travail, la scierie mécanique de troncs à débiter... Et cependant, de toute cette littérature qui sent si vite le mois, que restera-t-il d'ici quelques années, que mérite-t-il de rester?...

C'est la question que je me posais, ces jours-ci, tandis que, penché sur des caisses de livres, je m'efforçais de faire taire en mon cœur la passion haut-parlante du collectionneur avaricieux. Nous sommes ainsi faits que la maladie du papier imprimé nous prend, comme un virus. Pas de plaquette de vers, pas de tiré à part que nous ne nous croyions obligés d'accueillir sur un rayon de la bibliothèque. Jusqu'au jour où les nécessités d'une nouvelle installation nous convainquent de l'indigence grande de trois bouquins sur quatre.

J'envie le véritable ami des livres qui applique, dans sa sagesse, le précepte du philosophe grec. De même que ta maison est toujours assez grande pour contenir les vrais intimes, ceux sur la loyauté de qui tu peux te reposer, ainsi la « librairie » faite de quelques planches assemblées suffira bien, tu peux m'en croire, à proposer à ta méditation les œuvres de choix et d'amour.

Chaque fois que j'ouvre une caisse de livres, je ressens désormais le coup au cœur du chercheur d'or. Mais je sais aussi que les pépites sont rares. Et c'est pourquoi je ne mourrai pas étouffé entre des dos de veau raciné ou de basane.

Timbres

Le jeu de mots qui fait du philatéliste un timbré n'est ni fort plaisant, ni bien neuf. Mais il faut avouer qu'au feu des enchères publiques certains collectionneurs perdent toute mesure.

On vient de disperser, à Londres, qui est le grand marché du timbre-poste, la célèbre collection Cracker. Les commissaires-priseurs (cela doit se dire autrement dans la langue de Shakespeare) en ont obtenu plusieurs millions de nos francs dévalués.

Parmi les pièces les plus rares et les plus disputées figuraient quelques-uns de ces blocs de quatre exemplaires à centre renversé que les amateurs recherchent comme autant de trésors. Et voici où la nuance du philatéliste n'a plus rien à envier à celle du bibliophile qui ne dépiste, aux pages de l'édition princeps, que la coquille typographique. J'entends bien qu'une collection de timbres rares n'a pas à rivaliser avec une galerie de toiles précieuses. La beauté de la vignette n'entre pas en ligne de compte. Seul intervient l'élément de rareté. Et cette rareté même peut être le fruit de la monstruosité. Mais j'ai peine à imaginer que le 30 cents 1869 à centre renversé décroche une enchère de 117.000 francs, alors que ses congénères qui vont les pieds en bas et la tête en l'air, comme vous et moi, se vendait à peine quelques liards.

A cette vente Crocker prit une part active un Américain tout matelassé de dollars. Mais il transmettait ses ordres de New-York, par sans-fil. La cabine téléphonique, aménagée à même la salle, retentissait d'objurgations chiffrées. C'était palpitant et inédit. Notre Yankee paya près d'un demi-million le bloc de quatre 24 cents 1869 à centre renversé. Et voilà ce qui peut s'appeler une culbute qui rapporte!

Du nouveau à la « nrf »

La *Nouvelle Revue Française* a longtemps passé pour le repaire des écrivains de goche. Jacques Rivière est bien mort. Il y avait, pour sauver la face, Francis Jammes, le poilu trop connu. Il reste Claudel, qui se fait taiseux. Mais Alain, mais Benda (ce nomade que vient de moucher fort proprement Emile Henriot), mais Malraux, mais Gide assurent à la maison une tradition cent pour cent réfractaire.

A vrai dire, depuis les désenchantements de Gide, revenu d'U. R. S. S. et de ses illusions, la *nrf* avait paru mettre de l'eau dans son vin rouge. Un tout récent éditorial, signé Jean Paulhan, accentue ce coup de barre vers le centre. On ne peut pas dire qu'il s'agisse d'un ralliement inconditionné à la politique des décrets-

lois. Au demeurant, Jean Paulhan, plus prudent que tous les serpents de la savane, tourne sept fois sa langue dans sa bouche et son porte-plume dans l'encre la plus sibylline du monde. Il reste que son credo se rapproche singulièrement de celui-là que défendait notre ami Robert Poulet, en conclusion de son pamphlet *la Révolution est à droite*. « Nous réclamons un pouvoir fort pour pouvoir nous foutre du pouvoir. »

Et voilà M. Daladier averti! Ce taureau de Vaucluse a bien de la chance. Chacun s'ingénie à lui affiler ses cornes. Mais M. Daladier osera-t-il désentripailler Léon Blum et cet autre Edouard, le judas, le félon, qui n'attend qu'un faux pas pour vous l'estoquer par derrière?...

Le Congrès des Sans-Dieu à Londres

(9-13 septembre 1938)

Parmi les signes de désagrégation et de déséquilibre que donne la société moderne, il n'en est pas de plus pénibles à constater que les progrès effrayants réalisés dans toutes les classes de la société par l'athéisme et de la soi-disant « Libre Pensée ».

Depuis longtemps, il existe, hélas! des athées et l'on a même prétendu que l'athéisme pratique, qui fait vivre l'homme comme si Dieu n'existait pas, était l'état naturel et primitif du genre humain. Certains philosophes, au sens qu'avait ce mot au XVIII^e siècle, se sont efforcés de démontrer que l'idée de Dieu est factice, qu'elle n'est due qu'au développement de la civilisation et que cette notion était étrangère aux peuples les plus rapprochés du point de départ de l'humanité.

Les progrès de la science, ceux de la préhistoire comme ceux de la géographie humaine, ont depuis longtemps réduit à néant cette théorie : il n'est point de groupe humain, si primitif ou si dégradé qu'il puisse être, qui n'ait une notion de la divinité.

L'athéisme sous les diverses formes qu'il peut révéler : atomisme, positivisme, panthéisme, est donc spéculatif; il n'est qu'une affirmation de principe.

Or il n'est pas, même en se plaçant au point de vue purement humain, de principe plus nuisible que la négation systématique d'un être suprême, ayant une existence propre, créateur et maître tout-puissant du monde.

Déjà Leibniz dans son ouvrage *Confessio naturae contra atheistas*, paru en 1668, démolissait par la simple raison humaine cette théorie perverse et celui que l'on a appelé « le père des idées modernes », le fameux médecin philosophe anglais Locke, dans ses *Lettres sur la tolérance*, qui virent le jour en 1689, excluait du respect que, d'après lui, l'État doit à toutes les croyances, les athées, qui « en niant Dieu, nient le seul principe qui rende possible les relations entre les hommes ».

Jusque dans ces dernières temps, cette doctrine qui s'était confondue avec le « libertinage » du XVII^e siècle, le « philosophisme » du XVIII^e et la « libre pensée » du XIX^e, n'était guère sortie d'un milieu relativement restreint. Elle s'était maintenue dans le domaine de la spéculation intellectuelle, ou soi-disant telle, dans les sociétés « de pensée » en contact étroit avec la Franc-Maçonnerie internationale et avec les groupements rationalistes et antireligieux.

C'est en 1880 que ces divers organismes essentiellement bourgeois fusionnèrent pour former, à Bruxelles, l'*Internationale des Libres Penseurs*, organisation à tendance fortement anticléricale et rationaliste, affectant un caractère scientifique.

* * *

Au cours des années qui suivirent la guerre mondiale, l'athéisme et la *Libre Pensée* se sont efforcés de pénétrer plus profondément dans les masses populaires. Le Bolchevisme ayant créé, pour la première fois dans l'histoire, une organisation officielle destinée à lutter contre l'idée même de religion et groupant sous le nom de *Sans-Dieu militants* des milliers d'adeptes recrutés dans le prolétariat russe, la *Libre Pensée*, jusqu'alors presque exclusivement bourgeoise, s'est sentie, par affinité, par sympathie et par similitude de but, irrésistiblement attirée par cette forme démocratisée de la lutte contre l'idée religieuse. Son « admiration » pour la guerre menée en U. R. S. S. contre la religion l'a amenée, peu à peu, à admirer le Bolchevisme lui-même et, sur un mot d'ordre venu des Loges, toute la presse athée s'est mise à chanter les louanges du régime des Soviets. La *Libre Pensée* entra ainsi en relations de plus en plus étroites avec l'*Internationale des Libres Penseurs Prolétariens*, créée en 1925 par le *Komintern* et dont les *Sans-Dieu militants* formaient la section la plus importante.

Cette *Internationale des Libres Penseurs Prolétariens* n'avait pour but, dans l'esprit des dirigeants de Moscou, que de se servir de la lutte antireligieuse pour propager le Bolchevisme, tout comme le font, sous les prétextes les plus divers, les nombreuses autres *Internationales* fondées ou contrôlées par les Bolchéviks telles que le *Secours rouge international* à apparence humanitaire, la *Lutte contre l'Antisémitisme*, le *Mouvement contre la Guerre et le Fascisme*, le *Rassemblement universel pour la Paix*, organismes qui ne doivent servir qu'à préparer l'avènement du Bolchevisme mondial.

Suivant les mots d'ordre d'« union », de « front populaire », de « main tendue » formulés par le *Komintern* dans son VII^e Congrès en 1935, l'*Internationale des Libres Penseurs Prolétariens* a si bien tendu la main à l'*Internationale des Libres Penseurs Bourgeois* qu'elle est parvenue à décider cette dernière à fusionner avec elle dans un grand congrès tenu à Prague en avril 1936. La nouvelle organisation prit le nom d'*Union mondiale des Libres Penseurs* et constitue, de fait, un « front populaire » dont les *Sans-Dieu militants* de l'U. R. S. S. forment le groupe le plus nombreux.

* * *

Ce Congrès de Prague, qui fut reçu officiellement et patronné par l'ami et l'allié des Soviets, le Dr Benès, à cette époque président de la République Tchécoslovaque, réalisa le « front populaire » dans la lutte antireligieuse et porta son activité sur trois points principaux : la destruction de la religion; la guerre au « fascisme »; la formation du « front populaire » contre la guerre et le fascisme. Le premier de ces trois points retint plus spécialement l'attention du Congrès : « Nous devons expliquer aux masses, déclara le camarade Jansen, secrétaire du Bureau, comment la religion est utilisée par les classes dominantes pour l'exploitation sociale et la domination politique sur les travailleurs. »

« Nous devons, disait le Dr Terwagne, nommé président de l'*Union mondiale des Libres Penseurs*, défendre la liberté de pensée et la liberté d'éducation, déclarer la guerre au fascisme qui nie cette liberté » et imiter les seuls pays « où la science et l'éducation ont atteint des succès grandioses : l'U. R. S. S. et la République Espagnole ».

A partir de la fusion réalisée à Prague entre les deux unions mondiales athées, union que le Dr Terwagne qualifiait de « grande victoire du Front populaire », la presse antireligieuse en général et plus spécialement les organes officiels de la Libre Pensée entonnèrent les louanges de l'U. R. S. S. « Les associations de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, écrivait la *Pensée*, font partie de l'Union mondiale; elles montrent une activité et une intelligence tout à fait remarquables... Les admirables efforts accomplis en Russie pour amener un peuple immense à la liberté, à la Science et au bonheur commandent tout au moins le respect. »

On oubliait de dire que ces efforts s'étaient traduits sur le plan religieux en Russie par cinquante mille prêtres assassinés, des milliers d'églises détruites ou profanées et un régime de terreur rendant impossible toute manifestation de la vie religieuse.

Il importe de constater également qu'au Congrès de Prague on évita même la moindre allusion aux persécutions effroyables déchaînées contre l'Eglise en Espagne républicaine et au Mexique.

Rien n'est donc plus clair : l'Union mondiale des Libres Penseurs et le Bolchevisme ont partie étroitement liée.

* * *

Il avait été question de tenir en Belgique le deuxième Congrès de la nouvelle *Union mondiale des Libres Penseurs*. Cette idée souleva une profonde indignation dans un pays si foncièrement catholique. La section belge du Comité international *Pro Deo*, organisme de défense contre les *Sans-Dieu militants*, prit la tête du mouvement d'opposition à ce projet attentatoire à la religion des quatre-vingt-dix-huit centièmes de la population belge, dont il eût été difficile de contenir l'indignation. C'est pourquoi, répondant à l'invitation que quatre sociétés anglaises de Libres Penseurs avaient adressée au Congrès de Prague, le comité exécutif de l'Union décida de réunir à Londres, en septembre 1938, le Congrès projeté.

Le comité d'honneur était présidé par M. Edouard Herriot, président de la Chambre des députés, et comptait, à côté de nombreuses personnalités israélites, comme les professeurs Jood, Laski, Levy, Polak, Levy-Bruhl, etc., des savants comme M. et M^{me} Joliot-Curie, des écrivains en vue comme H. G. Wells, Bernard Shaw et Somerset Maugham.

Un appel lancé sous forme de circulaire était rédigé comme suit :

APPEL

L'Union Mondiale des Libres Penseurs fait appel :
 Aux Fédérations Nationales affiliées à l'Union mondiale;
 Aux Sociétés rationalistes;
 Aux Loges maçonniques;
 Aux Associations philosophiques, scientifiques et politiques rationalistes;
 Aux Ligues de Jeunesse laïques, défendant le libre examen et les principes de la laïcité;
 Aux Associations pour la Liberté et la Paix;
 Aux Ligues des Droits de l'Homme, de la Femme et du Citoyen;
 Aux Ligues de Défense de la Démocratie et de la Solidarité humaine;
 A tous les Libres Penseurs du monde;
 pour prendre part à son XXV^e Congrès international de la Libre Pensée.

Le Congrès se tiendra à Londres, au Conway Hall, Red Lion Square, Londres W. C. 1, à la suite d'une décision du Congrès

international de Prague de 1936, sur la proposition du délégué des organisations de Libre Pensée de Grande-Bretagne.

Depuis cette décision les Libres Penseurs ont vu dans le monde entier se multiplier les menaces contre la liberté.

La violence et la brutalité tentent de se substituer à la tolérance et à la persuasion. Le manque de moralité a pris des proportions qui marquent l'avilissement des caractères.

La prétention des religions basées sur des croyances au surnaturel de régénérer le monde s'avère comme un échec complet.

Tout indique la faillite des systèmes religieux.

Les lamentations répétées du chef de l'Eglise catholique, le Pape de Rome, sont de nature à corroborer cette opinion.

La Libre Pensée, elle, propagandiste du rationalisme, se doit de plus en plus, en présence de cette situation, de répandre parmi les hommes les idées saines, les notions précises, basées sur les données de la Science qui, seule, logiquement, a le droit de réclamer dans l'intérêt du progrès, de la paix et de la liberté la direction morale de la société.

Les esprits épris de civilisation progressive ont de plus en plus le devoir de s'unir et de s'entendre pour établir les bases d'une société fraternelle et humaine.

Ils doivent distinguer clairement les forces du passé qui relèvent audacieusement la tête, et leur opposer la clarté sereine de la raison, les lumières de la Science.

* * *

L'organisation de ce Congrès se heurta à de nombreuses difficultés.

Ce fut tout d'abord le Prof. G. E. G. Catlin, historien et écrivain politique anglais bien connu, qui déclara que son nom avait été inscrit sans son autorisation sur la liste des membres du Comité d'honneur et qu'il ne pouvait considérer « comme représentant la Libre Pensée une réunion organisée pour réprimer toutes les opinions autres que celles de Lénine ».

L'opinion publique anglaise fut très désagréablement affectée en voyant M. Herriot, président de la Chambre des députés française, accepter la présidence d'honneur d'un Congrès anti-religieux, unanimement désapprouvé en Angleterre.

Ces réactions de l'opinion eurent leur écho au Parlement, où le commandant Marsden et le capitaine Ramsay interpellèrent le gouvernement britannique. Le ministre de l'Intérieur répondit qu'aucune loi anglaise ne permettait d'interdire le Congrès, mais, par contre, que le débarquement d'étrangers indésirables pourrait être empêché et que la police intervendrait si des désordres quelconques se produisaient.

Cette déclaration obligea les organisateurs du Congrès à se montrer prudents; c'est pourquoi les délégués de l'U. R. S. S. ne vinrent pas et durent se contenter de faire lire leurs rapports et que dans la salle des débats on arbora les drapeaux de tous les pays qui avaient adhéré au Congrès, sauf celui des Soviétiques.

Des meetings de protestation organisés dans toutes les villes importantes du Royaume-Uni adressèrent au gouvernement des vœux tendant à faire interdire le Congrès.

« C'est travestir le sens de la liberté, disait la motion votée à une réunion tenue à Yarmouth, que de permettre une manifestation aussi immorale. » Cela souleva la fureur de l'Union mondiale des Libres Penseurs dont le journal officiel *La Pensée* écrivait, le 23 janvier 1938, avec une indignation risible s'il ne s'agissait pas de choses si graves : « On en viendra à nous empêcher de critiquer la religion, d'en saper les bases, ce qui est la raison d'être de notre propagande! »

Les meetings de protestation organisés par le *Christian Defence*

Voyages IMMO

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90
Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. — Tél. 11.52.09.

BRUXELLES



Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la « Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin de fer — bateau — avion — autocar.

Pèlerinages, Voyages de noces, etc.

Son grand voyage INÉDIT à travers Le SAHARA en autocar (22 jours)

Départs de Marseille, : 4 février, 4 mars, 1^{er} avril 1939.

Alger — Orléansville — Mascara — Saïda — Geryville — El Abiodh Sidi Cheich (réception par les Petits Frères de la Solitude, ordre créé par le P. de Foucauld.)

Aïn-Sefra — Revoil Beni Ounif.

Figulg — Colomb Béchar — Taghit (déjeuner-méchoui), la plus belle oasis saharienne — Beni Abbas (pour le départ du 1^{er} avril, Fêtes pascales dans l'Ermitage même du P. de Foucauld).

De Beni Abbas à Adrar par la Souara, le Hamada — trajet à travers le Grand Erg Occidental.

De Adrar à Timimoun — Fort Mac-Mahon — El Golea (réception par les Pères Blancs, tombeau du P. de Foucauld) — Visite de la première église du Sahara et du village indigène chrétien.

Ouargla — Zaouia de Temacine — Tamelhat — Touggourt. Biskra — Bou Saada (danse des Ouled Nails) — Alger.

Billet de Marseille à Marseille :

1^{re} classe : fr. 5.500; 2^e classe : fr. 5.100; 3^e classe : fr. 4.650

Voyages au Maroc

N^o 1 (12 jours) : Tanger — Fès — Meknès — Casablanca.

De Bruxelles à Bruxelles, 2^e classe : fr. 3.380

N^o 2 (19 jours) : Tanger — Fès — Meknès — Rabat — Casablanca — Taroudant — Marrakech.

De Bruxelles à Bruxelles, 2^e classe : fr. 4.760.

N^o 3 (25 jours) : Tanger — Casablanca — Safi — Mogador — Agadir — Taroudant — Marrakech — Casablanca — Rabat — Fès — Meknès — Tanger.

De Bruxelles à Bruxelles, 2^e classe : fr. 5.610.

Séjours à Nice

dans un charmant hôtel, excellente nourriture, en plein centre, sur le plus beau boulevard.

8 jours fr. 1.200 — 15 jours fr. 1.600

3 semaines fr. 2.000 — un mois fr. 2.400

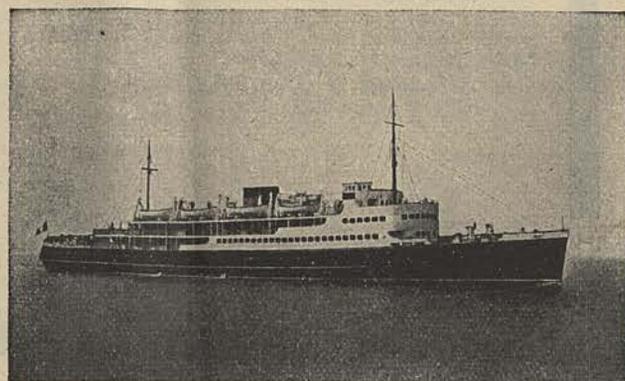
comprenant voyage aller et retour 2^e classe — pension complète — toutes taxes (voyage en 3^e classe, réduction 200 fr.).

Nombreux voyages individuels et collectifs — Sports d'hiver — Côte d'Azur — Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places — pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — demi-heure après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ
NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

17^e mille.

OMER ENGLEBERT

Vie et conversion d'Ève Lavallière

Un volume de 360 pages, avec 11 gravures hors texte
et 2 fac-similés. Prix : fr. 16,50.

Dal Vaticano, le 19 novembre 1938.

Monsieur l'Abbé,

Le Saint-Père a vivement agréé l'hommage que vous
Lui avez fait de votre livre consacré à la vie et à la
conversion d'Ève Lavallière.

Sa Sainteté est heureuse de voir que vous avez employé
votre talent à mettre en lumière le travail de la grâce de
Dieu dans cette âme. Elle vous en félicite et vous adresse,
avec Ses meilleurs remerciements, la Bénédiction Aposto-
lique, gage des faveurs divines.

Veillez agréer, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes
sentiments religieusement dévoués en Notre-Seigneur.

E. Card. PACELLI.

M. l'abbé Omer Englebert,
aumônier des Dames de Sion,
Evry-Petit-Bourg (S.-et-O.)

PLON

Allocations Familiales

1^o A charge des patrons et au bénéfice des appointés et sala-
riés. (Loi du 4 août 1930).

2^o A charge et au bénéfice des commerçants, professions
libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi
du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



“LA FAMILLE,”

Agréée par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

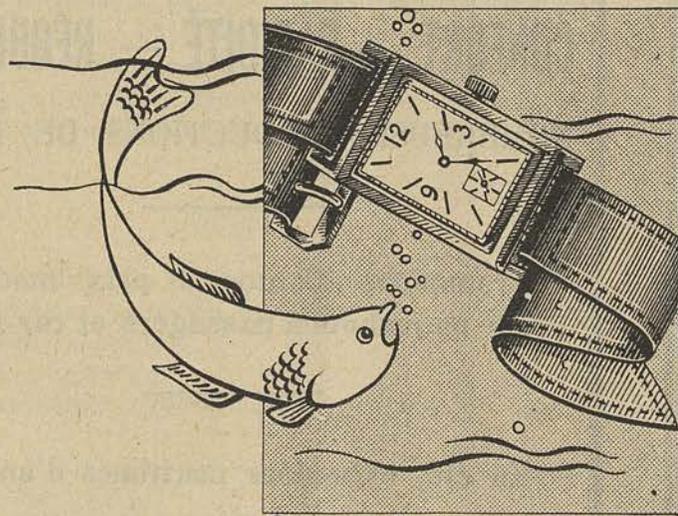
G. Plissart,
L. de Meester,
J. Herinckx.

Le Président :

V. Waucquez.

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

L'imperméable



Wyler

incassable

La montre

préférée
de tous
les sportifs

Mouvement protestant, comme par les Unions catholiques des divers diocèses, n'en continuèrent pas moins.

Le 9 septembre, jour de l'ouverture du Congrès, un meeting plus important encore fut organisé, sous la présidence du comte de Glasgow, à Caxton Hall et vota la motion suivante :

L'assemblée « tout en reconnaissant le droit aux citoyens anglais de discuter librement, exprime sa forte désapprobation des manœuvres du Congrès international des Libres Penseurs. Le but de ce Congrès est d'attaquer les croyances religieuses, sincèrement et profondément ancrées dans le peuple de ce pays. Il est, en outre, en contact étroit avec un mouvement révolutionnaire étranger. Par conséquent, le meeting des sociétés patriotiques et chrétiennes dénonce le Congrès de l'Union mondiale des Libres Penseurs comme une manœuvre subtile et dangereuse, émanant de l'Internationale communiste ».

De leur côté, les catholiques organisèrent une grande procession expiatoire et, dans un silence impressionnant, plus de trente mille croyants défilèrent dans les rues de Londres.

* * *

La presse communiste et bolcheviste ne cachait pas son enthousiasme pour ce Congrès, dont le *Komintern* surveillait avec le plus vif intérêt les préparatifs et les travaux. Dans la *Pensée*, le camarade Yaroslavski, chef des *Sans-Dieu militants*, battait la caisse en faveur de cette manifestation impie et le Comité exécutif du *Komintern* publiait une déclaration dans laquelle il saluait le Congrès mondial de la Libre Pensée à Londres en disant :

« Même si différents milieux qui y participent ne partagent pas les idées de Karl Marx, de Lénine et de Staline, les camarades du Parti communiste dans le monde entier doivent s'abstenir de toute critique, car le Congrès personnifie l'idée du Front populaire et est une étape sur le chemin du communisme.

» Après la clôture du Congrès des Libres Penseurs, les partis communistes recevront de nouvelles instructions. »

Le Congrès eut même ses chantres et ses poètes. L'hymne officiel de la Libre Pensée se termine par ces mots :

*Le cléricalisme à la griffe sanglante
Devra briser son glaive et sa croix de malheur.*

Et le *Freethinker*, organe des libres penseurs anglais, publiait un poème, où se lisaient les vers suivants :

*Notre génération sait que la fin du Christ doit venir
(souligné dans le texte)*

*Que le christianisme est une croyance vile
Qui relie les nations dans un filet de honte.*

*La fin du Christ doit venir, puisque Freud et Darwin sont
[penus!]*

Vraiment on ne sait, en lisant ces blasphèmes, si l'odieuse l'emporte sur le ridicule!

* * *

Le Congrès s'ouvrit le 9 septembre. D'après la *Pensée*, plus de neuf cents délégués des organisations anglaises et soixante-quatre délégués étrangers y participèrent « avec enthousiasme ». Les pays représentés étaient la Grande-Bretagne, la Belgique, la France, la Hollande, l'Espagne, la Suisse, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne, les Etats-Unis, la Chine, les Indes, la Nigérie,

l'Afrique du Sud et de l'Est, la Yougoslavie, la Suède et l'Australie.

La Russie soviétique, dont, pour les raisons indiquées plus haut, la délégation « empêchée par la situation actuelle » avait cru plus prudent de ne pas se rendre en Angleterre, n'en fut pas moins applaudie, « son message et son rapport furent lus en séance aux acclamations des délégués ».

Après le discours d'ouverture, on donna connaissance des divers messages et vœux adressés au Congrès, à commencer par celui du Grand-Orient de France et par celui du camarade Yaroslavsky, chef de l'*Internationale des Sans-Dieu militants*.

Ce dernier eut le front d'affirmer qu'en U. R. S. S. il y avait liberté religieuse pleine et entière. Le délégué espagnol ne voulut pas se laisser battre sur le terrain du mensonge et déclara que dans son pays chaque dimanche « deux mille messes étaient célébrées grâce à la protection du gouvernement républicain ».

Le programme des travaux comportait les questions suivantes :

La Science et les Eglises (rapporteur : le Prof. Levy);

La Jeunesse, l'Ecole et la Libre Pensée (rapporteurs : Strivay, Wells, Blackjam);

La Réalité d'une morale laïque (rapporteurs : Hogden et Chapman-Cohen);

La Menace du Vatican (rapporteurs : le prêtre défroqué Mac-Cabe, le juif Chapman-Cohen et le citoyen Lorulot, éditeur d'une immonde feuille anticléricale).

Les débats dévièrent rapidement sur le terrain de la politique internationale : attaques contre la non-intervention en Espagne, motions destinées à entraver l'œuvre de paix poursuivie à ce moment par M. Chamberlain, vœux de voir les puissances démocratiques intervenir en faveur des peuples chinois, éthiopien, allemand, autrichien, opprimés par la barbarie « fasciste ».

D'après les témoignages de certains participants, « la note dominante du Congrès ne fut pas l'enthousiasme, mais l'ennui. Certains Anglais furent choqués par les sarcasmes et les blasphèmes du citoyen Lorulot, ainsi que par la façon grossière dont il se moqua de la procession expiatoire organisée par les catholiques. Les rapports furent peu intéressants et ne firent que répéter les attaques si souvent ressassées contre le catholicisme accusé de préparer la guerre, de soutenir le fascisme, etc.

Le *Catholic Times* résumait les travaux du Congrès en ces termes :

Attaques cinglantes contre Dieu, contre la chrétienté, l'Eglise catholique et le Vatican.

Gratitude envers la presse et le cinéma pour l'aide apportée à la cause de l'athéisme.

Eloge dithyrambique et meilleurs vœux aux Rouges en Espagne « nos libres-penseurs les plus distingués ».

Admiration pour la libre pensée en Russie et en Tchécoslovaquie.

Eloge des vertus de la démocratie menacée par l'Eglise catholique.

Ridiculisation — par M. Chapman-Cohen — un juif athée — de l'Eglise catholique et de la procession expiatoire organisée à Londres.

L'Action catholique dénoncée comme ennemie de la liberté.

Appels en faveur de la paix.

On ne sait trop, hélas! ce qu'est la paix telle que l'entendent les tenants de l'U. R. S. S. et du Front populaire. Si l'on ajoute à l'actif du Congrès : « un émouvant recueillement en faveur de Maxime Gorki, le grand athée universellement connu, du président Mazarik, admirable philosophe, père de la Tchécoslovaquie, de Charles Magnette, ancien président d'honneur de notre Internationale, ministre d'Etat de Belgique, grand maître national de la Franc-Maçonnerie; — « que le célèbre écrivain Wells exprima le vœu de voir s'écrouler les tyrannies ennemies de la civilisation;

— que des messages furent adressés à Edouard Herriot, président d'honneur du Congrès, et au Dr Freud, l'illustre psychologue autrichien exilé »; — « que les Libres Penseurs... ont choisi sans hésitation le front de la démocratie et de la liberté », on aura, d'après l'organe officiel *La Pensée*, dressé le bilan de ce fameux Congrès.

* * *

Si ce Congrès n'eut pas le grand succès qu'espéraient ses organisateurs, il n'en constitue pas moins un grave avertissement, non seulement pour les catholiques, mais aussi pour tous ceux qui croient en Dieu. Il a marqué un progrès dans l'offensive internationale menée par l'athéisme et par le communisme qui avaient ainsi achevé la centralisation de leurs efforts.

Si la délégation soviétique n'a pas participé matériellement au Congrès, l'esprit de Moscou n'en a pas moins inspiré et dirigé les débats. Il a complètement réalisé le programme tracé par le *Bezbojnik* (le *Sans-Dieu*) du 1^{er} septembre 1938, qui, parlant du Congrès qui allait, huit jours plus tard, s'ouvrir à Londres, écrivait :

« Partout les Libres Penseurs se montrent partisans de la collaboration avec les syndicats et les organisations culturelles soviétiques... Les principales questions qui seront traitées au Congrès concernent la lutte contre le clergé, la guerre, le fascisme...

» Dans leur lutte contre le fascisme, les *Sans-Dieu* tendent une main fraternelle à tous les travailleurs... En effet, les fascistes et les valets des cléricaux font tout pour falsifier la Science, conformément aux désirs de l'Eglise. Partout les organisations religieuses soutiennent le fascisme... Le Congrès de Londres se prononcera sans ambages pour l'affiliation de l'*Union mondiale des Libres Penseurs* au *Front mondial antifasciste*.

» L'*Union des Sans-Dieu militants* est une section de l'*Internationale des Libres Penseurs*. Comme par le passé, elle collaborera avec les organisations des Libres Penseurs des autres pays pour lutter contre le fascisme et la religion. »

Rarement on a vu affirmer d'une façon aussi claire l'union intime entre la *Libre Pensée* et le Bolchevisme. En solidarissant d'une façon odieusement arbitraire le fascisme, terme dans lequel sont englobés tous ceux qui ne sont ni socialistes, ni communistes, et la religion, les Soviétiques poursuivent une politique que l'on peut, sans hésiter, qualifier de diabolique.

Il importe de dénoncer cette manœuvre et de montrer que l'union intime, scellée depuis le Congrès de Prague entre la *Libre Pensée* et le Bolchevisme, constitue une effroyable menace pour la religion comme pour la paix sociale et la civilisation.

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

Comme de coutume, à l'occasion des Fêtes de la Noël et du Nouvel-An, le prochain numéro de la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS ne paraîtra qu'en date du vendredi 6 janvier. En compensation, nous augmentons, ces temps-ci, le nombre des pages de la REVUE, comme nos lecteurs l'auront certes remarqué.

Un Empire polonais?

La Pologne ressuscitée en 1918 est républicaine et centraliste. Mais voici que vient de naître un mouvement qui voudrait innover dans ces deux domaines. Les champions et les porte-parole de ces deux postulats, la Monarchie et le Fédéralisme tripartite, n'appartiennent pas aux vedettes du régime actuel. Ils se recrutent surtout parmi les propriétaires et les universitaires des Marches Orientales et de l'ex-Galicie. Cracovie et Wilno sont les centres de l'agitation en faveur d'une *Polska mocarstwowa*, d'un Empire polonais. Des publicistes éminents, tels que MM. Mackiewicz ou Koninski, propagent des idées auxquelles l'adhésion de magnats influents donne un appui moral. Mais les détenteurs du pouvoir ne voient pas d'un mauvais œil un mouvement qui gagne rapidement en ampleur et qui remplacera un jour l'idéologie nationaliste et raciste, importée du dehors. Aussi bien M. Moscicki que le maréchal Smigly Rydz, aussi bien l'Eglise que l'armée observent à l'égard du mouvement *mocarstwowy* une attitude de réserve bienveillante.

Le fédéralisme, ce serait un Empire composé de trois Etats à droits égaux, la Pologne ethnique, la Ruthénie et la Lithuanie (qui engloberait forcément la Lithuanie dite de Kaunas), un Empire de près de 40 millions d'habitants, principal élément et noyau naturel d'une alliance d'Etats Est-européens, d'une chaîne qui irait de la Baltique jusqu'à la mer Noire.

La monarchie : on a prononcé deux possibilités. Une candidature anglaise et une autre roumaine. Le duc de Kent, invité par le comte Potocki et en cette qualité hôte de la Pologne, y a fait excellente impression. Il s'est longuement entretenu avec le colonel Beck, arrivé spécialement pour prendre contact avec le prince britannique. Le projet est cependant resté en suspens, parce que l'évolution européenne l'a ainsi voulu et parce que même certains milieux de Londres favorisent l'offre de la couronne des Piastes au grand vicomte Michel. On comprendra l'importance des entretiens de Galatz et de Londres, si l'on considère la répercussion qu'un refroidissement des rapports entre Varsovie et Bucarest peut avoir sur la candidature du fils de Carol II. Quoique dépourvue d'une activité immédiate, ladite candidature est appréciée par tous les initiés (et il y en a de fort influents) comme une formule qui faciliterait singulièrement un règlement durable de la situation en Europe orientale. Inutile d'ajouter que l'Allemagne et l'U. R. S. S. sont plutôt hostiles à pareille hypothèse. Elle n'en demeure pas moins une possibilité sérieuse. C'est vers elle et vers la monarchie fédéraliste que tendent, sans en avoir l'air, tous les efforts accomplis en Pologne, tout le nouveau et tout le renouveau réalisés dans ce pays.

Les grandes démocraties occidentales feraient bien de ne pas répéter leur erreur commise en Autriche. La monarchie et le fédéralisme, ce sont les seules formules que l'on puisse opposer avec succès aux systèmes racistes et totalitaires dans ces régions de l'Europe orientale ou danubienne, où le parlementarisme à la française conduit aux catastrophes sur le modèle autrichien ou tchécoslovaque.

Le fédéralisme, c'est le libre essor des forces nationales coordonnées par un organe central, universellement respecté et placé au-dessus des partis, la Couronne. Au fond, c'est l'application de l'expérience britannique aux besoins de notre vieux continent. Le mélange inextricable des nationalités et leur état d'arriération économique et sociale commandent aux peuples de la *Mischeneuropa*, l'abandon, du moins temporaire, de certains éléments du

régime occidental, mais, en fin de compte, la monarchie fédéraliste s'avère une garante précieuse et sûre des libertés individuelles, des droits de la personne humaine et du bonheur des communautés. Un *Empire polonais* fondé sur de pareilles bases servirait de rempart contre les impérialismes totalitaires, démagogiques et prétendus populaires.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

Les nécessités de la mise en pages nous obligent à remettre au prochain numéro la deuxième partie de l'étude de M. Camille Jacquart sur La population belge de 1820 à 1930.

D'un merveilleux effet de l'Incarnation

De ce que le Fils de Dieu « soit descendu des cieux pour nous et pour notre salut », comme le chante notre *Credo*, il ne suit pas que l'Incarnation n'ait point d'autres buts ni d'autres effets, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à l'ensemble du monde.

Ce qui importe d'abord en l'Incarnation, c'est l'Incarnation elle-même; c'est le fait que, dans un Etre unique, devenant dès lors centre de tout, le Créateur et la créature, l'Infini et le fini se rejoignent et s'unissent jusqu'à l'union hypostatique, jusqu'à ne plus faire qu'une seule personne. L'Incarnation est en soi et par soi, indépendamment de nous, la splendeur du temps et de l'éternité. Que le Verbe se soit incarné, que le Fils de Dieu se soit fait homme, que Jésus-Christ existe, c'est assez déjà : Dieu est adoré, glorifié à sa mesure et l'univers trouve son achèvement.

Dieu-Trinité se connaît et s'aime; il trouve en soi le bonheur infini. Mais il ne peut s'adorer lui-même; il ne peut s'incliner lui-même devant sa propre Perfection et Beauté. L'adoration, c'est de l'amour en extase, de l'amour qui s'élançe, pour ainsi dire, hors de soi et qui tend de toutes ses forces vers plus grand et meilleur que soi. Elle suppose une admiration, une sorte d'étonnement ravi, une disposition à s'effacer et à se fondre dans l'Etre contemplé, autant de sentiments où l'humilité a sa part et qui, dès lors, supposent des conditions réellement différentes. Entre les Trois Personnes, absolument égales, nous savons que s'échange la Béatitude d'un Amour infini; mais il n'y a pas d'adoration possible. L'adoration ne peut venir à Dieu que de son œuvre extérieure, elle ne peut monter vers Lui qu'en partant de ses créatures.

Mais si généreuses, si touchantes, si timides qu'elles se montrent devant l'Etre suprême, jamais leur adoration ne parviendra à se rendre digne de Lui. L'Incarnation seule est capable de résoudre la difficulté, de jeter un pont, si l'on ose dire, sur l'abîme infranchissable. Et ce sera le premier de ses splendides effets. Si l'hommage ou l'expiation partant de la terre ne peuvent s'élever jusqu'au ciel, un médiateur va s'offrir pour les porter devant le trône de Dieu. Entendons les paroles que d'avance le Psalmiste a mises dans la bouche du Messie entrant dans ce monde, paroles que l'Ancien et le Nouveau Testaments s'accordent à lui attribuer : « Tu n'as agréé, Seigneur, ni les offrandes ni les holo-

caustes; alors j'ai dit : Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté (1). » Et c'est, ajoute saint Paul, « par cette volonté, par l'offrande, une fois pour toutes présentée, du Corps même de Jésus-Christ que nous sommes sanctifiés », c'est-à-dire « consommés avec Lui dans un état de perfection qui nous permet d'adorer dignement, grâce à Lui, la majesté de son Père » (2).

De cette adoration de Dieu par l'Humanité sainte du Verbe incarné, tous les Evangiles sont illuminés pour qui sait les lire. Sur trente-trois années de vie, Il en passa trente dans le travail, l'humilité, le recueillement adorateur, et la seule parole qu'Il nous en fasse transmettre déclare qu'Il lui faut être tout entier « aux choses de son Père ». Avant de commencer son apostolat Il se retire au désert pendant quarante jours et, s'Il y prend trois fois la parole contre le tentateur, c'est pour lui dire en dernier lieu, avec une autorité décisive : « Retire-toi Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul. » En pleine activité de sa vie publique, combien de fois ne cherche-t-Il pas à s'écarter de la foule et de ses Apôtres même pour adorer en silence ! S'Il ne réussit pas le jour à s'isoler, Il le fera des nuits entières sur la montagne ou au bord du lac, *per noctans in oratione*; et les disciples, en s'éveillant, s'étonneront de ne plus le voir parmi eux. La confiance qui lui échappe lorsqu'Il annonce leur abandon éclaire toute son âme : « Je ne suis pas seul, mon Père est avec moi », comme Il est lui, avec son Père en colloque incessant. « L'heure est venue, explique-t-Il à la Samaritaine qui veut discuter du meilleur lieu d'adoration, l'heure est venue d'adorer le Père en esprit et en vérité. » C'est là ce que Dieu attend; et c'est là ce que Jésus prescrit à ses disciples : l'adoration vraie, qui vient du cœur et non des lèvres, qui consiste non en vaines et nombreuses paroles, mais en désirs et résolutions efficaces de plaire à Dieu, de procurer sa gloire, d'accomplir sa volonté. Il demande « que leur lumière brille et que le prochain, témoin de leurs bonnes œuvres, en rende gloire au Père céleste » (3). Ce qu'il reproche aux Pharisiens, c'est « de préférer leur gloire à celle de Dieu ». (4). Pour Lui, Fils de Dieu et Fils de l'Homme, Il ne connaît pas d'autre but à sa venue en ce monde que de glorifier son Père; et c'est là que tendent ses pensées, ses actes, ses paroles, son existence partout et toujours : *ut glorificetur Pater in Filio* (5).

* * *

Plus Il approche de son sacrifice, plus Il nous laisse voir au fond de son cœur le désir enflammé qui domine tout le reste : servir à la gloire du Père. Quand, le soir des Rameaux, des Grecs demandent à le voir, prémices des nations qui vont se convertir, Il n'est plus maître de son émotion : « Mon âme se trouble. Que dirais-je? Père sauve-moi de cette heure. Mais non, c'est pour cette heure-là que je suis venu. Père, glorifie ton nom (6)! » Sur la même préoccupation de faire connaître son Père et de le glorifier s'achève la prière incomparable qui, le Jeudi-Saint, précède immédiatement la terrible agonie : « Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi, je t'ai connu, et ceux-ci, que tu m'as donnés, ont connu que tu m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître encore mieux, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux. »

Sans le Christ, en effet, « le monde ne connaît pas Dieu », il ne le connaît pas vraiment, ne sachant rien de la Trinité. Le connaît-il mieux, qu'il ne pourrait pas lui rendre des hommages,

(1) Psalm. XXXVIII, 7 à 9.

(2) Hebr., X, 4 à 10.

(3) Matt., V, 16.

(4) Jo., XII, 43.

(5) Jo., XIV, 13.

(6) Jo., XII, 27-28.

des adorations dignes de sa perfection et de sa majesté infinies. Mais, par le Christ Fils de Dieu venu parmi nous, le Père est connu; à travers Lui l'amour du Père se manifeste à nous, se donne à nous, s'établit en nous. Par un double mouvement dont pouvait seule nous rendre capables cette communion au Christ, nous sommes sûrs d'être aimés du Père et nous osons l'aimer. *Ego in ipsis*, dernière, toute dernière parole de Jésus, avant qu'Il entre à Gethsémani pour y agoniser, conclusion de tout son enseignement, suprême résumé de sa mission et de son œuvre, clé du mystère de l'Incarnation. « Moi en eux, ô mon Père, pour te donner à eux et te les donner; moi en ta création pour te porter à elle et la ramener à toi. »

C'est en Jésus, Verbe Incarné, que s'accomplit, en effet, l'étonnante rencontre, et que le monde, sorti des mains de Dieu, remonte jusqu'à Dieu. En s'unissant la nature humaine, le Fils de Dieu s'est uni toute la création. Lui, « par qui tout a été fait, et sans qui rien n'a été fait », Lui, Sagesse éternelle, présent bien avant que la terre existât, quand « se préparaient les cieux et que s'équilibrait la source des eaux », Il avait comme « en se jouant » et avec « des délices sans cesse renouvelées », *disposé toutes choses* pour le sublime achèvement de son œuvre (1).

Où tend la Création, et, dans quelle suite admirable elle se continue, mieux que jamais aujourd'hui nous l'entrevoions, grâce aux progrès de la science humaine partie, sans esprit de retour, à la découverte grandissante de l'espace et du temps. Devant nos regards éblouis, les origines du monde aussi bien que ses limites vont sans cesse reculant, mais à quelque distance qu'elles s'éloignent, soit dans la multitude des âges révolus, soit dans l'insondable profondeur des cieux, partout nous le voyons soumis à un développement de plus en plus riche, de plus en plus harmonieux. Et, si c'est un honneur pour l'homme, après de longues recherches, que d'en découvrir les lois une par une, combien plus rendent-elles gloire à Celui qui, d'un seul décret les a établies! A l'hypothèse explicative qui a suscité le plus d'enthousiasme, on a donné, on donne encore le nom d'évolution. Pourquoi nous effraierait-elle, nous croyants, si elle se borne (bien comprise et ne divaguant pas jusqu'à faire procéder le plus du moins et l'être du néant), si elle se borne à mettre en évidence l'ordre suivant lequel Dieu commande à ses créatures de se suivre et, oserai-je dire, de s'aider l'une l'autre pour épanouir plus régulièrement les virtualités, les puissances, les germes d'avenir qu'Il a lui-même, en les créant, déposés en elles? La matière brute elle-même, si on l'analyse, révèle une progression constante, des électrons aux atomes, aux molécules, aux cristaux, — tous résultant de l'assemblage d'éléments primordiaux. Au-dessus apparaît, mystérieuse, la vie, elle aussi échelonnée depuis les plantes qui remontent à des millions et millions d'années jusqu'à celles qu'aujourd'hui nous diversifions à notre gré, depuis les bêtes géantes des temps préhistoriques jusqu'aux cellules et aux microbes qui maintenant obéissent dans nos laboratoires, depuis tant et tant d'espèces disparues ou prospères jusqu'à l'homme enfin, jusqu'à l'homme en qui se retrouvent toutes les formes qui l'ont précédé et qui y ajoute toutes ces nouveautés transcendantes : la conscience, la raison, le libre arbitre.

Or, ce n'est là qu'une vue bornée de la terre, du petit coin d'espace et de durée que nous habitons maintenant. Que dire de la distance entre nébuleuses, laquelle se mesure par centaines de millions d'années-lumière?

Mais ne nous laissons pas prendre au vertige des immensités. Placés comme au point de rencontre de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, nous avons sur tout l'univers, ainsi que l'a vu Pascal, la supériorité de le connaître, alors que lui, sans la conscience de soi qu'il acquiert en nous ou en d'autres esprits

comme nous, resterait masse informe et n'atteindrait pas à l'existence vraie. Dans la savané des mondes, la plante qui compte, ce n'est pas le plus géant des arbres, c'est le roseau pensant. Après s'être déroulé comme un discours ininterrompu, le monde semble arriver, dans la nature humaine, au terme actuel de ses efforts, et exprimer en elle un résumé du plan divin. En même temps que notre corps possède, avec les forces chimiques et physiques des êtres non vivants, les énergies plus spontanées qui sont le propre de l'animal et des végétaux, notre âme, elle, s'apparente au monde supérieur des idées; en nous se rencontrent les deux sortes d'êtres, matière et esprit, qu'à en juger, du moins, par l'apparence, on pourrait croire irréductibles. « *Omnia vestra sunt*, écrivait saint Paul aux fidèles de Corinthe : toutes choses sont en vous, se rencontrent en vous, et il n'est rien dans le monde, à quoi vous ne participiez. »

Le Créateur va-t-il arrêter là son œuvre? Est-ce assez pour Lui de l'avoir conduite ainsi jusqu'au point où, par la conscience, elle devient capable de se connaître et, par la raison, capable de Le connaître Lui-même en quelque mesure, de L'entrevoir au-dessus d'elle, à des hauteurs inaccessibles? S'Il l'avait décidé ainsi, nous n'aurions rien à réclamer, et déjà il faudrait Le remercier de nous avoir rappelés à l'être, à la vie consciente, à une certaine intelligence de lui-même. Un malaise pourtant se creuserait en nous, de ce que demeureraient sans réponse nos plus importantes questions, insatisfaites nos aspirations les plus hautes, irréalisables nos plus beaux désirs. A quoi bon tant de chemin parcouru, s'il ne peut aboutir à un but qui en vaille la peine? A quoi bon tout ce progrès du savoir qui nous livre chaque jour plus de secrets, si l'explication suprême nous est refusée? A quoi bon ces efforts qui, de plus en plus, nous rendent maîtres des choses visibles, si l'invisible se dérobe à nous? A quoi bon dominer le présent, si l'avenir est barré devant nous? Vous savez bien, ô Dieu qui avez mis le monde en marche vers Vous et qui sans cesse l'attirez sans lui permettre de repos ailleurs qu'en Vous-même, Vous savez bien qu'il ne peut pas seul aller jusqu'à Vous! Ne viendrez-Vous pas au-devant de lui? Ne le prendrez-Vous pas, comme votre enfant, par la main ou plutôt dans vos bras, pour lui faire achever l'ascension sublime?

La réponse de Dieu, c'est l'Incarnation. Cette nature humaine, où Il a comme rassemblé toute son œuvre extérieure, Il va se l'unir à Lui-même et par elle tout le reste; Il va prendre un corps d'homme et donc un résumé de tous les règnes où entre la matière; Il va prendre une âme d'homme et donc un esprit, avec sensibilité, intelligence, libre arbitre; puis cette nature humaine individuelle qui représenta l'univers, Il va l'adjoindre à sa nature à Lui, à sa nature divine, et lui assigner comme personne celle de son propre Fils, en sorte que l'Être unique, l'Être sacré, issu de ce mystère, se trouvera, par là-même et de droit, admis au sein de la Trinité. Impossible de rêver union plus parfaite. Ni Dieu ne peut condescendre davantage, puisqu'en Jésus Il se fait homme, c'est-à-dire créature; ni à son tour la créature ne peut s'élever plus haut, puisqu'en Jésus elle atteint Dieu. Ce n'est plus ici une rencontre, une alliance, un accord moral d'esprit ou de cœur; c'est l'union réelle et effective, poussée jusqu'à l'unité, l'union hypostatique, l'union de la nature infinie et de la finie en une seule et unique Personne qu'on peut avec même justesse appeler l'Homme-Dieu ou le Dieu-Homme. Les paroles de l'Apôtre cessent de nous surprendre, affirmant du Christ qu'Il est « tout en toutes choses », qu'en Lui réside « tout ce qui existait au ciel et sur la terre, le visible et l'invisible », qu'enfin « Il est avant tous » et que « tout se tient en Lui (1) ». Il est le centre universel où tout aboutit et où tout devient cohérent. La Création, avec Lui, prend un sens et l'on en saisit

(1) Prov., VIII, 23-31.

(1) Coloss., I, 16-19.

le commencement comme la fin, car c'est de Lui qu'elle descend et vers Lui qu'elle remonte. Du mystérieux livre de l'Être que nous ne pouvions lire, les sceaux se trouvent rompus : il nous est grand ouvert, nous savons quel en est l'*alpha* et l'*omega*. Nous possédons la clé de notre destinée; nous savons que, pour la remplir, il nous suffit d'aller de l'avant avec confiance, de croire, d'aimer, de progresser en tout, à travers tout, sous la conduite infaillible d'un tel Chef : *veritatem facientes in caritate, crescimus in illo per omnia qui est caput Christus* (1). Il est, comme Il l'affirme, « la voie, la vérité, la vie »; Il est « la lumière du monde ». A le suivre hardiment, sans regarder en arrière, on ne risque pas de marcher dans les ténèbres. Au terme de la route qui monte, au suprême sommet de toutes choses, il y a le Christ, le Verbe Incarné, l'Homme-Dieu.

Chanoine FÉLIX KLEIN.
Professeur à l'Université catholique de Paris.

L'Art en Belgique⁽²⁾

La preuve par « l'art » est la meilleure preuve de l'existence, à travers les siècles, d'une Belgique indépendante. Bien avant 1830, il y eut en Flandre et en Wallonie des architectes, des sculpteurs, des peintres, des décorateurs dont l'œuvre se peut situer dans le cadre de ce qu'on appelle une « école » et dans l'unité organique, vivante, d'une tradition.

Nous avons souhaité, dans le présent ouvrage, faire la somme de cette tradition, offrir au lecteur le panorama — ni trop sommaire, ni trop détaillé — de *l'Art en Belgique*.

Nous aurions pu remonter à la préhistoire, ou du moins à l'époque gallo-romaine, où nos lointains ancêtres se sont signalés déjà par leur habileté technique, leur esprit inventif, leur goût. Nous avons préféré partir du moyen âge : du XI^e siècle à nos jours les arts plastiques se sont développés dans nos provinces avec une admirable continuité, chacun obéissant à une sorte de logique interne que nous avons essayé de mettre en valeur.

Voici donc définie, — et, nous l'espérons, justifiée — notre coupe à travers le temps. Quant à notre cadre géographique, il suit à peu près le tracé de nos frontières actuelles. Il tient compte, quand il le faut, des subdivisions qui ont eu leur importance. Il écarte, d'ailleurs, tout compartimentage artificiel. Il ne nous a pas semblé, notamment, que la frontière linguistique — déterminant une nette séparation entre nos deux littératures — ait jamais répondu à une division réelle, profonde, sur le plan de l'art.

Une difficulté toutefois se présente ici. Elle est dans les mots plus que dans les choses, dans les mots dont il faut user et qui s'accordent mal avec les phénomènes qu'il importe de qualifier, de ranger sous une étiquette. Persuadé que la Belgique, depuis près de mille ans, est une des patries de l'art, au même titre que l'Italie ou la France, et possède un art véritablement national, nous n'osons et nous ne pouvons parler d'« art belge » avant que la Belgique existe sous ce nom.

L'habitude, à la Renaissance, a été prise, d'employer la désignation : *art flamand*. Tous nos compatriotes, à Rome, sont des *Fiamminghi*; parfois, s'il s'agit d'un Wallon, pour préciser, on

le traite de *Fiammingho wallone*! Aujourd'hui encore, à l'étranger, on ne connaît guère que l'art flamand... Il y a là une injustice contre laquelle les Wallons protestent, à bon droit.

Mais comment réagir contre une coutume qui a presque force de chose jugée, ou tout au moins de chose acquise? En opposant un art wallon à l'art flamand? Non, car l'histoire de notre art ne constitue pas un diptyque. Qu'un art mosan, qui a produit des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, de dinanderie et d'enluminure, ait brillé d'un très vif éclat avant que Jean Van Eyck, né au bord de la Meuse, ait fondé, au bord de l'Escaut, il y a cinq siècles, la peinture dite flamande, nul ne songe à le contester. Mais une fois créée cette peinture « des anciens Pays-Bas » — telle est l'expression proposée par les érudits et qui correspond aux réalités historiques et esthétiques — qui songerait à rompre l'unité de la plus cohérente des écoles?

Roger de Tournai, sous le nom de Roger Van der Weyden, devient le peintre de Bruxelles. Et l'un des meilleurs avocats de la cause wallonne, Jules Destrée, n'a pas cherché à le détacher de l'école flamande. S'il nous arrive encore d'abuser du qualificatif « flamand », qu'on veuille reconnaître en cette manière de s'exprimer la figure que les grammairiens nomment synecdoque : la partie désigne le tout. La Flandre de l'art, et spécialement de la peinture, c'est l'ensemble des régions formant aujourd'hui la Belgique — avec, pour le XV^e siècle et une partie du XVI^e, adjonction de la Flandre française et d'une portion de la Hollande d'aujourd'hui.

Rien de plus vain, en pareille matière, que de s'insurger contre un usage universellement adopté. Rien de plus vain aussi qu'un nationalisme rétrospectif appliqué à des périodes où les nations comptaient à peine, où les rivalités, les jalousies locales et raciques s'atténuaient dans le rayonnement universel de l'idée chrétienne ou de l'humanisme. Vers 1430, cependant, sur la carte de l'Occident, les frontières de l'« école flamande » esquissaient déjà le contour, la figure d'une Belgique indépendante... à naître comme telle quatre cents ans plus tard.

Nous disons donc *l'Art en Belgique*, faute d'un terme qui, couvrant exactement cet art, rendrait mieux compte de sa liaison, de sa consubstantialité avec le pays.

* * *

Si toutefois cette connexion de notre art avec notre sol, notre climat, notre milieu, les qualités des deux races qui vivent sous notre ciel nous apparaît chose évidente, indépendamment de toute théorie, de tout déterminisme tainien, de tout système, ce n'est pas à dire que l'on doive considérer l'évolution des formes, des techniques et des sentiments esthétiques comme se produisant chez nous « en vase clos ».

Certains critiques, par une sorte de patriotisme mal compris, ont mis, en parlant de notre art, le principal accent sur ses caractères locaux. Ils ont eu tendance à considérer comme traîtres à leur pays, à leur « école » les maîtres de chez nous qui ont regardé au delà de nos frontières et qui se sont efforcés d'acclimater dans leurs ateliers, dans leurs œuvres les formes de l'art étranger. Or, c'est se condamner à ne rien comprendre à nos arts que de ne point les replacer dans le cadre élargé de l'Occident et de l'Europe.

Tous les courants qui se sont manifestés en Italie, par exemple, et en France — pour ne rien dire de l'Allemagne, de la Hollande, de l'Angleterre et même de l'Espagne — ont eu leurs répercussions en Flandre, en Wallonie. N'avons-nous pas eu, en sculpture comme en peinture, nos romanisants, nos caravagesques, nos baroques, nos poussinistes, nos davidiens, etc.? En architecture, avons-nous inventé un style qui ne fût point connu de nos voisins? Constater cela, ce n'est aucunement déprécier l'effort, l'originalité de nos maîtres. C'est, au contraire — étant donné que leurs

(1) Ephes., IV, 15.

(2) Un ouvrage magnifique, *l'Art en Belgique*, paraîtra très prochainement à la Renaissance du Livre, à Bruxelles. Nous devons à la grande obligeance des éditeurs la publication en primeur, ici, de l'introduction par M. Paul Fierens, des pages sur Jean Van Eyck par M. Jacques Lavalleye, et de celles sur de Braekeleer par M. Paul Fierens.

réactions ont toujours été personnelles — affirmer qu'ils se sont élevés au-dessus de tout régionalisme, qu'ils ont accédé au plan de l'universel, que, si nôtres soient-ils, ils ne sont pas exclusivement nôtres, — que la valeur de notre art est *humaine* autant qu'elle est *nationale*.

N'est-ce pas le rôle historique de la Belgique que d'être un carrefour — et souvent, hélas! un champ de bataille? Malgré les pillages, les destructions qui ont accompagné les guerres de religion et les autres, malgré les excès des iconoclastes, des armées révolutionnaires françaises, des armées allemandes en 1914, nous conservons un trésor à rendre jaloux des pays plus grands et moins éprouvés que le nôtre.

Et si la Belgique est un carrefour d'influences, où s'accusent des antagonismes, où du choc des idées jaillissent des éclairs, où les conflits d'ordre esthétique se résolvent en harmonies, en symphonies, n'a-t-on pas dit de Rubens qu'il avait été le grand carrefour de la peinture? Rubens, maître « belge » — et européen peintre « catholique » au vrai sens du mot...

« Rubens est un Italien », dit Berenson. C'est ridicule! Mais on n'explique pas complètement Rubens en répétant sur tous les tons : C'est un Flamand. « En toute circonstance, a écrit Fromentin, c'est un homme qui honore l'homme. » Voilà, nous semble-t-il, la meilleure façon aussi d'honorer son pays, son temps, son « école ».

Notre art a donc assimilé les apports des arts étrangers. Il a aussi rayonné sur le monde. Grand fut au XV^e siècle, en Italie, le prestige de la « manière flamande », et au XVIII^e siècle, en France, en Angleterre, celui de Rubens, de Van Dyck. Des Flamands, des Wallons se sont expatriés : Juste de Gand, François Duquesnoy, Jean Varin, Gilles Demarteau et combien d'autres! Pas un grand musée et pas un petit où l'art de chez nous ne soit à l'honneur. Un Belge a le droit d'être fier de ce que le soleil ne se couche jamais sur la beauté créée par ses ancêtres, voire par ses contemporains.

Car nous n'exaltons pas nos arts d'hier pour écraser, sous d'injustes comparaisons, ceux d'aujourd'hui. Nous faisons confiance à nos « modernes », à nos « jeunes », qui, sur divers terrains — et récemment à l'Exposition de Paris, sur ceux des Arts et des Techniques — ont remporté des victoires incontestables, attestant que la tradition, d'ailleurs, reste à la base des innovations les plus hardies.

* * *

Le nationalisme étroit, un peu agressif, que nous dénoncions à l'instant est à l'origine du discrédit immérité qui pèse sur certaines époques de transition — d'aucuns disent de décadence — où notre art se métamorphose sous des impulsions venues de l'extérieur. Pour ne parler que de nos peintres — et la peinture est par excellence « notre art » — quel mal n'a-t-on pas dit de nos italianisants du XVI^e siècle? A-t-on oublié que Breughel, en somme, fut l'un d'entre eux, et Rubens lui-même dans sa jeunesse? N'a-t-on pas aussi négligé exagérément nos « petits maîtres » du XVIII^e siècle, accusés d'être trop Français ou trop Hollandais?

Des conceptions plus équitables à cet égard se sont fait jour ces dernières années. On nous permettra de rappeler avec quelle chaleur un Fierens-Gevaert plaida la cause des « métis italo-flamands » dépréciés par Fromentin, des sculpteurs baroques, des paysagistes et peintres de genre de second ordre, qu'il faut replacer à leur rang. Nous avons voulu, dans l'économie du présent ouvrage, qu'entre les trois grandes époques de notre art — le XV^e, le XVII^e, le XIX^e siècle — les autres ne fussent point comme écrasées, escamotées. Nous avons tenté d'opérer un redressement des opinions préconçues, toutes faites. Nous avons procédé à une redistribution de la riche matière qui s'of-

frait à nous, selon un plan qui, de lui-même, s'imposait, clair et systématique.

Moyen âge, Renaissance, Temps modernes : ce sont trois états de notre art. A chacun nous avons consacré un livre et, sans entrer ici dans le détail de la répartition des chapitres dans ces trois livres, nous pouvons dire que chacun constitue la vaste synthèse d'un « moment », d'un style, d'une « vision », dont nous avons montré les antécédents et les origines et marqué l'apogée, le point culminant, le point d'équilibre et de perfection. Dans l'ensemble, nous espérons avoir introduit un ordre acceptable. Et nous avons fait, à l'égard des hommes, des œuvres, comme à l'égard des « périodes », un effort d'impartialité.

On voudra peut-être nous tenir compte de cet effort et ne pas nous tenir rigueur des quelques fautes que nous avons pu commettre, des lacunes que fatalement on découvrira dans notre travail. Nous ne pouvions prétendre épuiser notre beau sujet ni satisfaire tous les spécialistes, les coupeurs de cheveux en quatre. L'histoire de l'art, pour beaucoup, est un jeu stérile : petit jeu des attributions, grand jeu des controverses sur le Beau. Nous avons essayé de nous tenir à égale distance de l'érudition pédante et de la rêverie philosophique. Nous avons accordé plus d'importance aux hommes qu'aux systèmes, aux œuvres qu'aux documents — et aux illustrations qu'au texte.

Nous nous adressons à tout « honnête homme », à tout Belge, spécialement, qui souhaite embrasser d'un large coup d'œil la « multiple splendeur » d'un pays glorieux entre tous et des plus grands sur le terrain de l'art. Nous nous adressons à tous ceux pour qui, avant d'être un objet d'étude, un chef-d'œuvre est un instrument de délectation, une promesse de bonheur.

PAUL FIERENS.

Professeur à l'Université de Liège.

Jean Van Eyck

Les origines : Hubert et Jean Van Eyck

Jusqu'en ces dernières années on convenait communément qu'à l'origine de l'expansion extraordinaire de la peinture flamande du XV^e siècle il y avait l'action de deux frères de génie, Hubert et Jean Van Eyck.

Cette théorie est actuellement battue en brèche et voici quelques arguments développés par les tenants de la thèse nouvelle, défendue avec fougue par un collectionneur brugeois, M. Renders.

L'étude critique des documents écrits et l'analyse des œuvres peintes ne permettent pas de reconnaître le rôle de Hubert, frère présumé de Jean; seul ce dernier est l'initiateur de la peinture flamande.

Sur quels arguments repose la croyance en l'existence et l'activité de Hubert?

Mais sur sa pierre tombale! Malheureusement la dalle funéraire que conserve le Musée lapidaire de Gand et qui aurait scellé la sépulture du peintre à la cathédrale Saint-Bavon ne constitue qu'une source mutilée et d'authenticité équivoque. Il s'agit en effet d'une pierre de remploi et le texte de l'épithaphe qui y aurait été gravé, aux dires des auteurs qui en ont conservé le souvenir, est composé dans la langue caractéristique du XVI^e siècle. M. Lyna a prouvé, au cours d'un examen philologique, que le texte de l'épithaphe fut rédigé entre 1565 et 1568, car en 1565 Lucas de Heere ignore la date de mort de Hubert lorsqu'il publie

Den hof en boomgaard, tandis que Marcus Van Vaernewyck signale en 1568, dans le *Spiegel der Nederlandsche Oudtheyt*, que Hubert est décédé le 18 septembre 1426.

C'est sur la foi d'un quatrain inscrit sur le rebord inférieur de l'intérieur des volets du retable de l'Adoration de l'Agneau mystique que réside le principal argument pour Hubert.

Ce texte, à l'heure actuelle, est mutilé au début du troisième vers; en voici l'édition :

Pictor Hubertus e Eyck. Major quo nemo repertus

Incepit. Pondusque Johannes arte secundus

Judoci Vyd prece fretus

VersU seXta Mai Vos CoLLoCat aCta tUerl.

Ces vers furent l'objet d'interprétations diverses; plusieurs solutions furent proposées pour compléter le début du troisième vers; d'aucuns suggèrent : *frater perfecit*, ce qui implique la parenté des deux peintres et la part prépondérante de Hubert dans le travail de création. Jean fut appelé par Josse Vyd, riche échevin de Gand, pour achever l'œuvre que le peuple peut voir à partir du 6 mai 1432, le dernier vers constituant un chronogramme.

Si le quatrain semble explicite, le tableau l'est aussi pour ceux qui savent l'analyser. On devrait y reconnaître le faire de deux artistes, la « main » de deux peintres ayant, non pas exactement collaboré, mais s'étant suivis, le second terminant le travail du premier. Les historiens de l'art s'efforcèrent de retrouver la part de chacun des artistes. La plus grande confusion en résulta : les panneaux qui pour les uns sont l'œuvre de Hubert, sont de Jean pour d'autres. D'autre part, les comparaisons avec la production certaine de Jean sont aisées, tandis que le catalogue de Hubert est inexistant. Un travail d'historien s'impose donc; il faut soumettre le quatrain aux règles de la critique historique pour en établir l'authenticité.

Paléographiquement, la graphie des quatre vers est peu nette, elle est négligée et manque de style, alors que les nombreux textes inscrits sur le polyptyque se caractérisent par leur relief, le souci de la symétrie, leur tracé vigoureux.

Au point de vue linguistique, le latin employé peut être du début du XV^e siècle, mais faut-il exclure le jeu d'un clerc du XVI^e siècle, par exemple, composant ce quatrain dans une langue archaïque? Car l'esprit de ces vers ne semble pas dater des années 1430. Les expressions *major quo nemo repertus*, *arte secundus* rappellent la manière de la Renaissance et non le début du XV^e siècle, époque à laquelle les enlumineurs, les mécènes sont représentés en petit format, agenouillés devant la Madone et les écrivains se recommandent aux suffrages des saints sous la protection desquels ils se placent humblement. Enfin ne conviendrait-il pas d'examiner s'il était déjà dans les usages alors de faire des chronogrammes dans notre pays? En 1882, un spécialiste en la matière, James Hilton, mettait en doute l'authenticité du quatrain à cause de cet argument.

L'histoire de ces vers est obscure, elle aussi. L'examen de ce problème peut se mener de front avec la troisième source susceptible de clarifier le débat : les textes littéraires.

Jusqu'en 1565, seul le nom de Jean Van Eyck est connu des auteurs flamands et italiens qui louent son art. A cette date apparaît pour la première fois le nom de Hubert : Lucas de Heere le dit auteur du tableau de Gand dans son ode intitulée : *Den hof en boomgaard*. Le quatrain ne serait-il pas contemporain de cette compilation historique et de l'épithète? Car avant 1565 personne ne signale ce texte si précieux pour la connaissance de l'origine du chef-d'œuvre par excellence et pour celle du peintre réputé l'inventeur de la peinture à l'huile. Depuis la seconde moitié du XVI^e siècle, l'hésitation au sujet de l'attribution appa-

rait... alors que la lecture du quatrain aurait dû faire écartier tout doute. Ces vers, en réalité, resteront dans l'oubli jusqu'en 1823, lorsque De Bast en découvrit le texte en parcourant les écrits du généalogiste Van Huerne qui le signale dans son recueil d'épithètes entre 1615 et 1622. Les vers mutilés réapparurent en 1824, tandis que Waagen, le directeur du Musée de Berlin, dérochait les cadres des volets du polyptyque conservés alors en Allemagne. Les sources écrites mentionnent seulement le quatrain au début du XVII^e siècle et à partir du XIX^e siècle.

Mais ici se pose une question très délicate. Si le quatrain ne fut pas inscrit sur le cadre du tableau dès 1432, qui aurait eu intérêt à l'y faire figurer au mépris de toute vérité historique? Ce qui revient à dire : qui eût profité à faire surgir le nom de Hubert pour éclipser celui de Jean, connu grâce à des œuvres signées et datées?

Il convient de rappeler à ce sujet que Jean Van Eyck fut toujours considéré comme le chef de l'école brugeoise, alors que son chef-d'œuvre est conservé à Gand. Ne peut-on supposer que les chroniqueurs du XVI^e siècle tentèrent de donner la paternité de ce qui constituait le trésor par excellence de leur fière cité à un maître gantois? C'est l'origine de la gloire de Hubert Van Eyck. Notons que cet argument n'est pas sans valeur réelle; n'y eut-il pas des critiques qui dotèrent les frères Van Eyck d'une sœur de génie, elle aussi, Marguerite, qui se spécialisa dans l'art de la miniature? Pure invention d'esprits trop féconds.

Si l'existence de Marguerite ne fut qu'éphémère dans l'imagination de certains, celle de Hubert repose sur des textes d'archives. Documents peu nombreux qui s'échelonnent de 1424 à 1426 et dans lesquels apparaissent les noms d'un « Lubrecht Van Heycke », puis d'un « meester Ubrecht den Scildere ». Mais il n'est nullement question de la part prise par Hubert dans le retable de l'Agneau; le peintre Ubrecht n'est pas nécessairement le même que Lubrecht Van Heycke et, dans tous les cas, nulle trace de liens de parenté entre Hubert et Jean.

Il nous semble très curieux de constater l'absence du nom de Hubert Van Eyck dans les registres des administrations duciales, alors que Hubert, à croire le quatrain, est si célèbre. Comment la famille princière n'attachait-elle pas cette gloire à son service, alors qu'elle le fit pour Jean Van Eyck et pour son authentique frère, Lambert Van Eyck, cité deux fois dans les comptes de Philippe le Bon avec son titre de frère du « peintre de Monseigneur »?

Concluons de ce débat qu'on ignore tout de Hubert Van Eyck : fut-il peintre? Commença-t-il le retable de Gand? Fut-il le frère de Jean Van Eyck? Aucun argument sérieux ne permet d'établir ces faits. Au contraire, l'étude des œuvres de Jean Van Eyck interdit de lui enlever ce que d'aucuns voudraient attribuer à l'hypothétique Hubert. En fait, Hubert Van Eyck semble rejoindre dans le monde des ombres les fameux frères Victor et Henri Dünwege, que des études récentes ont permis de rayer de la liste des peintres westphaliens du XV^e siècle.

Bibliographie

Mais il est temps de résumer les renseignements bibliographiques que nous possédons sur Jean Van Eyck, avant d'aborder l'étude de ses œuvres.

Il est né vers 1390 et est originaire du Pays de Meuse, plus précisément de la région maestrichtoise. Cette date peut se déduire d'un texte de 1682 dans lequel il est fait mention d'un tableau figurant un roi mage en possession de Diego Duarte d'Anvers que Jean Van Eyck a peint en 1414. Ce serait la première œuvre conçue et datée du maître.

On peut suivre la carrière de l'artiste grâce à divers textes d'archives, à plusieurs sources littéraires et aussi grâce aux neuf tableaux signés et datés par lui entre 1432 et 1439, ce qui constitue des points de repère importants pour classer sa production.

Il fut peintre du comte Jean de Hollande et séjourna à La Haye pour y décorer le château comtal, travail, disparu aujourd'hui, dont il fut payé entre le 24 octobre 1422 et le 11 septembre 1424. Le 19 mai 1425 Philippe le Bon le nomme peintre de sa Cour et valet de chambre et tient à noter dans son acte qu'il a Jean Van Eyck en haute estime depuis longtemps. A cette époque le peintre habite Lille; il passe par Tournai le 18 octobre 1427 et y est l'objet d'attentions du Magistrat qui organise une réception en son honneur. Le duc a pleine confiance en lui; il le charge de missions, en particulier celle d'accompagner, au Portugal, l'ambassade que dirige Jean de Roubaix et dont le but est de demander la main d'Isabelle de Portugal pour le puissant duc d'Occident. Jean Van Eyck s'embarque le 19 octobre 1428 et, à peine arrivé dans la péninsule ibérique, se met en devoir d'accomplir la mission spéciale dont l'a chargé Philippe le Bon, c'est-à-dire de faire le portrait de la jeune princesse. Le 12 février 1429 il expédia vers la Flandre l'effigie d'Isabelle de Portugal, dont l'exemplaire original est perdu.

A son retour, Jean Van Eyck s'installa à Bruges, résidence habituelle du duc; il s'y maria et devint père de plusieurs enfants. Le duc ne manqua pas de témoigner sa sympathie à l'artiste. Il fut le parrain de son fils aîné; le 19 février 1433 il se plut à visiter son atelier; en 1434-1435 il porta son traitement annuel de 100 livres parisis à 360 livres de 40 gros de Flandre. C'est à Bruges que Jean Van Eyck mourut en 1411, après avoir rempli une carrière particulièrement brillante; il fut enterré dans la cathédrale Saint-Donatien. On a perdu toute trace de ses restes mortels, la cathédrale de Bruges ayant été détruite totalement à la Révolution française.

Le caractère génial de l'œuvre eyckienne n'échappa à personne; tous les peintres de Flandre se mirent à son école; les artistes de l'étranger étudièrent ses réalisations et s'en inspirèrent même parfois; les amateurs d'art de Flandre, de France, d'Italie et d'Espagne se plurent à collectionner ses œuvres; les historio-graphes aimèrent à chanter ses louanges. Combien précieux sont les témoignages des chroniqueurs italiens à ce sujet, qu'il s'agisse de Cyriaque d'Ancône (1449) : *Joannem præclarum Brugiensem, pictore decus*; de Bartolomeo Facius : *Joannes Gallicus* (sic) *nostrî sæculi pictorum princeps judicatus est*, ou de Giovanni Santi qui proclame en 1485 : *Il gran Johannes, il discepol Ruggero*.

Le polyptyque de Gand

Le grand titre de gloire de Jean Van Eyck est évidemment son chef-d'œuvre, le polyptyque de l'*Adoration de l'Agneau mystique*, que conserve la cathédrale Saint-Bavon de Gand.

Œuvre monumentale et gigantesque, datée de 1432 d'après le quatrain. Constatacion curieuse, jamais tableau aussi célèbre n'a suscité autant de discussions. *L'Amour sacré et l'Amour profane*, du Titien (Rome, Galerie Borghèse), divise les interprètes du sujet représenté par l'illustre Vénitien; mais c'est là l'unique source de dissensions. Tandis que pour le retable de Gand l'accord ne se réalise entre les historiens de l'art qu'à propos de sa qualité éminente. Nous avons examiné les diverses opinions au sujet du ou des auteurs du tableau. Deux thèses sont en présence en ce qui concerne le mécène qui aurait commandé l'œuvre. L'échevin gantois Josse Vyd et sa femme Isabelle Van Borluut apparaissent agenouillés, dans l'attitude de donateurs, sur deux panneaux au revers des volets. Le magistrat fut un homme

puissant et fort riche; mais peut-on supposer qu'il ait demandé au plus grand des peintres de son temps, à celui qui était l'artiste attitré des princes, de réaliser le tableau le plus considérable qui fut alors? Pourquoi le peintre aurait-il figuré l'effigie des donateurs à l'extérieur de sa composition et non pas, en format réduit, dans la scène principale? L'hypothèse que Josse Vyd et sa femme ne sont pas les initiateurs de l'œuvre est bien plus vraisemblable. C'est à La Haye que Jean Van Eyck commença son travail à la demande de son grand protecteur, le comte Jean de Hollande. Et l'on date ses débuts vers 1420. A la mort du prince, Jean Van Eyck s'installa en Flandre, emportant avec lui les panneaux déjà exécutés. C'est alors qu'intervint Josse Vyd commandant au peintre l'achèvement du polyptyque. Le retable prit place dans la chapelle que Josse Vyd possédait près du déambulatoire de la collégiale des Saints-Jean, qui deviendra plus tard cathédrale Saint-Bavon. La bonne dizaine d'années séparant la conception de l'achèvement de l'œuvre explique les anomalies qu'on y constate : échelle différente pour les sujets du registre supérieur et ceux du registre inférieur, points de vue multiples dans les perspectives, donateurs représentés sur l'extérieur des volets, architecture manquant d'unité pour relier toutes les parties de l'œuvre.

Le désaccord est complet aussi au sujet de l'interprétation à donner à la composition. Et ici les discussions entre historiens de l'art et théologiens prirent parfois une allure agitée. Tous sont d'accord pour reconnaître l'unité de la conception qui fut inspirée, sans doute possible, par des théologiens. Mais s'agit-il de la figuration de la Rédemption avec ses heureuses conséquences pour l'humanité? S'agit-il de la glorification du Christ triomphant au ciel (registre supérieur), prêtre et médiateur sur terre (registre inférieur) et vainqueur de l'enfer (sujet représenté sur une prédelle supposée du retable), glorification préparée par les épisodes peints sur les revers des volets : le mystère de l'Incarnation prédit par les prophètes et les sibylles, annoncé par saint Jean-Baptiste et relaté par saint Jean l'Évangéliste? S'agit-il de l'illustration d'une vision que sainte Hildegarde décrit dans le *Scivias*, traité mystique de 1141-1151 dont le thème est le dogme de la Communion des saints? S'agit-il des noces mystiques de l'Agneau, de l'union par l'amour avec le Christ rédempteur des âmes?

Tous ces exégètes insistent sur un aspect différent d'un problème unique au fond : le dogme de la Rédemption qui est la base même de la religion catholique. Convient-il de pousser plus loin et de s'efforcer de serrer de plus près le sens qu'a voulu donner l'artiste à sa composition? Aucunement, l'interprétation donnée est suffisante pour comprendre le sujet et permet d'apprécier les qualités esthétiques de l'œuvre. Il est cependant intéressant de constater que pour faciliter l'intelligence du sujet, l'artiste s'est visiblement inspiré d'un texte liturgique, celui de l'office de la fête de Toussaint. On retrouve tous les éléments constitutifs du retable en lisant cet office inspiré de l'Apocalypse et du sermon sur la montagne dans lequel le Christ a célébré les Béatitudes. Les leçons du premier nocturne, les huit répons des Matines, les antiennes des vêpres et des laudes, l'épître et l'évangile de la messe décrivent les personnages et les groupes qui apparaissent dans le polyptyque.

L'Adoration de l'Agneau mystique est le plus beau chant de mystique médiévale qu'un artiste ait réalisé; il se classe tout près de la sublime *Divine Comédie* du Dante qui exprime, comme le retable de Gand, l'âme même du peuple chrétien. Raphaël composera un grand thème religieux en 1508-1510 lorsqu'il décorera la Chambre de la Signature au Vatican de la célèbre *Dispute du Saint-Sacrement* dans laquelle il illustre le sujet théologique de l'union de l'Église militante et de l'Église triom-

VIENT DE PARAÎTRE

Un événement artistique et littéraire



L'ART EN BELGIQUE

publié sous la direction de Paul FIERENS, professeur à l'Université de Liège
avec la collaboration de

M^{me} Crick-Kuntziger, MM. Pierre Bautier, A.-J.-J. Deleu, Jacques Lavalleye,
Georges Marlier et Paul Rolland.

Un splendide volume, grand in-4° (32×25 cm.) de 550 pages, imprimé sur papier de grand luxe, contenant plus de 600 photographies reproduites avec une merveilleuse fidélité par les procédés d'héliogravure les plus perfectionnés; 8 planches hors-texte en couleurs complètent cette admirable collection de chefs-d'œuvre.

PRIX DE L'OUVRAGE :

Volume broché : 225 francs
(A terme 240 fr. - 20 fr. par mois)

Volume relié : 275 francs
(A terme 295 fr. - 25 fr. par mois)

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je déclare souscrire à L'Art en Belgique
au prix de payable Frs

Nom.....

Adresse.....

Veuillez retourner votre bulletin de souscription à votre libraire ou à l'éditeur
LA RENAISSANCE DU LIVRE, 12, place du Petit-Sablon, BRUXELLES

LES NOUVEAUTÉS EN
OR ROSE



HRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

COOSEMANS

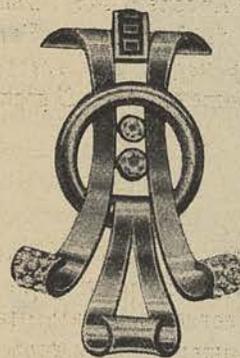
JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE

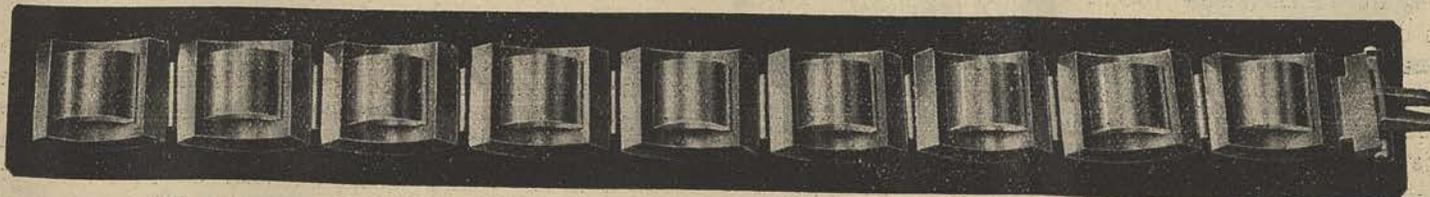


OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS

BROCHES-CLIPS
BRACELETS
BAGUES



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS



OR ROSE ET JAUNE

25, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES



SUCHARD
Velma
CHOCOLAT FONDANT
POUR CROQUANTS - FOR BAKING ONLY

SUCHARD
Chocolat Fondant
sans rival

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

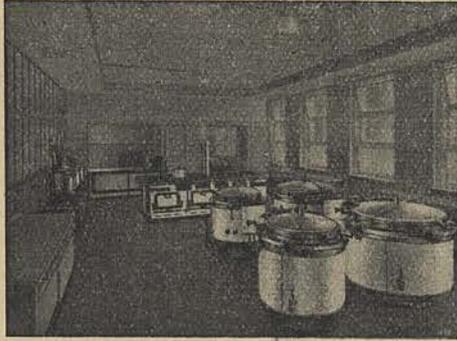


SUCHARD
Milka
CHOCOLAT
AU LAIT CONCENTRÉ
POUR CROQUANTS - FOR BAKING ONLY

SUCHARD
Le meilleur
chocolat au lait

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

INSTALLATIONS COMPLÈTES DE CUISINES MODERNES



Usines Gebr.
A.-G. DEMMER

EISENACH
Fondée en 1868

Agence Générale
Ateliers
Raym. Strickaert
5-7, av. Raymond
Van der Bruggen
Tél. 21.04.48



LE "MOSAN"
Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES

Le "Mosan"
est le plus

Propre
Économique
Hygiénique
Pratique
Solide
Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)



UN CADEAU
qui sera toujours reçu
avec plaisir, à la fois
bijou et instrument de
travail pratique et précis.

Swan Pen
POUR LA VIE



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.78
13, RUE ROYALE
BRUXELLES

phante par le Christ eucharistique. Idée assez semblable à celle que développa Jean Van Eyck un siècle plus tôt en Flandre; mais la réalisation de Raphaël est tout empreinte de l'esprit novateur de la Renaissance. Le retable de Gand résume une époque; la fresque de Raphaël est annonciatrice de temps nouveaux.

Pour faciliter l'intelligence de son œuvre, Jean Van Eyck a multiplié les textes dans sa composition; ils sont d'excellents guides, quoique la liturgie de la Toussaint éclaire d'un jour lumineux la compréhension du thème. Le registre supérieur comporte cinq panneaux décorés chacun de figures de grand format. La Divinité (nous ne déciderons pas s'il s'agit du Père ou du Fils, quoique la première hypothèse soit bien vraisemblable) occupe le panneau du centre; elle est coiffée d'une tiare étincelante de pierreries, elle tient un sceptre de cristal à la main, son manteau rouge est bordé de passementeries et de pierres précieuses, une couronne finement ciselée est déposée devant le trône. A gauche, la Vierge est assise, elle lit; son visage est un chef-d'œuvre de délicatesse et de douceur virginales, la tête est ceinte d'une couronne d'or agrémentée de lys immaculés, une belle chevelure ondulée retombe mollement sur les épaules. Saint Jean-Baptiste est drapé d'un ample manteau de lourd drap vert; il médite le texte inscrit dans le volume qu'il tient ouvert sur les genoux; de la droite, il montre Dieu, geste qui exprime souvent la parole qui le caractérise : *Ecce Agnus Dei*; sa figure aux traits profonds et graves est encadrée d'une puissante chevelure et d'une barbe. Les panneaux suivants représentent des groupes d'anges chanteurs et d'anges musiciens célébrant la gloire du Très-Haut. Tous ont revêtu de lourdes et chatoyantes chapes, leurs figures ovales sont auréolées de chevelures blondes retenues par des diadèmes multicolores. Les instruments de musique, le pupitre à la jouée sculptée sont minutieusement reproduits, l'artiste aime à figurer les moindres détails avec précision et se plaît à donner l'impression de la belle matière, du riche mobilier. L'expression de ces anges, en particulier des chanteurs, est divinement suave; d'après l'ouverture de la bouche, toujours petite et distinguée, on pourrait discerner les voix composant le chœur. Ces anges sont la réplique flamande des choristes de la *Cantoria* de Luca della Robbia de Florence. Enfin, aux extrémités du registre apparaissent Adam et Eve, figures dénudées aux splendides carnations toutes frémissantes de fraîcheur, de douceur. L'attitude de nos premiers parents est empreinte de dignité grave et de chasteté. La figure d'Adam a quelque chose de monumental. Eve tient en main non pas une pomme, mais bien un cédrat, sorte de citron à zeste épais et à surface tuberculeuse; ce fruit était réputé avoir des propriétés magiques au moyen âge. Masaccio lui aussi figura *Adam et Eve* dans une fresque bien connue de Santa Maria del Carmine à Florence. L'expression en est toute différente. Adam et Eve sont chassés du Paradis terrestre et pleurent sous le coup du châtement; à Gand, Jean Van Eyck a voulu une figuration plus sereine, moins dramatique, mais la figure des deux personnages, volontairement sérieuse, posée et réfléchie, reflète parfaitement bien les sentiments de ceux qui furent exclus par leur faute de l'Eden. Jean Van Eyck se révèle ici un profond psychologue et un chrétien connaissant intimement sa foi : la tristesse d'Adam et d'Eve ne dut-elle pas être tempérée par l'assurance de l'œuvre rédemptrice qu'allait accomplir le Christ? Au-dessus de chacune de ces deux figures apparaissent, traitées en grisaille, deux petites scènes : le sacrifice d'Abel et de Caïn, le meurtre d'Abel.

Le registre inférieur a une parfaite homogénéité, la composition représente un splendide paysage dans lequel se meuvent des groupes de personnages d'échelle réduite. Au centre il y a un autel sur lequel se tient debout l'Agneau au flanc percé; un flot de sang coule dans un calice. Quatorze anges entourent l'autel; ils adorent l'Agneau et quatre d'entre eux portent les instruments

de la Passion. A l'avant-plan se trouve une fontaine de vie dont le symbolisme s'indique de lui-même. Dans la partie supérieure le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, irradie des rayons d'or dans un ciel azuré. Le fond de la composition est occupé par des massifs d'arbres aux essences multiples et dans lesquelles on se plaît à dénombrer les citronniers, des palmiers, des pins parasols, des cyprès. De la ligne d'horizon surgissent des tours d'églises, dont seule celle de la cathédrale d'Utrecht est reconnaissable. Des groupes de personnages, trop serrés les uns contre les autres, s'avancent vers l'Agneau, sortant de « coulisses » faites de bosquets ou de massifs rocheux. Ce sont des ermites et des moines (*Beati pauperes...*), des patriarches et des prophètes (*Beati miles...*), des pèlerins (*Beati qui lugent...*), des vierges parmi lesquelles sainte Barbe, sainte Agnès et sainte Dorothee (*Beati mundo corde...*), des juges intègres (*Beati qui siliunt justitiam...*), des chevaliers (*Beati misericordes...*), des apôtres et des martyrs dont saint Liévin, patron de la ville de Gand (*Beati qui persecutionem patiuntur...*), des confesseurs (*Beati pacifici...*). Tous et toutes sont drapés dans des vêtements liturgiques, des armures ou des manteaux colorés et divers; les figures arrondies, les petites mains menues et distinguées sont traitées d'après un type bien établi que l'artiste aime à répéter.

Contrairement à ce qui se pratique généralement, les revers ne sont pas uniquement peints en grisaille. Seules les deux figures des saints Jean le sont à la perfection. Elles apparaissent comme le reflet de statues magnifiques taillées dans une belle pierre par un maître de génie dont le style s'apparente à celui de la sainte Catherine de Courtrai ou des émouvants apôtres de la collégiale de Hal. Les panneaux avec les donateurs flanquent les images des patrons de l'église gantoise. Ce sont des portraits réalistes et fidèles de riches bourgeois, ayant revêtu leur somptueux costumes faits de bon drap de Flandre et dont l'expression reflète la piété et la confiance. Le registre supérieur est occupé par une large scène dans laquelle l'ange Gabriel, plein de retenue, fait le message divin à la Vierge soumise et épanouie. Par des baies ouvertes on peut voir un paysage urbain, une rue bordée de maisons construites suivant le style employé à Gand et à Bruges. Cette scène est surmontée par quatre petites compositions s'inscrivant sous les parties arrondies supérieures des volets : ce sont les vigoureuses figures des prophètes Zacharie et Michée et les délicates effigies des sibylles d'Erythrée et de Cumes.

Le polyptyque de Gand est un vaste chef-d'œuvre qui témoigne de la puissance extraordinaire de son génial créateur. C'est la première grande composition réalisée en Flandre et elle restera toujours l'œuvre maîtresse inégalée. Fierens-Gevaert résume parfaitement bien l'importance du retable : « Le polyptyque de l'Agneau est le poème religieux d'une race, mais il s'adresse à la communauté des peuples et l'humanité entière s'exaltera dans la suite des siècles aux accents de cet hymne épique. »

JACQUES LAVALLEYE,

Maître de conférences à l'Université de Louvain,
Attaché aux Musées royaux
des Beaux-Arts.

AVIS IMPORTANT

Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit le 31 décembre, et qui n'auraient pas encore versé le montant de leur réabonnement (75 fr.) à notre C. C. P. 48.916, de donner des instructions pour que la quittance postale qui leur sera prochainement présentée soit honorée à la première présentation. Ils nous éviteront ainsi d'inutiles frais et ennuis.

La Peinture au XIX^e siècle

Peinture belge

Au siècle où la Belgique, comme telle et sous ce nom, réalise son unité politique, nationale, peut-on dire que naît et se développe un art belge? Oui et non. Architecture et sculpture, nous l'avons vu, sont florissantes, mais, sauf exceptions, ne se caractérisent point par une originalité hors de conteste. Le régionalisme de certaines constructions n'est qu'un vêtement à la mode. Seul Constantin Meunier, sur l'amour du terroir, des travailleurs du sol et du sous-sol, fonde un art de vaste portée. Mais la peinture, art national par excellence au pays de Van Eyck, de Bruegel, de Rubens, connaît après 1830, et surtout dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une renaissance assez éclatante. Peinture « belge » assurément — on peut enfin la qualifier de la sorte — qui toutefois n'est pas imperméable aux influences du dehors. Nous la verrons successivement épouser les formes inventées et expérimentées en France, professer les doctrines du néo-classicisme, du romantisme, du naturalisme, de l'impressionnisme, etc. Elle suivra les mouvements européens déclanchés par l'école française; elle sera soumise aux changements d'humeur des générations qui prendront tour à tour pour guides un David, un Courbet, un Renoir, un Cézanne. Et cependant elle demeurera fidèle à sa propre tradition.

On peut dire bien haut qu'au XIX^e siècle la peinture française s'identifie avec « la peinture » tout court. Or, l'honneur de l'école belge, à partir de 1830, c'est de s'être constituée, d'avoir subsisté parallèlement à la française, dans une dépendance à l'égard de cette dernière qui n'est pas une sujétion, et d'avoir conservé une liberté d'allure et de goût, une richesse authentique, autochtone, dont aucune autre école, à cette époque, n'offre un exemple équivalent. C'est qu'en réalité — ne nous laissons pas abuser par les mots, par les étiquettes — la peinture belge, en 1830, avait derrière elle quatre cents ans d'une existence presque continuée, combien glorieuse et indépendante! Jean Van Eyck, né vraisemblablement aux bords de la Meuse, l'avait créée aux rives de l'Escaut et lui avait donné, avec le Retable de Gand, son code et son premier chef-d'œuvre, sa loi et ses prophètes, son programme et son grand modèle. La Flandre de l'art — l'expression « école flamande » s'étant imposée jusqu'au jour où il fut possible de lui substituer celle d'« école belge » — correspond géographiquement et sur le plan de la conscience esthétique à la Belgique d'aujourd'hui, double et une, bien équilibrée dans son harmonie germano-latine, trouvant dans sa dualité esthétique et dans le jeu de ses contrastes un principe de vie, une raison d'être et d'agir.

Ni Bruegel, ni Rubens, les plus flamands des peintres, ne le sont exclusivement; l'un et l'autre, dans une mesure aisément discernable, participent de l'italianisme, bénéficient des enseignements de l'art méditerranéen, du « maniérisme » et du « baroque ». Or le rôle que l'Italie a joué dans notre peinture durant les XVI^e et XVII^e siècles, la France le joue dans les temps modernes. Elle indique la direction générale, la tendance, propose l'idéal et aussi l'idéologie, suggère les moyens techniques, le style et souvent la formule. Mais les réactions de nos artistes sont éminemment personnelles, commandées par l'hérédité picturale, les souvenirs communs qui font la nation, autant que par la tonalité particulière, individuelle, du tempérament. Les plus solides, les plus délicats de nos maîtres ne sont pas les imitateurs, les suiveurs des maîtres français. Courbet, Manet, d'autres encore leur ouvrent sans doute les yeux, leur apprennent à voir la nature et la vie sous un nouvel angle, mais ils voient de leurs propres yeux et c'est leur pays qu'ils regardent. Nous tâcherons de distinguer, à chaque étape de l'évolution, ce qui constitue

le caractère à la fois traditionnel et novateur de la peinture belge. Ce qu'elle a su acclimater, elle se l'est approprié, elle a digéré ses emprunts; elle a quelquefois devancé les découvertes des inspirateurs de la peinture universelle; elle eut ses trouvailles qui plus d'une fois consistèrent en des retours aux conceptions du passé, à des pratiques ancestrales. Elle a eu, en tout cas, son naturalisme, son impressionnisme. Elle a eu sa « vision du monde », sa palette et sa poésie.

À dater du moment où la Belgique, détachée de la Hollande, a conquis son indépendance et s'en montre digne, le départ que certains voudraient continuer à faire entre Flamands et Wallons d'origine perd décidément sinon toute signification, du moins toute importance véritable. Nous avons désormais une école et rien qu'une. Il ne s'agit pas de nier, de sous-estimer les différences qu'un observateur attentif remarque encore entre les « écoles » d'Anvers, de Bruxelles, de Liège, ou de réduire à presque rien le rôle de ces groupements que l'on a baptisés, par exemple, « école de Tervueren », « école de Laethem-Saint-Martin »; mais dans le tableau synoptique d'une activité multiple, non centralisée — si Paris, au XIX^e siècle et au XVIII^e déjà, attire à soi toutes les forces vives de l'art français, aucune ville en Belgique ne monopolise un pareil pouvoir d'absorption — ces différences ne sont que nuances, les dissonances se résolvent, et tout concourt, en somme, à l'affirmation d'une cohérence foncière, d'une amitié supérieure et d'un large « esprit de famille », dont tout racisme nous paraît exclu.

La peinture belge, au XIX^e siècle, pour ne pas remonter plus haut, est l'expression de cette « âme belge » qu'Edmond Picard tenta de définir. Basse époque en architecture, époque moyenne en sculpture, le siècle d'Ingres, Delacroix, Corot, Daumier, Manet, Renoir, Cézanne est, en vérité, une « haute époque » pour la peinture. La Belgique, à côté de la France, y fait figure non seulement de « brillant second », mais de patrie indépendante d'un art profondément enraciné dans les instincts du peuple et dans le cœur de quelques créateurs, qui vécurent, le plus souvent, en isolés. C'est chose remarquable et qui tient peut-être au « milieu », à la constitution et au mécanisme du génie chez les plus sensibles de nos artistes, que la solitude, voire la sauvagerie dans laquelle se retranchèrent un Hippolyte Boulenger, un Henri De Braekeleer, un Constantin Meunier, un Guillaume Vogels, un James Ensor. D'autres sans doute, un Navez ou un Leys, se sont montrés plus sociables et ont connu, de leur vivant, le succès, la vogue, la gloire. D'autres gloires enfin temporellement éclatantes, ne laissent après elles que fumée. Dispensons-nous donc d'esquisser la psychologie, la physiologie du peintre belge. Il en est de toutes les complexions. Quant à l'art dont nous allons tracer la courbe, nous y retrouverons plusieurs des qualités que nous avons admirées chez les grands anciens, nos « classiques » — qui sont d'ailleurs plutôt des réalistes, des lyriques, des observateurs ou des visionnaires que des penseurs ou des idéalistes.

Henri De Braekeleer (1840-1888)

L'esprit souffle où il veut, et le fils d'un peintre quelconque peut devenir un très grand peintre. Henri De Braekeleer, qui fut moins honoré de son vivant que l'honnête Ferdinand, son père, et que son oncle Henri Leys, est aujourd'hui tenu pour un maître de premier ordre. Si son art peut intéresser ceux-là même qui considèrent comme un peu périmés certains de ses sujets, comme simplement touchantes certaines de ses intentions, c'est d'abord parce que Henri De Braekeleer fut un technicien libre et génial, ensuite parce que son œuvre suffirait à démontrer, mieux que celle de Leys et de tous les pré-rubénistes, la persistance d'une tradition flamande, anversoise dans la peinture. C'est en regardant autour de lui, en observant la patine des murailles et des boiseries, en voyant le soleil raviver les ors des cuirs de

Cordoue (qui sont de Malines), éclairer les dallages des intérieurs bourgeois du XVII^e siècle ou bien se jouer dans l'eau du fleuve et sur ses bords, que le peintre a arraché à la lumière ses secrets, qu'il en a poussé le plus loin l'analyse et qu'il a fini par créer, à son usage, dans l'isolement, une sorte d'impressionnisme... qui demeure assez rubénien. La trame dorée sur laquelle il semble que les « primitifs » septentrionaux aient étendu la couleur de leurs chefs-d'œuvre, cette trame à laquelle on reconnaît la moindre esquisse touchée par Rubens, elle reparait chez De Braekeleer, plus épaisse mais d'une aussi solide qualité. En un mot, c'est une question de palette. Les Flamands ont la leur, la plus riche peut-être qui soit au monde. Henri De Braekeleer n'en a pas du premier coup tiré tous les effets qu'orchestrent ses œuvres définitives.

Né à Anvers en 1840, il a reçu de son père et de Leys quelques conseils. A ses débuts, il s'applique et il se retient. Il demande aux « petits Hollandais », Terborch, Metsu, des leçons de conscience, de fidélité à l'objet. Il doit quelque chose à son oncle. Il a pu apprendre chez lui l'harmonie, non la composition. Son humilité, son manque absolu d'imagination l'ont prémuni contre toute « littérature » historique ou anecdotique. Un coloriste ne trouve la poésie que sans la chercher. Avons-nous dit que Leys, à la fin de sa vie — c'est l'un de ses titres de gloire — se mit quelquefois à l'école de son neveu? Un grain de génie eût assurément mieux fait son affaire. Mais le grain de génie fut pour Henri De Braekeleer. Génie tout de patience, à l'origine, de sincérité quasi enfantine. Il y a chez le peintre de la *Blanchisserie* (1861, Musée de Tournai), du *Jardin d'horticulteur* (1864, id.) de la *Leçon de catéchisme* (1872, Musée de Bruxelles), quelque chose de la candeur qui fait le charme d'Utrillo.

La manière peu à peu s'élargit et se simplifie. La vie des choses devient cent fois plus intense que celle des personnages. Le clair-obscur fait l'unité d'œuvres parfois encombrées d'accessoires comme l'*Imprimeur en taille-douce* (1875, Musée d'Anvers) ou le grand *Atelier* du Musée de Tournai. Le *Géographe* (Musée de Bruxelles), l'une des plus surprenantes réussites de métier, c'est, en quelque façon, le dialogue pictural entre un tabouret recouvert de velours d'Utrecht et une chemise blanche; l'homme compte moins que le chandelier, la veste rouge posée sur un escabeau, le vieil atlas. Dans la *Cathédrale d'Anvers* (1872, collection de S. M. le roi des Belges), dans l'*Homme à la fenêtre* (1876, Musée de Bruxelles), le poème est, sur une vitre, le reflet tremblant des toits et du ciel.

« Qu'on songe un instant, écrit Emile Verhaeren, au rôle de la fenêtre en province, et sitôt l'œuvre entier d'Henri De Braekeleer s'éclaire d'un jour psychologique nouveau... Dans ses intérieurs de mélancolie et de tristesse les seuls rayons d'animation qui se pussent glisser devaient du reste venir par les vitres. Seuls ils ne le troublent point d'une joie disparate ni d'un bruit trop fort. Et lui, l'amoureux des clartés et des lumières, en a immédiatement tiré parti. Toute sa palette, toutes ses couleurs, tous ses tons, avec leurs éclats extraordinaires, leurs prismes audacieux, leurs chants de soie et de métaux ardents, célèbrent la beauté de la fenêtre. Non seulement elle lui fournit des titres, mais elle lui prodigue des éclairages étranges, lui invente des nuances et des vibrations rares, selon qu'elle se présente à lui, soit fermée. Si cette mode existait encore qui consacrait un peintre par ce qu'il peignait de préférence, on baptiserait Henri De Braekeleer : le peintre de la fenêtre. »

A ce moment de son évolution, l'admirable praticien semble ignorer la valeur des sacrifices. Il en veut trop dire. On sent un peu chez lui la recherche du tour de force et le désir non d'épater le bourgeois, mais peut-être de s'épater soi-même, de s'éblouir, par amour de la difficulté vaincue. Albert Giraud, Ivan Gilkin, poètes parnassiens, se sont inspirés de ses toiles dans quelques

sonnets. Parnassien, voilà ce qu'est, en somme, le De Braekeleer du *Géographe*, de l'*Homme à la chaise* (Musée d'Anvers), mais il va bientôt cesser de l'être et devenir plus lyrique, plus énergique, moins serré.

L'*Homme à la chaise* fait un petit somme dans une chambre tapissée de cuirs gaufrés et dorés. Il existe encore, à Anvers, de ces décors à peine obscurcis, patinés, témoignages d'une opulence qui ne badinait point avec les vertus de la matière. L'intérieur de la Maison hydraulique, proche du port, est l'un de ces cadres dans lesquels on pourrait croire que la vie s'est arrêtée depuis deux ou trois siècles, que l'air ne s'est point renouvelé. Là, De Braekeleer s'hypnotise, fasciné par l'éclat des tons les plus chauds, les plus fauves, tons d'un « bouquet » incomparable. Là — on peut suivre les étapes de cette métamorphose, de cette libération, à travers les divers *Intérieurs de la Maison hydraulique* que conserve le Musée de Bruxelles — l'Anversoise oublie les Hollandais, comprend que désormais la seule lumière existera pour sa joie, son exaltation, mais une lumière qui ne mange pas les formes, qui ne les abolit point. Cette fois, le peintre est lui-même. Et James Ensor n'est pas loin.

Car Ensor, toujours bien vivant, a débuté vers 1880. Et De Braekeleer est mort en 1888, à quarante-huit ans, connu de très peu d'amateurs, ayant mené l'existence d'un solitaire, d'un taciturne, d'un « ours », ayant passé pour maniaque tant sa passion muette confinait à la délectation sensuelle la plus égoïste, à une sorte d'ivresse de couleur et de silence. En dépit du jugement de ses contemporains, c'est bien dans ses dernières œuvres qu'il a donné la complète mesure de son talent. C'est alors qu'il est parvenu à cette maîtrise franche, à cette fougueuse technique admirée de Van Gogh, toute en hachures, en accents, avec cependant quelque chose de très onctueux dans la pâte qui le distingue des vrais pointillistes. S'il emprunte, ce n'est pas aux modernes, mais, peut-être sans le savoir, aux anciens, à Vermeer de Delft, aux rubéniens. Il sait, comme Delacroix multipliant les virgules de tons purs, l'importance de la « touche » — qui est autre chose que la tache.

Quel ragoût dans ses natures mortes : *Les Nègles* (Musée de Bruxelles) qui ont la saveur de l'automne, *Les Roses blanches* (id.) et ce morceau de choix, conservé au Musée d'Anvers : *Fraises et Champagne*, qui semble détaché du *Bar des Folies-Bergère*! Gourmandise bien flamande de l'œil... Les rapports sont manifestes entre ces petits chefs-d'œuvre de la maturité d'Henri De Braekeleer et des toiles d'Ensor, comme *La Raie*, *Le Chou*, dont l'expression, d'ailleurs, s'amplifie. Un seul morceau de nu, chez l'Anversoise : le dos de cette extraordinaire *Femme du peuple* (Musée de Bruxelles) qui pourrait faire songer à Frans Hals et dont l'esprit, la monumentalité, annoncent l'art des plus modernes, les « monstres » de Constant Permeke. Le *Repas* (1885) de la collection Arthur Boitte présente de frappantes analogies avec la fameuse *Mangeuse d'huîtres* de James Ensor (qui lui est d'ailleurs antérieure de trois ans) et constitue également une étonnante préfiguration des intérieurs de Rik Wouters.

D'un réalisme assez appuyé, timide, prudent, le « peintre de la fenêtre » nous conduit en quelques années à un large impressionnisme, de plus en plus détaché de l'objet. Il se situe au beau milieu de notre école et il en marque un des sommets. Disons qu'il est au-dessus de la mode et qu'il faut aimer la peinture pour elle-même, comme il l'aima, pour sentir ce qui fait la grandeur de ce « petit maître » et le prix de son héroïque sincérité. Il nous paraît que le peintre des *Nègles*, lequel fut revendiqué par les « vingtistes » mais non par leurs successeurs immédiats, peut l'être à nouveau par les plus hardis, les plus évolués de nos contemporains, y compris les « expressionnistes ».

PAUL FIERENS,

Professeur à l'Université de Liège.

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement 1 an 95 fr.
3 mois 25 fr.
Ch. post 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

LES VICHYS

pour Tabliers, les Tennis,
les Coutils, les Kakis, etc.,
GARANTIS GRAND TEINT,
SONT LES SPÉCIALITÉS DU

Tissage de Maldegem

Soc. Anon.
à Maldegem Tél. : Maldegem N° 8



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

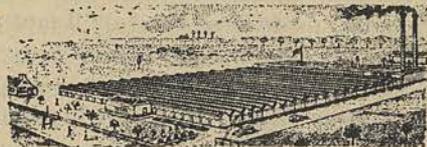
résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage COGETEX s.a.

15.69.68
Tél. :



C. Ch. P. :
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
79, bl. Lambermont, BRUXELLES

Usines :
A COURTRA

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFÈVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél. 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas, chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit,
pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.



*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.
TOOTAL (Dépt. B) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Chauffage Central

VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations
sanitaires.

Cuisine à vapeur.
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à

C. JULLIEN

Constructeur spécialiste

75, rue de Fétille, LIÈGE. Tél. 294.06.

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

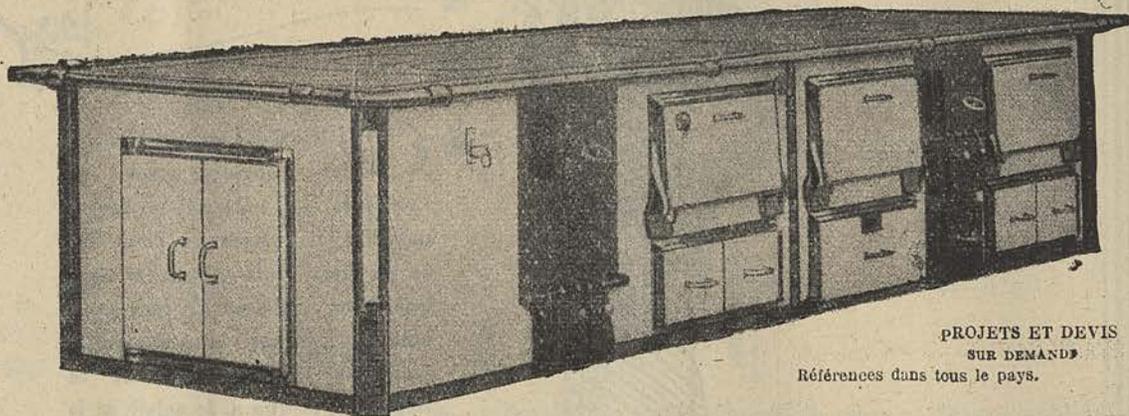
HÉLIOS s.a.

LINTGEN Tél. N°6
G^d-Duché de Luxembourg

présente ses nouveaux modèles
1938

en Grands Fourneaux, construc-
tion lourde, en tôle émaillée, pour

PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
HOTELS,
RESTAURANTS, etc.



PROJETS ET DEVIS
SUR DEMANDE

Références dans tous le pays.

Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'im porte quel charbon gras ou maigre

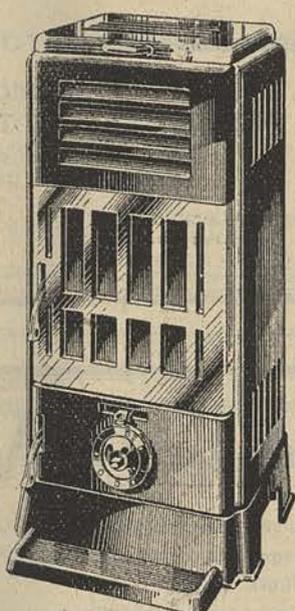
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

« L. F. B. 236-3 » et « GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

Foyers à feu continu

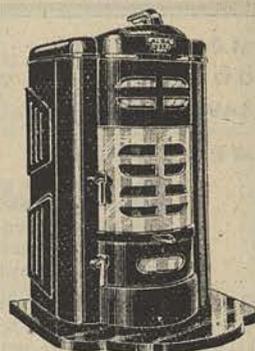
ALBA

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte
pour la

POËLLERIE

et la petite mécanique en
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

Calorifère "LE MODERNE"

à triple surface de chauffe par éléments-radiateurs tubulaires, inclinés et superposés. Il est d'un grand rendement en air chaud.

Sa conception simple et robuste permet d'en faire un très long usage sans nécessiter de réparation.

Par mesure de sécurité et d'hygiène, un joint en amiante est placé entre chaque élément.

« Le Moderne », conçu en six grandeurs, entièrement de fonte, avec des pièces interchangeables, est très économique.

Fournisseur de la Marine Nationale Française
des Chemins de Fer et du Génie

Service de Fabrication à Dampremy-lez-Charleroi



Prière d'adresser toute la correspondance à :

G. MATERNE, boîte postale n° 1, à Erquelinnes

Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12
TOURNAI Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

Établissements Charles SIX

Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Charsix, Tournai

MÉNAGÈRES !
CONNAISSEZ-VOUS LE **NICCO**?
SAVEZ-VOUS EMPLOYER LE

MÉNAGÈRES !

Désirez-vous une taque (plaque) de cuisinière blanchie, polie, chromée? Désirez-vous que votre argenterie, que vos cuivres, vos objets en aluminium, en étain ou en tout autre métal brillent au soleil? Alors employez le **NICCO**. Essayer le **NICCO** c'est l'adopter.

Comment employer le **NICCO** ?

Il y a deux espèces de **NICCO** : le **NICCO** brun et le **NICCO** vert. Le **NICCO** BRUN pour taques neuves, rudes ou noircies à la mine de plomb. — Le **NICCO** VERT pour taques blanchies et polies.

MODE D'EMPLOI :

1^{er} cas : Taques neuves, rudes ou noircies même depuis de longues années (**NICCO** BRUN). — Versez un peu de **NICCO** brun soit sur de la laine d'acier, une brosse **NICCO** ou un morceau de feutre. Frottez tous les jours vigoureusement votre taque, ensuite essuyez la graisse avec un chiffon quelconque et repassez avec un chiffon sec, en quelques jours vous aurez une taque blanche et polie.

2^e cas : Taque blanche et polie, pour la chromer et la faire briller (**NICCO** VERT). — Versez un peu de **NICCO** vert également sur de la laine d'acier, une brosse **NICCO** ou un morceau de feutre, frottez votre taque. Ensuite prenez un chiffon quelconque pour enlever la graisse chimique qui se trouve dans le produit, un autre chiffon sec pour donner le brillant.

Pour enlever les taches, taches de rouille, de graisse, de lait, etc., même mode d'emploi avec les deux espèces de **NICCO**. Ne jamais employer les deux espèces de **NICCO** en même temps.

Pour nettoyer les métaux, verser un peu de **NICCO** vert ou brun, sur un chiffon; replier le chiffon, le **NICCO** à l'intérieur, enduire le métal à nettoyer avec la graisse ainsi filtrée, ensuite un chiffon sec pour donner le brillant.

MÉNAGÈRES, ACHETEZ LE **NICCO**
Produit sans concurrence, économique
et pratique.

NICCO, SOCIÉTÉ ANONYME BELGE A ANVERS
Boîte postale n° 114

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des en-
fants,

Entretien l'énergie des adultes,
Amplifie l'endurance des sports-
men.

Prépare une jeunesse vigoureuse,
Soutient les vieillards.

Revitalise les malades,

LAIT CRU, PUR ET SAIN

étable indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

COUQUE ROYALE Parijsberg, 3, Montagne de Paris
COUQUE DE NICE GENT Tel. 11813 GAND

HOLLANDSCHE —
— ONTBIJTKOEK

SPÉCIALITÉ :

— BREVETS — Couque à la Succade

Nous vous recommandons

Le Café « **CAP** »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VERVIERS

Tél. 150 84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

DEMANDEZ PARTOUT LA

"Lux chicorée Ypriana"

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

PRODUITS ALIMENTAIRES "DELISS"

Établ. Marc Van de Castele

Usines et Bureaux à Hérisson-les-Pecq (Hainaut)
Tél. : Pecq 212 - Reg. Com. Tournai 10.123 - Chèq. post. : 2139.57

PUDDING POWDERS pour CRÈMES ordinaire, pâtis-
sière et glacée, aux aromes divers. — PUDDING POW-
DERS. — Crème Deliss (pudding sucré). — Cakes. —
Custard Powder. — CRÈME DE MAÏS. — Fruit
cream assortis. — DELISSINE. — SUCRE VANILLINÉ

Torréfaction de Cafés **BREUGHEL**

29, rue Grétry, Anvers

A tous les pensionnats et communautés reli-
gieuses nous commandant une certaine quan-
tité de café nous remettons gratuitement
un MOULIN ÉLECTRIQUE NEUF

DEMANDEZ nos CONDITIONS, PRIX de la CONCURRENCE

CHAMPAGNE NAPOLEON

CH. & A. PRIEUR

MAISON FONDÉE EN 1825

VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : A. DE BLOCK, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES
ANVERS & LITTORAL : J. STEVENS, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS
FLANDRE OCCID^{le} & HAINAUT : A. LOSFELD, 172, Avenue de Maire, TORNAL
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : Gaston GUSTIN, Distillateur, à MARCHE
LIÈGE & LIMBOURG : Arnold STRUMAN, à FLÉMALLE-HAUTE (Liège)

VROONEN-AERTS FILS

TONGRES

Maison fondée en 1848

Torréfaction et Importation
de

CAFÉS

PRIX SPÉCIAUX pour PENSIONNATS et COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Échillons sur demande

VINS des CEAUX de l'HARRACH
des RP. Missionnaires d'Afrique
(res Blancs)

Spécialité des vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Nortgat-Meeus

33, rue d'awyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour vins vieux de toute origine

Fruits — Vin de gros — Conserves

J. MUNAR

13, place de l'ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Rég. commerce

C. C. Postaux

Tél. 342.53

1551

1329.87

Adr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : FRANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLESSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECs : CONSERVES DE FRUITS ET DE
BOISSONS.

Prix courants sur demande de expédition dans toute la Belgique.

Belges
utilisez les

CAFÉS STANDARD BIARO

CAFÉS DU CONGO
à tous points de vue
excellents!

APPRÉCIÉS, RÉGULIERS DANS LA QUALITÉ

Exploitations Agricoles et Industrielles de la **BIARO**
SOCIÉTÉ CONGOLAISE A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

DÉPARTEMENT : VENTE CAFÉS.

Usines et dépôts : 28 à 31, Quai de Willebroeck, Bruxelles-Maritime
Bureaux : 42, rue Royale, Bruxelles. Tél. 12.66.40. Adr. télégr. Biaro Bruxelles.

Banque : Société Générale de Belgique.
Compte chèques postaux : 136.840.
Registre de commerce de Bruxelles : 8548.

WILLY BAUGNIET

Bureaux : 76, rue Montigny, ANVERS-SUD
Tél. 702.13

Importation directe d'Articles pour Pâtisseries,
Biscuitiers, Chocolatiers, Confiseurs et Fabricants
de Pain d'épice

FRUITS SECS, CONSERVES et CONFITS

Miels d'Abeilles

POUR LES CAFÉS TORRÉFIÉS
VOUS FEREZ BIEN DE CONSULTER

La Centrale Coloniale, S.A

82, rue du Couvent, ANVERS

Téléphone 778.25. Compte Ch. Post. 85.405
Reg. Comm. Anvers 1374.

QUALITÉ CORRECTION PRIX AVANTAGEUX
Importation directe de Santos Rio, Saint-Domingue, Centre
Amérique, etc.

Un café de notre Colonie
l'Arabica de la plantation « Centraço »
Demandez nos prix en crus et torréfiés.

La maison importe également les conserves et les fruits et peut vous
faire les meilleures offres.

KOFFIE
Branderij

Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209
ROUSSELARE

CHICORÉE —
MARGARINE —

Telefoon 196
Postcheck 102640

CHARBONS

C. Ducarme & Fils

Maison fondée en 1833

5, Quai Flamand, ANVERS

Téléphone 707.95 et 761.13

FIRMES DE LA MAISON
DEPUIS SA FONDATION :

1833-1848 Verset et Baelo.
1849-1876 Verset-Bréard.
1877-1897 Adolphe Verset.
1898-1922 Verset et Ducarme.
1923 — C. Ducarme et Fils.

Fournitures par wagons toutes destinations.

Spécialistes des véritables Anthracites

SANTRAS

154, chaussée de Turnhout
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

CHARBONS

COKES

AGGLOMÉRÉS

LHOEST-BURNAY

— Société de personnes à responsabilité limitée —
15, Rue de Verviers, 15, LIÈGE

Tél. 125.87

Fournisseurs attitrés d'importants Établissements religieux

SPÉCIALITÉ :

CHARBONS & COKES POUR CHAUFFAGE CENTRAL

*Si vous désirez
du charbon
amélioré de 18%
téléphoner-nous*

*Un de nos administrateurs
se fera un plaisir de
venir vous donner tous
renseignements*

WELSH ANTHRACITE COMPANY S.A.

BUREAU DE COMMANDES, 42 PLACE VERTE (près de la poste) Tél. 272.64-334.33, ANVERS

Spécialité des bons Combustibles

Charbons — Cokes — Anthracites

Firme Frans DUPONT

COURTRAI

Bureaux et Chantiers :

QUAI DE GROENINGHE (Canal) } Tél. unique 670
et RUE DE SWEVEGHEM (Raoo.) }

Prix spéciaux pour Couvents, Eglises, etc.

Apprenez
les langues vivantes
à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

prédécessé Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlari, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, voiles, camelots, draps, cotons divers,
toiles, alnes à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections

SOUBRY

Le bon MACARONI

Établ. Joseph SOUBRY, S. A. - Roulers
PATESALIMENTAIRES — SEMOULERIE

FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative. Reg. comm. 103016.
204, rue Royale BRUXELLES

See départements :

Offices immobiliers : Achats, ventes de terres, terrains à bâtir,
immeubles constructions. Crédit hypothécaire. Financement des
achats.

Industrie et commerce : Recherche, étude, création, administra-
tion d'affaires industrielles et commerciales.

See correspondants à l'étranger, see services financiers, juri-
diques (règlement de créances), d'assurances, de publicité, d'im-
primerie et à la disposition des coopérateurs. Ouvertures de crédit
pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.

Demandez tous renseignements : 204, RUE ROYALE,
BRUXELLES

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

**Couvents!
Pensionnats!
Hôpitaux, etc.!**



Il n'existe aucune méthode de lavage
aussi simple, bon marché, efficace et inoffensif
que le procédé

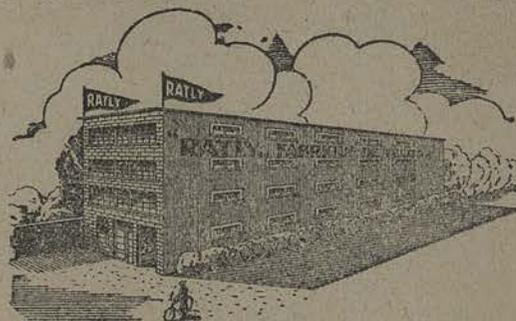
OSO

créé dans nos Laboratoires par nos
chimistes-praticiens

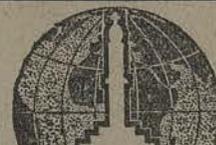
Demandez le procédé avec échantillons des
produits OSO I et II au seul fabricant
PRODUITS AMINÉS, S. A., HAREN-NORD

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi



EXPOSITION
INTERNATIONALE
DE L'EAU
LIEGE
1939

LIEGE

1939

**EXPOSITION
Internationale de l'Eau**

MAI - NOV.